SPIDER-GWEN PHÉNOMÉNALE !

STEVE DITKO SES 'ENFANTS' CACHÉS

GRAPHITTI DESIGNS L'ENVERS DU T-SHIRT



PREVIEW OUTCAST PAR KIRKMAN & AZACETA

COMICBOX

#LE MAGAZINE DES CULTURES COMICS

SECRET WARS MARVEL PASSÉ AU MIXEUR

WONDER WOMAN LA COLÈRE DES AMAZONES

CAPTAIN AMERICA ONCLE SAM, C'EST LUI !

DEADPOOL
LE DERNIER SALOPARD DES COMICS

MAGNÉTO
AMANDA CONNER
& JIMMY PALMIOTTI
MARGUERITE SAUVAGE
MICHAEL GAYDOS
JOE KELLY

WWW.COMICBOX.COM

L 11565 - 98 - F: 6,90 € - RD



Dom : 7,8 € - BEL/LUX : 7,50 € - CH : 12 FS – CAN : 11,99 $ CAN
CAL/S : 1000 xpf – POL/S : 1100 xpf – MAR : 80 Dh

EDITO

NOUS GRANDIRONS ENSEMBLE



L'autre jour, une journaliste me questionnait au sujet des comics. Très intéressée, elle avait commencé par me montrer la photo de ses deux fils en train de se régaler de la lecture de mes bouquins. Tout ça se déroulait donc dans un grand sourire, sans une once de méchanceté, ce qui fait que je ne l'ai pas vue venir quand, innocemment, elle m'a demandé… "*Mais en fait, vous, vous êtes adulte. Comment se fait-il que vous en lisiez encore ?*" Ah ma bonne dame ! Bon, je me suis retenu très fort… Ma première impulsion aurait été de lui conseiller, pour ses enfants, la lecture de *The Boys* de Garth Ennis et Darick Robertson, puisque le titre dit bien que c'est "pour les garçons". Non, plus sérieusement, bien sûr, je lui répondis qu'il n'y a pas d'âge pour lire des comics. La réponse la plus facile serait de dire qu'il y a des séries qu'on lit enfant, et d'autres vers lesquelles on se tourne plus tard (je pensais à *The Boys*, par exemple). La réponse la plus authentique, c'est que les comics ont différents niveaux de lecture, qu'on ne comprend qu'à mesure qu'on vieillit et qu'on relit ces mêmes classiques.

La première fois que j'ai lu *Spider-Man*, je pensais réellement que c'était les aventures d'un ado mordu par une araignée radioactive. Quelques années plus tard, l'expérience aidant, j'ai vu, bien sûr, que cela chroniquait les rites de passages d'un ado vers l'âge adulte. Encore un peu plus tard, j'ai finalement réalisé qu'*Amazing Spider-Man #65* (1968) montrait la vision de l'univers carcéral que Stan Lee et John Romita Sr. pouvaient avoir. Il n'y a pas de lecture bête dès lors qu'on continue d'y trouver des choses de plus en plus intelligentes. Il y a pile 20 ans, le sociologue Éric Maigret (qui se trouve être un lecteur régulier de *Comic Box*, ce qui ne gâte rien) publiait dans *Réseaux #70*, un texte méconnu des lecteurs de comics, mais que je vous invite à parcourir (il est consultable, gratuitement sur le site Persée. "Strange *grandit avec moi, sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros*", à travers l'étude du courrier des lecteurs de *Strange*, Éric Maigret s'intéresse aux rites de passage des lecteurs, à leur capacité à partager par procuration des expériences (par exemple le deuil de Gwen Stacy, la fiancée de Spider-Man). *Strange* n'existe plus depuis belle lurette. Et, par la force des choses, Éric Maigret ne pouvait traiter que d'un lectorat ignorant les réseaux sociaux, ce qui a encore, sans doute, fait progresser les pratiques et les échanges d'avis.

Peut-être ne serez-vous pas d'accord avec tous les arguments du texte. Mais Maigret explique bien, par exemple, que selon l'âge et l'expérience romantique qu'on peut avoir avec l'autre sexe, on n'affiche pas du tout la même réaction à la mort de Gwen. Et finalement le titre de l'étude est la meilleure démonstration possible. "*Strange* grandit avec moi." La revue est morte depuis longtemps, la pauvre, ses numéros sont sur les étagères de bon nombre d'entre nous. Et pourtant, à chaque fois que nous en relisons, nous en retirons une expérience différente. Parce que nous sommes différents à chaque lecture.

Xavier Fournier
Rédacteur en chef



MASTHEAD

PUBLISHER
COMIC BOX est édité par SAS 2B2M - 5 passage du Chantier - 75012 Paris
Directeur de la publication : Benoît Maurer
Chargée de fabrication: Caroline Zhang (fabrication@2b2m.fr)

ÉDITORIAL
Rédacteur en chef : Xavier Fournier - *xfournier@comicbox.com*
Rédacteur en chef adjoint : Lise Benkemoun - *lisebenkemoun@comicbox.com*

Rédacteurs : Pierre Bisson, Zemo, Bernard Dato, Marilys Vallet, Romain Nigita, Antoine Maurel, Izod.
Secrétariat de rédaction : Emmanuelle Pavan
Spirit of the PAO : Izod, Pyro
Couverture : Francisco Herrera

Remerciements : Fanny Blanchard, Clark Bull, Sophie Cony, Jean-Michel Ferragatti, Quentin Gratpanche, François Hercoüet, Olivier Jalabert, Matteo Losso, Thierry Mornet, Adam Philips, Louise Rossignol, Solène Ubino, Constance Roux.

Impression : Leonce Deprez. Imprimé en France.
Distribution : MLP.

Service des ventes : Magali Parra - Tel. : 05 31 47 35 80
(numéro réservé aux diffuseurs et dépositaires de Presse)
Publicité : Stéphane Constantini/ALC Média - *stephane@2B2M.fr*
09 50 46 33 73

Commission paritaire : 0916 K 78368
ISSN : N° 1288-9351 - Dépôt légal à parution.

INBOX 98

TENDANCES

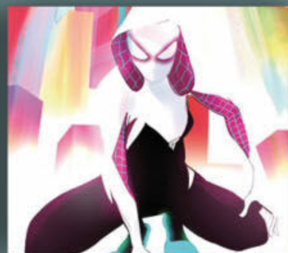
DÉCRYPTAGES











COMICS UNLIMITED

FUTUR PROCHE



RÉAGISSEZ @COMICBOX



TENDANCES

#le meilleur des cultures comics

SECRET WARS L'ÈRE DE LA MOSAÏQUE

MARVEL COMICS TOURNE DÉSORMAIS À RAISON DE DEUX CROSSOVERS MAJEURS PAR AN. LE DERNIER EN DATE (QUI COMMENCE CES TEMPS-CI CHEZ PANINI COMICS), C'EST *SECRET WARS*, ÉVÉNEMENT QUI REPREND LE TITRE D'UNE SAGA MAJEURE DES ANNÉES 1980 (LES "GUERRES SECRÈTES" DE JIM SHOOTER ET MIKE ZECK). DE QUOI CRAINDRE QUE LA "MAISON DES IDÉES" TOURNE EN ROND. SI CE N'EST QUE LE CRU 2015-2016 DE *SECRET WARS* EST LE CROSSOVER LE PLUS STRUCTURÉ DE L'HISTOIRE RÉCENTE, AUQUEL JONATHAN HICKMAN, ESAD RIBIC ET UNE ARMADA D'AUTRES AUTEURS DONNENT UN TON RÉSOLUMENT PERSONNEL.

Pour faire court, on pourrait expliquer que ***Secret Wars*** est le point culminant d'une démarche entreprise par Jonathan Hickman en 2013, alors qu'il reprenait les titres ***Avengers*** et ***New Avengers*** et faisait explicitement référence à une sorte de compte à rebours cosmique qui faisait que les réalités alternatives commençaient à se télescoper, détruisant des univers entiers. Dans ***Secret Wars***, les héros atteignent le terminus. Il ne reste qu'une poignée de réalités (en particulier le monde habituel de Marvel mais aussi l'univers Ultimate) qui disparaissent, ne laissant que quelques lambeaux complexes et contradictoires agglutinés en une dernière planète, Battleworld. Là, règne un dieu, un sauveur, qui a refait le monde à son image et... s'est autorisé quelques changements pour mieux servir ses intérêts. Les bouts de réalité sont agglutinés en autant de baronnies dans lesquelles vivent diverses versions alternatives (ce qui explique que l'on peut croiser différentes versions de Spider-Man ou de Captain America, qui ne semblent pas provenir de la même époque ou du même contexte). Sur ce monde, quelques héros qui se souviennent encore de l'état des choses telles qu'elles étaient avant vont se battre pour essayer de ramener les choses en arrière. Nous l'avions écrit dans *CB #83* (*"les Avengers selon Hickman"*), le scénariste s'était lancé dans quelque chose qui ressemblait sérieusement à une ***Crisis*** (le crossover-type du concurrent DC Comics). Nous n'avions pas manqué, plus récemment, de souligner les similitudes de surface qui existaient entre le ***Secret Wars*** d'Hickman et ***Convergence***, édité aux USA chez DC Comics à quelques semaines d'écart. Dans les deux cas un être semi-divin attire une mosaïque d'univers, des “bouts de mondes” qui s'affrontent pour faire partie des survivants. Or dans l'exécution, les deux choses sont très différentes. Là où DC a choisi, curieusement, de nous ramener brièvement des personnages d'avant le reboot après nous avoir expliqué qu'ils étaient passés de mode (d'où le reboot en question), Marvel a prétendu organiser un reboot (“la fin de l'univers Marvel”) pour mieux générer des exercices de style. C'est-à-dire que, soyez prévenus, une part non négligeable des miniséries parallèles à ***Secret Wars*** ne sont pas des dérivés au sens où on l'entend généralement mais l'occasion de tester des choses différentes. Il y a bien quelques séries qui jouent surtout le jeu des “what if”, sur un effet de “suite imaginaire” comme un titre de Dan Slott et Adam Kubert montrant ce que sont devenus les Parker dans un monde où leur mariage n'a jamais été effacé. Dans ***Inferno***, Dennis Hopeless et Javier Garrón imaginent, eux, un monde où, contrairement au crossover homonyme, la ville de New York ne s'est jamais libérée des démons des limbes et où les mutants constituent





la dernière ligne de défense. ***Years of Future Past***, par Marguerite Bennett et Mike Norton, revisite le futur bien connu où les Sentinelles éradiquent les mutants… mais en y injectant les enfants de Wolverine. Marc Guggenheim et Carlos Pacheco construisent un secteur où ce sont les méchants, l'Escadron Sinistre, qui ont gagné et qui s'entre-déchirent pour savoir qui sera le chef. Chaque série, chaque "monde" correspond à un secteur local de Battleworld. C'est très différent d'un crossover traditionnel où les miniséries secondaires sont supposées, en général, nous donner des éléments qui confortent ou tout au moins concernant le titre principal. Ici, on emprunte autant de détours pour aller voir d'autres paysages. On est un peu moins dans le "what if", dans la réalité "imaginaire", avec le titre où Brian Michael Bendis et Mark Bagley discutent du sort des héros liés à l'univers Ultimate. À l'ombre de la série principale, où l'on se concentre sur le "dieu" qui a reformulé cette mosaïque et sur les quelques héros libres qui lui tiennent tête, les projets secondaires se caractérisent souvent non pas par le(s) personnage(s) utilisé(s) mais par un angle. Exemple : ***Thors***, au pluriel, scénarisé par Jason Aaron et dessiné Chris Sprouse (***Supreme, Tom Strong***) décrit comment les Thors de toutes les réalités sont devenus une sorte de police de Battleworld mais, à partir de là, déroule un concept procédural, un peu comme si on projetait le dieu du tonnerre dans un épisode de ***New York Section Criminelle***. Le même Jason Aaron, cette fois avec Mike el Mundo (Elektra) produit ***Weirdworld***, une curieuse saga barbare où l'on retrouve Arkon, ex-adversaire des Avengers qui n'a jamais porté une série sur son dos et qui se retrouve à croiser d'autres personnages que l'on n'avait pas revus depuis les années 1980. En théorie ? C'est suicidaire. En pratique ? Dans l'idée, pondre une série ***X-Men'92*** semble bien plus commercial (1992, c'est l'époque où Jim Lee portait les ventes des mutants). Mais dans la pratique, c'est tout autre chose puisque le titre explore une logique rétro, basée à bien des égards sur la continuité du dessin animé X-Men, avec des allusions chronologiques comme les fusils lasertag qui semblent sortis d'une pub de l'époque. Marvel profite de l'événement pour réveiller la machine à pitchs, tester des choses, refondre des héros dans des contextes inédits. Marvel a d'ailleurs déjà officialisé que des séries comme ***Weirdworld***, ***X-Men'92*** ou une série centrée sur l'indien Red Wolf reviendront… Globalement, l'idée n'est pas de collaborer avec le crossover central mais de donner, en tout cas dans l'idéal, des concepts typés. En gros, les auteurs ont "récréé" pour créer pratiquement ce qu'ils veulent. Et ça tombe bien puisque, à défaut de consolider les événements de ***Secret Wars***, Hickman a mis tout l'événement sous le signe d'une affaire perso… ***Secret Wars***, c'est le point culminant de son parcours chez Marvel.

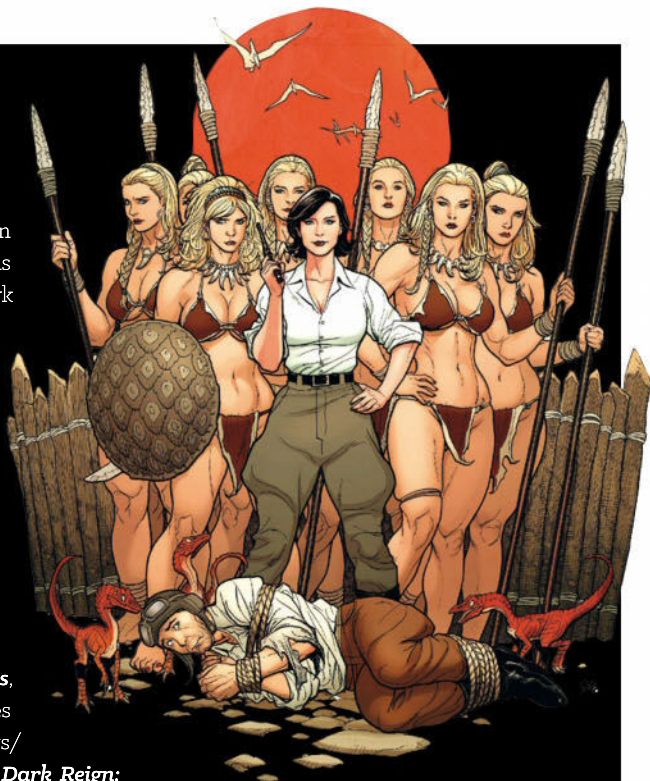
" Secret Wars est le point culminant de l'œuvre de Jonathan Hickman chez Marvel "

CHAMP LEXICAL

Pour faire court, disions-nous, on peut dire que la démarche d'Hickman a commencé avec sa reprise des Avengers. Mais ce raccourci serait aussi réducteur qu'incorrect. Avec ***Secret Wars*** le scénariste boucle, en tout cas pour le temps présent, la fin de sa présence régulière chez Marvel. Après une histoire courte de Satana en 2007, l'auteur s'est réellement installé chez Marvel vers 2009 alors qu'il co-écrivait… ***Secret Warriors*** avec Brian Michael Bendis. Il a commencé avec ***Secret Warriors***, il termine en écrivant ***Secret Wars*** (à l'exception d'épisodes de son ***Shield*** qu'il a écrit depuis belle lurette mais que Marvel n'a pas encore publié). et cela n'a rien d'un hasard. Grand amateur des schémas heuristiques (qui permettent d'organiser les cheminements de pensées) et des diagrammes en tout genre, Hickman ne laisse pas de place au hasard. Non pas qu'il prévoie forcément les choses six ans à l'avance mais tout est géré, synchronisé, les liens sont réexaminés en permanence. On a pu parfois lui en faire le reproche (par exemple dans un crossover précédent, ***Infinity***, il est vrai que les personnages s'effaçaient devant la structure). Hickman est du genre à classer toutes les contradictions ou les éléments laissés pour compte qu'il peut trouver. À partir de là il se compose un véritable lexique qu'il va ordonner pour former de nouvelles phrases. Exemple : peu de temps avant le Secret Wars originel (qui utilisait le surpuissant Beyonder), Mark Gruenwald avait introduit la notion de Beyonders au pluriel, dans ***Marvel Two-in-One #63*** (1980). On n'avait jamais vraiment clarifié ce pluriel. Dans ses Avengers, Hickman crée toute une hiérarchie, explique que l'univers est cadré par des Builders (les Constructeurs)



et un ensemble de races qui sont autant de grades dans l'ordre des choses, culminant avec les Beyonders, montrés pour la première fois comme un peuple. Dans ***Newuniversal***, Warren Ellis avait établi qu'il y avait un système de défense universel dans chaque réalité, supposé matérialiser un ensemble de héros (Starbrand, Nightmask...) dans des circonstances cruciales. Alors pourquoi n'existait-il pas de Starbrand ou de Nightmask dans l'univers classique de Marvel ? Sans doute parce que quelque chose avait cloché et que, par conséquent, il y avait une panne universelle, un déséquilibre à réparer quelque part. À partir d'un pluriel abandonné en 1980 et d'une idée à moitié ébauchée dans ***Newuniversal***, Hickman tire une classification jusqu'ici totalement inconnue chez Marvel. Même le terme d'incursion (la confrontation entre deux versions de la Terre) existait déjà avant. Brian Michael Bendis l'utilise par exemple dans ***Ultimate Power #2*** (2007) quand la version Ultimate des Fantastiques affronte l'Escadron Suprême, venu d'un autre monde. Ce que l'auteur fait est comparable à une reconstitution généalogique. Mettons que vous connaissiez un héros nommé John Smith qui opère aux USA et que dans une vieille série un Mark Dupont se retrouve sur la Lune avec un autre objectif. Eh bien Hickman est du genre à vous expliquer, sans les dénaturer, que la mère de Mark avait pour nom de jeune fille Smith, que les deux héros sont cousins et qu'ils travaillent ensemble depuis le début dans un but commun. Remplacez Smith et Dupont par des noms de planètes ou de groupes et vous visualisez l'approche "universelle" d'Hickman...





FONDATIONS

La genèse de son ***Secret Wars***, elle, ne commence pas avec ses premiers épisodes d'Avengers/ New Avengers. C'est du côté de ***Dark Reign: Fantastic Four*** (2009) qu'il faut chercher la première pierre. Pas seulement parce que, suite à ce projet, on lui confiera aussi l'écriture régulière des Fantastic Four mais aussi parce que dans ***Dark Reign: Fantastic Four***, Hickman introduit une machine de Reed Richards qui sert à voyager entre les réalités alternatives. C'est elle, la pierre d'angle. Fin 2009, l'auteur reprend les Fantastic Four et dès son premier épisode, on comprend que Reed Richards a été contacté par un conseil interdimensionnel d'autres versions de lui-même, des Reed venus d'autres Terres, qui s'unissent pour lutter contre des problèmes dépassant leurs compétences individuelles. Alors que Reed visite leur base, l'alerte est donnée car il y a une "incursion", un Galactus qui attaque une réalité dont il n'est pas originaire. En gros, Hickman balance de manière anodine le principe de l'affrontement entre les univers. Au passage, le scénariste en profite pour dégommer un *deus ex machina* de l'univers Marvel en instaurant des limites au Gant de l'Infini, qui fait de son porteur un véritable dieu. Le Conseil des Reed explique à leur nouveau candidat que chaque version du gant ne fonctionne que si elle se trouve dans son univers d'origine. L'outil est donc impropre pour lutter entre différents univers (et plus tard les Illuminati/New Avengers écrits par le même Hickman auront toute l'occasion de le regretter). Par ailleurs, Reed découvre que ses homologues ont pris un soin tout particulier à neutraliser les différentes versions du Docteur Fatalis. Certes, entre Reed et Fatalis, ça n'a jamais été l'amour fou. Mais pourquoi emprisonner des Fatalis plutôt que des Galactus ? Les autres Reed lui expliquent que Fatalis est responsable de tout au final, qu'il est le plus grand danger en bout de ligne. Ce qui, avec le recul, prend une saveur particulière lorsque on lit, des années plus tard, les derniers épisodes des Avengers du même Hickman. Finalement, comprenant que travailler au sein du conseil lui coûterait sa famille, le Reed classique préfère refuser l'offre et conserver sa vie habituelle. Il ne complète donc pas le conseil, ne neutralise pas son propre Fatalis... et on pourrait dire que tout ce qui suit dans la carrière du scénariste découle de cette scène. Le Reed Richards classique préfère rentrer chez lui et préparer l'avenir en donnant des cours à la Future Foundation, qui regroupe de nombreux enfants surdoués. Au moment où il écrit Fantastic Four, Hickman est également à l'œuvre sur une série (déjà dessinée par Esad Ribic) se déroulant dans un autre univers, ***Ultimate Comics : Ultimates***, dans laquelle le méchant, le Maker (le "créateur") est un génie qui a regroupé des disciples au sein d'une secte scientifique qui





n'est pas sans évoquer la Future Foundation et qui, dans une cité où le temps s'accélère, constitue un danger pour les Ultimates. Le Maker, au final, sera démasqué comme étant le Reed Richards de ce monde, devenu fou. Et ses "enfants de demain", de génération en génération, adoptent le nouveau nom de… Builders. À partir de là, les Builders du Maker sont-ils ceux qui, ailleurs, sont supposés être la très ancienne race qui a modelé les univers dans d'autres séries d'Hickman ? C'est possible (mais pas certain), car l'auteur ne fonctionne pas de manière linéaire, joue avec les voyages temporels.

FATALITÉ

Dans les Fantastic Four d'Hickman, le Docteur Fatalis (celui de l'univers normal, que Reed, en refusant de rejoindre ses versions alternatives, a par conséquent indirectement épargné) finissait par apprendre l'existence du Conseil des Reed, à libérer les autres Fatalis (devenus des esclaves dociles) et à créer, en gros, sa propre religion. Puis, utilisant l'un des Gants de l'Infini, il s'installait dans une réalité alternative où il créait un nouveau monde dont il était le maître, avant que les représentants des différents secteurs se rebellent contre lui, obligeant les Fantastiques à le sauver. En gros, tout l'arc où Fatalis utilise les ressources du conseil des Reed est une "répétition" du ***Secret Wars*** d'Hickman. Pourtant, dès que le scénariste abandonne l'écriture des Fantastiques pour reprendre les Avengers, Fatalis semble passer au troisième rang. Quand les Illuminati (composé des plus grands cerveaux de Marvel) découvrent que le multivers s'est dérégl é et que les réalités alternatives entrent en collision à un rythme qui s'accélère, ils gardent d'abord le secret. D'autant plus qu'ils remontent la piste et cherchent à s'orienter à travers toute une terminologie qui leur échappe, comme l'existence d'un culte des "Cygnes Noirs", sorte de couvent qui se complaît dans l'extermination des mondes, au nom d'un être mystérieux et surpuissant nommé Rabum Alal. En toile de fond, il y a aussi les Beyonders, les employeurs des Builders, qui semblent avoir décidé de mettre fin à l'existence tout entière, qui leur semble "déréglée". Bien sûr, les Illuminati sont à la base des héros et ils ne partagent pas ces révélations avec Fatalis, qu'on croise dans les premiers numéros du New Avengers d'Hickman alors qu'il se demande ce qu'il se passe. Or à la vue des événements survenus dans ***Fantastic Four***, il serait sans doute le mieux placé (avec Reed Richards) pour voir et comprendre les signes. Pendant des mois, Fatalis passe pour un figurant, un laissé-pour-compte. Finalement, arrivé à une phase tardive de l'histoire, il réalise à son tour que la fin de l'univers est inexorable. Fatalis s'assure des services de l'Homme Molécule (déjà son comparse dans le ***Secret Wars*** des origines mais aussi dans l'album Emperor Doom) et avec lui remonte le temps pour découvrir l'origine du problème. Là, réalisant que dans chaque univers l'Homme Molécule fait partie du système "néo-universel", une sorte de bouton d'autodestruction, Fatalis comprend que s'il détruit les Hommes Molécules, il déséquilibre ainsi le multivers, accélère le rythme des incursions. Son pouvoir croit à chaque destruction, de manière, à terme, à être de taille à s'attaquer aux Beyonders. En mentionnant à peine Fatalis dans les premiers épisodes de New Avengers, Hickman lui a donné un alibi pour mieux cacher le fait que, depuis le début, Fatalis est Rabum Alal. En voulant régler le problème, il en devient volontairement la cause. Et d'ironiser sur le fait que les Beyonders ne pensant que de manière linéaire, comme le lecteur, ils ne pouvaient pas voir le coup venir.



Ce n'est pas – rassurez-vous – qu'il faille connaître l'œuvre d'Hickman sur le bout des doigts pour s'y retrouver dans ***Secret Wars.*** Vous n'avez pas besoin de vous taper l'intégrale de ses Fantastiques ainsi que les presque 90 épisodes d'Avengers/New Avengers/Avengers World qu'il a écrits ou supervisés. Non, la lecture du premier épisode de ***Secret Wars*** #1 suffit à comprendre l'important, au premier degré : les derniers univers, projetés les uns contre les autres, s'annulent, créant de fait une situation ou Battleworld peut apparaître. Vous n'avez besoin de savoir que ça. En revanche, une petite relecture du parcours d'Hickman chez Marvel vous fera prendre conscience que le ***Secret Wars*** de 2015 est le crossover le plus construit, le plus intellectualisé, qu'on a pu voir depuis longtemps.

Xavier Fournier

LE MERCENAIRE AU CINÉMA DÈS LE 10 FÉVRIER

DEADPOOL : 1 HOLLYWOOD : 0



C'EST L'HISTOIRE D'UN FILM CASSE-GUEULE. D'UN PROJET QUI PASSE DE MAIN EN MAIN. QUI EST EN CHANTIER, PUIS ARRÊTÉ PUIS REMIS EN SELLE, PUIS JETÉ AUX OUBLIETTES, PUIS SAUVÉ PAR LA MAGIE D'INTERNET (ET D'UN GROUPE DE FANS FURIEUX). *DEADPOOL*, C'EST LE FILM QUI N'AURAIT JAMAIS DÛ EXISTER. CELUI QUI CONTREDIT TOUT CE QU'A FAIT LA FOX AVEC LE CATALOGUE MARVEL DEPUIS 15 ANS. ET PARADOXALEMENT, C'EST AUSSI LE FILM QUI PEUT TOUT CHANGER (OUI, NOUS N'AVONS PAS PEUR DES MOTS). EXPLICATIONS.

28 juillet 2014. Le Comic Con de San Diego s'achève et tout le monde rentre chez soi, gavé d'images des prochains blockbusters. Mais la Toile a encore une petite surprise pour des fans repus : un test réalisé par Tim Miller (réalisateur), Rhett Reese et Paul Wernick (scénaristes) et bien sûr, Ryan Reynolds (Deadpool lui-même). Ce test de deux minutes a été créé en 2011 pour montrer à la Twentieth Century Fox la pertinence d'un film *Deadpool*. À l'époque, Deadpool est déjà apparu, en quelque sorte, dans le film *Wolverine Origins* (déjà sous les traits de Ryan Reynolds). Mais, si le film a été un immense succès commercial, les critiques n'ont pas été tendres (à raison). En prime, alors que le test arrive sur les bureaux des producteurs de la Fox, Ryan Reynolds n'est plus vraiment une valeur sûre. Son *Green Lantern* a fait un flop et, en interne, on le voit mal porter une nouvelle franchise super-héroïque. Le studio décide donc de se concentrer sur les X-Men et les Fantastic Four (sic). Et Deadpool passe à la trappe. Mais Tim Miller et Ryan Reynolds n'ont jamais abandonné l'idée de faire le film.



VARIANT COVER DE WOLVERINE AVEC DEADPOOL ET PIED DE NEZ À DC...

Dans un premier temps, la Fox fait retirer le test de tous les sites qu'elle peut identifier. Trop tard. Les images inondent la planète et la tornade Deadpool va s'abattre sur le monde. 24 heures plus tard, Fox jette l'éponge et offre légalement le test de Deadpool. Certains, au studio, sont apparemment curieux de voir ce que cela va donner. La réaction est unanimement positive. Et à peine deux mois plus tard, le 18 septembre 2014, le film *Deadpool* est officiellement sur les rails. Paradoxalement, avec le recul, Deadpool est peut-être le film qui va sauver la licence Marvel de la Fox du naufrage.

UN FILM DE FAN POUR LES FANS... ET POUR LA FOX

Au point où ils en sont, les cadres dirigeants du studio se disent qu'ils n'ont rien à perdre à donner ce qu'ils veulent à l'équipe de *Deadpool*. Portés par l'incroyable vague de sympathie qu'ils ont suscité, Tim Miller et Ryan Reynolds sont intouchables. Aussi, quand le studio fait mine de vouloir adoucir le film pour lui éviter une classification R aux États-Unis (interdiction aux moins de 16 ans chez nous), les réseaux sociaux s'émeuvent et *Deadpool* obtient de pouvoir être un film moins familial. Mais, au studio, on sait aussi que les fans de comics se plaisent à relayer la campagne des Marvel Studios, qui n'aiment pas que d'autres qu'eux touchent aux adaptations de leurs comics. Fox s'abrite derrière un contrat extrêmement solide qui lui permet d'exploiter tout personnage de la franchise X-Men. Deadpool en fait évidemment partie. Mais ce qui pouvait apparaître comme un canard boiteux va se révéler un formidable





vecteur d'image et de réhabilitation. Car, entre-temps, la Fox voit bien que son reboot de *Fantastic Four* prend l'eau. Si le grand public ne découvre le naufrage du film qu'en août 2015, le studio a suivi le feuilleton en direct et a vu le film de Josh Trank se fracasser dans le mur en temps réel. Aussi, quand le tournage de *Deadpool* démarre, en mars 2015, le film devient l'objet de toutes les attentions. Le studio ne peut se permettre un nouvel échec commercial et critique. Sinon, son programme super-héroïque sera en état de mort clinique, quand bien même les X-Men continuent leur bonhomme de chemin, dans leur bulle, sous la houlette de Bryan Singer. Ajoutons en prime que la production s'alarme de ce qui s'est passé chez Sony pendant l'hiver 2014-2015, où des centaines d'E-mails ont fuité sur le net, entraînant une réorganisation du studio et un accord historique avec Marvel pour co-produire *Spider-Man*. Fox ne veut pas d'un tel accord. Et *Deadpool* représente désormais sa seule chance de pouvoir créer des films Marvel en toute indépendance.

UNE COMMUNICATION PEU ORTHODOXE

D'ailleurs, le changement est visible à l'œil nu. C'est plus l'équipe du film qui contrôle sa communication que le studio. Ryan Reynolds paie de sa personne et n'hésite pas à balancer des blagues ou des photos du tournage sur les réseaux sociaux. Le 1er avril dernier, l'acteur apparaît même en Deadpool dans une petite vidéo pour rassurer les fans sur le fait que le film sera violent, fidèle aux comics et complètement déjanté. L'été 2015, Fox propose deux versions de son trailer : "green band" (pour tous publics) et "red band" (pour spectateurs avertis). Lors du panel Deadpool au Comic Con, Reynolds enfonce le clou : *"Il y a un an jour pour jour, un trou du cul parmi vous a balancé le test de* Deadpool *sur Internet. Et on est là aujourd'hui à cause de ça. Vous avez forcé le studio".*

Le ton est donné et les fans rassurés : le Deadpool des comics est bien celui du cinéma et inversement. Encore plus fort : le tournage du film est achevé depuis mai 2015 mais Ryan Reynolds, visiblement habité par son personnage, parcours les rues de son quartier (à Bedford, dans l'État de New York) habillé en Deadpool le soir d'Halloween ! (la vidéo tourne sur YouTube). D'ailleurs, il avait demandé au studio à garder son costume après la fin du tournage : *"J'ai attendu dix ans pour faire ce film et j'aime porter ce costume alors je suis parti avec !"* a-t-il déclaré à la presse américaine.

CE QUE SIGNIFIE VRAIMENT L'ARRIVÉE DE DEADPOOL AU CINÉMA

Ce petit film (moins de 80 millions de dollars de budget, à comparer avec les 250 millions de *L'Ère d'Ultron*) pourrait annoncer beaucoup de bonnes choses pour le personnage à l'humour noir prononcé. D'abord, bien que cela ne soit pas officiel, il semble que les relations se soient réchauffées entre Marvel Comics et la Fox. Pour mémoire, depuis deux ou trois ans, Marvel ignorait tout film de la Fox mettant en scène ses personnages. Aucune coordination de promo, aucun partenariat, voire une stratégie agressive, avec les Fantastic Four notamment qui ont été officiellement évincés de toute communication de l'éditeur (mais *Secret Wars* prouve bien qu'ils restent au cœur de l'univers Marvel). Aussi, voir Marvel Comics annoncer une nouvelle série *Deadpool* à paraître en février 2016 (quand le film sort) et un programme de couvertures variantes du mercenaire débarquant le même mois est une sacrée surprise. D'autant que la Maison des idées a annoncé un traitement similaire pour le printemps avec les X-Men, coïncidant avec la sortie du nouvel opus au cinéma. Faut-il y voir la première conséquence de la séparation des pouvoirs entre Marvel Comics et Marvel Studios (voir CB#97) ?

Izod

JOE KELLY
"LES COMICS SONT LÀ POUR FAIRE PASSER DES IDÉES FORTES !"

JOE KELLY EST UN AUTEUR DE COMICS PLEIN D'HUMOUR ET DE TALENT. SA SOCIÉTÉ, MAN OF ACTION, FONDÉE AVEC SES AMIS JOE CASEY, DUNCAN ROULEAU ET STEVEN T. SEAGLE ONT CRÉÉ *BEN 10*. IL ŒUVRE ENSUITE SUR *DEADPOOL*, *X-MEN*, *ACTION COMICS*, *JLA* OU *SUPERGIRL* AVANT DE LANCER DEUX CREATOR-OWNED CHEZ IMAGE ET DE REVENIR CHEZ MARVEL POUR *DEADPOOL/SPIDER-MAN*. UN HOMME TRÈS PRIS, MAIS TRÈS LUCIDE...

D'abord, dites-nous tout sur votre nouvelle série qui sort aux USA, *Spider-Man/Deadpool* !

Hum… Je peux vous dire que Spider-Man et Deadpool seront tous les deux présents dans la série ! C'est une bonne surprise, désolé de spoiler, mais c'est déjà pas mal ! (rires) Trêve de plaisanterie, on m'avait déjà proposé de revenir sur Deadpool et sincèrement, même si j'adore le personnage, je n'y tenais pas, je n'en voyais pas vraiment l'intérêt. Mais quand Nick Lowe, l'éditeur m'a appelé, il m'a dit : "*Cette fois j'ai une proposition que tu ne peux pas refuser : Spider-Man/Deadpool/Ed McGuinness.*" Donc j'ai dit oui et je suis super excité par ce projet. Le nouveau statu quo des deux personnages principaux est très intéressant. Et tellement différent de la période où je les écrivais, que j'ai vraiment l'impression d'être sur une nouvelle série et c'est vraiment fun ! Deadpool a une nouvelle vie, Spidey est devenu un grand chef d'entreprise, ça donne des tas de nouvelles opportunités en termes d'écriture. Et travailler avec Ed McGuinness de nouveau est un plaisir. C'est un ami et il est bourré de talent. Il a même encore progressé depuis la dernière fois qu'on a travaillé ensemble ! C'est génial.

On a vu quelques pages, avec des poses incroyables que le corps humain n'est pas censé être capable de faire ! C'est vous qui lui imposez de dessiner ça ou c'est lui tout seul ?

Les deux je dirais ! Ed est un artiste très dynamique, il a un sens incroyable pour les postures. Et comme on se connaît bien, parfois j'écris un truc dans le scénario en me disant, sur ce coup Ed tu vas mériter ton salaire ! Ça va te donner du fil à retordre de dessiner ça (rires) Ed adore Spider-Man et je pense que ça se sent. Il aime aussi Deadpool, et on peut faire faire des tas de trucs incroyables à son corps parce qu'il peut guérir ! C'est un des personnages les plus "flexibles" de l'univers Marvel et on peut même le casser ! Donc oui, on ne s'en prive pas !

Pensez-vous que "trop de vannes, tue la vanne" et du coup, faites-vous attention à ne pas mettre des plaisanteries partout dans cette série ?

Je suis effectivement très précautionneux là-dessus. Il y a des séries où l'humour non-stop est de mise et c'est bien. Mais cette série ne se résume pas à de la comédie. S'il y a bien un truc que j'ai gardé de mes précédents passages sur *Deadpool* c'est le fait qu'il n'est pas seulement un personnage drôle ! En plus de son côté comique, il y a une noirceur, une gravité en lui et il est nécessaire qu'elles apparaissent aussi. Il voudrait vraiment être un héros, mais il est franchement dérangé ! Et il a un vrai problème : il a du mal à faire le bien… Spidey lui aussi a des soucis, dans cette série, il est dépassé par les événements, par ses responsabilités à Parker Industries etc. Donc tout ça est là, à côté de l'humour et c'est important. À chaque épisode c'est effectivement un challenge de déterminer lequel des deux va plaisanter et celui qui ne plaisantera pas. Ce serait trop facile de laisser toujours Spidey dans le rôle du héros et Deadpool dans celui qui fait les vannes. Il est tellement irrespectueux et provocateur. Mais non ! Justement, ce qui est intéressant c'est d'échanger les rôles, et l'équipe éditoriale est aussi vigilante que moi là-dessus. Moralité, il y a pas mal de noirceur dans ce bouquin, comme dans tout ce que j'écris, j'en ai peur ! Et il y a plein de trucs drôles, évidemment. Le #1 est même sincèrement drôle, il me semble. Mais quand vous arrivez aux dernières pages, vous pigez qu'un truc sombre se prépare… Et la série va aller vers ça au fur et à mesure…

REPÈRES


© Gage Skidmore

- 1997 : *Deadpool* (Marvel)
- 1998 : *X-Men* (Marvel)
- 2000 : *Steampunk* (DC/Cliffhanger)
- 2002 : *JLA* (DC)
- 2006 : *Supergirl* (DC)
- 2008 : *I Kill Giants* (Image)

Comment est la relation entre les deux, Spidey et Deadpool ?

Spider-Man n'aime pas Deadpool ! Mais alors pas du tout ! Il a quitté les Avengers pour ne pas être avec lui ! Alors que Deadpool a une énorme admiration pour Spider-Man. Là encore, il y a un côté drôle à cela et un côté très sérieux. Ils vont devoir travailler ensemble et passer au-dessus de tout ça, et ça crée une tension émotionnelle vraiment intéressante, c'est ça le cœur de la série.

Il paraît que vous aimez bien aussi Shiklah, la femme de Deadpool ?

C'est vrai, c'est un personnage drôle ! Je ne la connaissais pas très bien parce que je n'ai pas le temps de suivre toutes les séries quand je ne travaille pas dessus. J'avais juste participé à l'épisode du mariage et j'avais trouvé ça bizarre, mais intéressant. Et du coup je me suis plongée dans ce que Gerry Duggan en avait fait. Et j'aime bien le fait que Deadpool ait un jardin secret, une vraie relation, en dehors de son quotidien barré et dangereux. Franchement, elle est super fun cette princesse-vampire-démon, non ? Et leur relation, même si elle est compliquée est du coup intéressante pour moi en termes d'écriture.

Vous avez admis que vous refusiez les offres de Marvel avant celle-ci depuis quelques années déjà, vous faites un vrai retour à la Maison des idées ou c'est juste pour ce projet ?

Alors, non, je ne suis pas de retour, mais il n'y a aucune raison secrète ou dispute là dessous. Sincèrement ce n'est qu'un problème de planning ! Traditionnellement, j'ai vraiment de la chance, je m'en rends compte, mais j'ai du boulot en permanence. Et quand je quitte un personnage, soit c'est parce que je n'ai plus à mon avis d'histoires intéressantes à raconter sur lui, ou que j'ai trop de séries à côté, normalement je n'y reviens pas. Ce n'est pas un principe immuable, mais bon, en général j'ai fait ce que je devais, je passe à autre chose. Ça n'est pas par colère ou désamour, c'est juste une question de priorités. Spider-Man a toujours fait partie de mes personnages préférés, mais avec mes autres engagements, Man of Action, mes séries en creator owned etc. je ne peux pas raisonnablement accepter plus d'une seule série mainstream. Et encore honnêtement, même une série régulière, mensuelle, ce n'est pas vraiment raisonnable

dans mon emploi du temps. Donc j'ai juste accepté celle-ci parce que ça me plaisait beaucoup, mais je ne peux pas bosser pour Marvel ou DC sur autre chose en ce moment.

Donc on ne va pas vous revoir sur les X-Men de sitôt !
Je ne crois pas, mais il ne faut jamais dire jamais, bien sûr! Et si un autre projet super cool se présente et que j'ai le temps de le réaliser, on verra! Mais en ce moment on a beaucoup de développement chez Man of action, pas juste en animation mais aussi en live action et ça prend beaucoup de mon temps, on dirait que je jongle avec des baguettes chinoises!

À propos de Man of Action vous préparez une nouvelle série *Ben 10*, n'est-ce pas ?
Oui, et malheureusement je ne peux pas en dire grand-chose encore, mais on a vu les animatics et c'est vraiment cool. Il y a un côté retour aux sources mais en même temps, un nouveau ton, c'est chouette. On est très impliqués avec les producteurs, c'est une super expérience.

Vous savez qu'en France, nous sommes un des seuls pays au monde, où *Ben 10* n'a jamais été vraiment populaire... Donc vous devez nous expliquer pourquoi vous autres Américains, vous l'aimez tant !
Eh bien d'abord espérons qu'on va changer ça avec cette nouvelle série! Et puis bien sûr nous, on n'est pas objectifs, chez Man of Action, *Ben 10* c'est notre bébé! Et pas n'importe lequel! C'est le premier projet sur lequel on a travaillé en tant que compagnie d'animation. Donc on aime le personnage, son attitude, son bon cœur et on le trouve fun. On aime les aliens aussi. Et on lui est reconnaissants, car c'est grâce à son succès qu'on a pu ensuite se voir confier d'autres projets intéressants! En plus, sincèrement, ce n'est pas un dessin animé de super-héros comme les autres, il y a un côté humour et une lumière particulière dans le personnage de Ben 10, sans doute parce que c'est un enfant, à la base...

Vous faites également les dessins animés *Ultimate Spider-Man* et *Avengers Assemble* ?
Oui, *Avengers* depuis quelque temps et *Spider-Man* pour Disney XD. On développe aussi un nouveau dessin animé de *Mega Man*, avec Dentsu et Capcom en supervision, bien sûr. Et c'est super cool! Ce n'est pas un personnage auquel vous pensez souvent ou immédiatement, mais quand même, vous le connaissez, il est là depuis 30 ans déjà! Il a un super historique, on va revisiter ses origines évidemment et en même temps lui donner un nouvel élan. On est très respectueux de ce qui a été fait, mais en 30 ans il y a eu tellement de versions différentes qu'on ne peut évidemment pas tous les conserver, elles sont incompatibles! Donc je comprends que si on aime le Mega Man des années 1980 par exemple et qu'on ne le retrouve pas dans notre dessin animé, on ne soit pas content, mais on a dû choisir, on ne pouvait pas tout garder! On a travaillé très dur pour arriver à une version qui, selon nous, capture l'esprit du personnage et le met dans un contexte moderne. C'est un bon mélange d'action et d'humour, encore une fois.



Vous l'aimez aussi parce que vous êtes fan de manga, non ?
Oui, c'est l'une des raisons. C'est aussi parce que j'aime l'anime et que je suis un gros gamer! Mais en fait c'est surtout parce que je pense qu'il y a un challenge intéressant sur ce projet : Mega Man est connu, mais pas si connu que ça en fait, si vous réalisez qu'il est là depuis 30 ans. Je ne sais pas s'il a un équivalent là-dessus. Les gens le connaissent, mais ne le mentionneraient pas spontanément. Mais en même temps, quand on en parle, ils disent "*Oh! J'adore Mega Man!*". Il a une base de fans vraiment importante et fidèle. Quand on a annoncé le nouveau dessin animé on a reçu des tonnes de messages de gens super excités par le projet! Tout le monde nous a demandé de ne pas saccager leurs souvenirs, ce qu'on ne va pas pouvoir éviter mais bon, on aura fait de notre mieux!

EN HAUT : Spider-Man, un des chouchous de Kelly depuis le début. Sa version animée est inspirée de l'univers Ultimate.

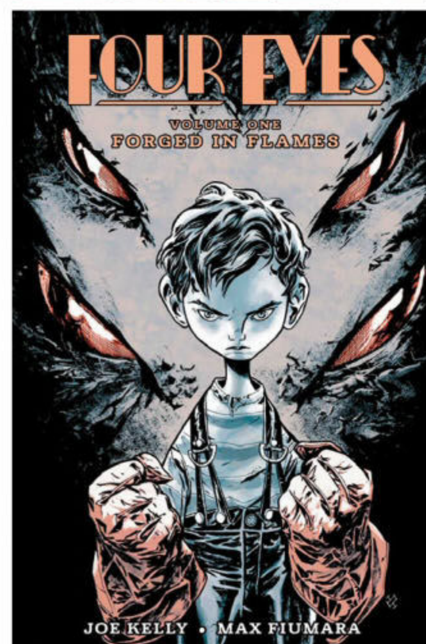
CI-DESSOUS : *Avengers Assemble*, un dessin animé supervisé entièrement par Man of Action.

EN BAS : *Four Eyes* : Enrico, père des dragons ? *Game Of Thrones* n'a qu'à bien se tenir !

Quel est votre rôle exactement sur *Ultimate Spider-Man* et *Avengers Assemble*, vous écrivez les scénarios des épisodes ? Vous supervisez la production ?
Les deux! On a co-écrit presque tout sur *Ultimate Spider-Man* il me semble et je ne sais plus trop pour la deuxième saison d'*Avengers Assemble*, je crois qu'on a co-écrit la première, puis supervisé la seconde. Bref, on est producteurs exécutifs sur ces deux séries, donc en gros on découpe l'histoire avec l'équipe artistique, les producteurs et le studio, on écrit, co-écrit ou supervise les scénarios, après quand arrivent les story-boards, dessins, morceaux animés et enregistrements de voix on est impliqués, surtout nos gars en Californie. Puis on est encore là jusqu'au bout, et on vérifie notamment toutes les images ainsi que la synchronisation des dialogues avec les animations. On est là du début à la fin, en fait!



Quand vous bossez sur vos creator-owned, *I Kill Giants* et *Four Eyes*, le trip c'est de prendre des dessinateurs japonais, c'est ça ?
Ken Niimura est moitié japonais, moitié espagnol (rires). Sa mère est de Madrid, il me semble. Il vit à Tokyo, c'est vrai et fait pas mal de mangas. Mais son style, que j'adore, est très différent des mangas que je lis! Car en termes de mangas, je suis plutôt resté sur les vieux classiques. Et quant à Max Fiumara, qui dessine *Four Eyes*, il est argentin de Buenos







EN HAUT : *Steampunk* : une série culte que Bachalo lui-même voudrait finir.

CI-DESSUS : Deadpool, le gag-man dérangé de Marvel sur lequel Kelly s'est fait les dents.

CI-DESSOUS : *Ben 10*, le "fils" préféré de Kelly, son premier projet en animation.



Aires. Diego Greco avec qui je fais *Bad Dog* est aussi argentin. Je bosse plus avec des hispaniques qu'avec des Japonais, en fait ! (rires) Mais justement je cherche en ce moment, pour un nouveau projet, un artiste de mangas qui saurait bien faire du "Mech & Tech", des engins et de la technologie. J'aime les mangas et l'anime, j'ai grandi avec et je pense qu'en mixant ce genre de visuels avec mon genre de story-telling ça donne un truc sympa. Enfin j'espère !

À propos de *I Kill Giants*, il va y avoir un film, n'est-ce pas ?

Oui, j'ai écrit le scénario, le réalisateur sera Anders Walter, en 2014, il a gagné l'oscar du meilleur court-métrage avec Helium et il était aussi un artiste de comics avant ça. Il est super, intelligent et passionné par le projet, je suis ravi. On travaille aussi en termes de production avec 1492, la société de Chris Columbus, Treehouse et XYZ Films qui s'occupe de la distribution internationale, c'est super ! Zoé Saldana a accepté de jouer le rôle de Mrs Mollé. On a aussi une jeune actrice qui s'appelle Madison Wolfe pour le rôle de Barbara qu'on a trouvé au bout d'un casting de plus de 500 personnes. On pense pouvoir tourner en 2016, on verra ! Mais les pièces du puzzle se mettent vraiment bien en place. Tout le monde est respectueux du comic-book d'origine, mais sans en être esclave. C'est bien, on comprend qu'un film doit être une adaptation, donc différent du comic-book. Et comme je suis impliqué, sincèrement c'est un plaisir, ça n'a rien à voir avec toutes les histoires horribles qu'on vous raconte sur Hollywood où l'auteur est dégagé en quelques semaines et le film n'a plus rien à voir avec sa création. Là, tout le monde est investi et a conscience que si je pense que ça va dans le mauvais sens, je quitterai le navire... Mais au contraire ça se passe très bien, c'est une belle expérience et une super équipe.

Pourquoi avoir choisi de combiner ce thème lourd de la mort, avec celui de l'enfance ?

Quand j'ai écrit l'histoire la première fois, mon père, qui souffrait du diabète se trouvait à l'hôpital pour six mois, et on essayait de sauver ses jambes... Avant ça, je n'avais jamais vraiment envisagé la mort de mes parents... Ma fille devait avoir six ans environ à l'époque, et sincèrement c'était une gamine marrante et vive etc. Elle a seize ans maintenant, mais je me souviens qu'on discutait de mes trucs de geek et aussi de mon père, et je me suis demandé comment une jeune fille, un peu plus âgée qu'elle à l'époque, vivrait la mort d'un de ses parents. Comment elle s'en sortirait... C'était ça la genèse du projet. J'ai fait un script et ensuite, ça m'a pris des années avant qu'il soit finalisé et surtout que je ne trouve Ken. Plusieurs artistes auparavant auraient dû faire ce projet, bref, ça ne s'est pas fait pour diverses raisons et quand on a finalement sorti la série avec Ken, mon père était de nouveau malade. Et il est mort, au moment où on la terminait... Donc le timing de ce bouquin a été tellement lié à ce qui se passait dans ma vie personnelle, que c'est une série très spéciale à mes yeux, avec qui j'ai un rapport très affectif...

***Four Eyes* aussi a mis du temps à sortir du lot, non ?**

Oui, mais c'est surtout je ne suis pas aussi rapide que je le voudrai et que je me laisse entraîner par d'autres boulots. Le premier arc qui est sorti en édition cartonnée il y a environ deux ans a été rapidement épuisé, mais aucun de nous ne l'avait réalisé ! Max a été débordé par son boulot chez Dark Horse sur *B.P.R.D.* et *Abe Sapiens*. Il est super talentueux, et il aime dessiner Four Eyes, mais il n'a tout simplement pas assez de temps ! Alors on a choisi finalement de prendre un autre artiste qui nous aide, sur deux épisodes du "milieu", son style ressemble à celui de Max et ce dernier repasse un peu sur les pages, pour que tout ça coule naturellement. Pendant ce temps le projet a été optionné plusieurs fois, Hollywood s'y intéresse et puis ils se découragent... À cause du succès de *Game of Thrones*, ou parce qu'ils ne veulent pas concurrencer HBO.... Mais j'ai confiance, je suis patient ! Et le prochain story-arc est vraiment bien, on va mieux comprendre l'univers, voir Enrico entraîner *Four Eyes*. Max est à fond dessus. On essaie de tenir le rythme tous les deux, pour sortir au moins un arc par an de quatre épisodes. Comme ça, on verra un jour l'histoire en entier ! Ça nous tient vraiment à cœur à tous les deux. On aime les personnages et en dehors de son talent, Max est un artiste adorable, il est super intelligent, c'est un plaisir de travailler avec lui. La série fait son petit bonhomme de chemin, on est sur les listes de lectures Young Adult pratiquement partout, avec un peu de chance ça va continuer et on va augmenter le nombre de nos lecteurs...

"Les dinosaures ont existé, alors pourquoi pas les dragons !"

Êtes-vous un grand fan de dragons ?

Oui ! Quand j'étais petit, j'étais obsédé par les dragons ! Je regarde tous les films de dragons par principe, même lorsqu'ils ne leur rendent pas toujours justice ! Contrairement à la plupart des gens, j'ai bien aimé *Reign of fire* avec Christian Bale. C'était cool je trouve ! Je pense que les dragons capturent l'imagination... Les dinosaures ont existé, alors pourquoi pas les dragons ?

Les fondateurs de Cliffhanger, Joe Madureira, Jeff Campbell, Humberto Ramos font leur come-back en ce moment sur les séries qui ont fait les beaux jours d'Image dans les années 1990, vous faisiez partie de la bande, vous vous verriez reprendre *Steampunk* avec Chris Bachalo ?

On en parle avec Chris, on nous le demande souvent d'ailleurs, et honnêtement, on aimerait tous les deux finir cette histoire. Mais en termes de plannings, c'est

vraiment compliqué pour nous... Chris vient de lancer le nouveau *Doctor Strange*. Et je dois avouer que ce serait un gros challenge pour moi aussi en termes d'écriture, de me replonger dans cet univers. Je n'ai plus les trucs en tête, le langage etc. il faudrait que je fasse mes devoirs ! Mais bon, la bonne nouvelle c'est qu'on avait vraiment tout prévu pour un arc de 25 épisodes, tout est là, il faut juste que je retrouve les fichiers et on repart ! Donc oui, j'espère vraiment qu'on pourra finir cette série un jour !

Vous êtes resté des années sur *Action Comics*, que pensez-vous de l'évolution de Superman et de sa position aujourd'hui ?
Je n'ai pas vraiment suivi ses aventures en comics dernièrement, là encore, ce n'est pas que ça ne m'intéresse pas, c'est juste un problème de temps, il y a beaucoup de sorties et on ne peut pas tout lire. Mais j'aime bien l'équipe qui bosse sur Superman en ce moment, Greg Pak par exemple est très talentueux. En ce qui concerne les films cependant, j'ai des sentiments mitigés... La dernière bande-annonce de *Batman v Superman* m'a donné un certain espoir, on verra... En fait, ma position envers Superman n'a pas changé depuis les années 1980... On vit dans un monde difficile, où se déroulent des tas de choses graves, tristes, mais quand on y réfléchit, tout ce mal est fait par une toute petite frange de la population mondiale. Sur les 7 milliards d'individus qu'il y a sur la Terre, la plupart sont bons, c'est ce que je répète à mes enfants et je le crois profondément. Quand on ramène cela à notre petit terrain de jeu des comics, ça veut dire qu'à mon avis, on a le droit d'avoir UN personnage qui nous serve d'étoile polaire. Qui représente le bien. Celui vers lequel on aspire. Ça ne veut pas dire qu'il ne se pose pas de questions ou qu'il n'a pas de conflits de morale, mais je pense qu'il n'a pas besoin d'avoir une part d'ombre, ni de refléter la société, pour fonctionner comme personnage. Ça m'est égal, s'il n'est pas réaliste, il n'en a pas besoin, c'est Superman ! Il n'y a pas deux Superman, il n'y en a qu'UN. Batman peut refléter la société et ses travers, la colère des uns et des autres. Mais Superman peut être meilleur que ça, être au-dessus de la mêlée !

"Superman est l'étoile polaire des comics, il nous montre le bien."

Vous n'avez pas dû aimer *Man of Steel*...
Non, j'étais même vraiment en colère... Il y avait des gens encore plus en colère que moi et pas forcément pour les mêmes choses (rires) Mais moi, ce que je n'ai pas supporté, c'est qu'il tue Zod... J'en discutais avec mon fils, qui devait avoir 12 ans à l'époque et il me dit : "*Mais qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre ?*". Et je lui dis : "*Tu es intelligent, tu as vu Superman faire des tas de choses extraordinaires dans le film, voler, pourquoi dis-tu ça ? Il aurait pu prendre la brûlure sur lui, le jeter au loin, ou sur le sol, sauver l'autre personnage bref, faire autrement !*" Cette idée qu'un gamin soit endoctriné au point que la mort du méchant, tué par Superman, lui semble la seule issue possible, m'a rendu dingue ! Je pense sincèrement que ce n'est pas le personnage et que c'était une erreur de lui faire faire cela. Quand vous écrivez Superman, vous avez une responsabilité... Il y a des personnages qui sont "gris" depuis le début : Wolverine par exemple, ou Daredevil. Et je les aime pour ça ! Mais Superman représente un idéal de bien et je ne crois pas qu'on ait le droit d'abandonner cet idéal... Il n'y a rien de naïf ou de bête à ça, on a besoin d'avoir des idéaux et des modèles qui les représentent ! Encore une fois, il s'agit d'UN seul personnage qui représente l'espoir dans sa forme la plus pure.

On pourrait dire aussi que Wonder Woman est de ceux-là, non ?
Oui, je pense la même chose et j'aime bien quand elle est vraiment dans son rôle de princesse des Amazones, guerrière à la base mais investie dans une mission pour la paix. Et elle est un peu plus réaliste que Superman en tant que guerrière. Bien sûr, il y a et il y aura toujours des gens qui s'engagent dans l'armée parce qu'ils ont envie de tuer. Mais la plupart des soldats dans le monde ont d'autres motivations. Ils ont des idéaux et ils se battent pour les protéger. La guerre est une chose terrible et le but des soldats est de la faire cesser ! Wonder Woman a compris ça. Elle prend les armes, mais ce n'est pas parce qu'elle aime se battre c'est parce qu'elle vise la paix. Je suis curieux de voir comment ils vont rendre compte de ça dans le film de *Wonder Woman*. J'espère qu'ils vont assurer. Et dans le trailer de *BvS* justement, je trouvais que l'introduction du personnage était pas mal. Je l'aime, j'aime ce pour quoi elle se bat et je pense qu'elle peut avoir un gros impact sur le public, si le film est réussi.

Et votre avis sur Supergirl, sur laquelle vous avez aussi travaillé, quel est selon vous son rôle dans la famille ?
Je l'aime beaucoup aussi ! Quand je bossais sur *Supergirl*, on s'était volontairement concentrés sur le fait qu'elle soit une adolescente. Certains ont aimé, d'autres pas, je respecte tous les points de vue, mais c'était intentionnel. Et à ce titre, elle découvrait ses pouvoirs, se posait plein de questions sur le monde, sur elle, et même sur la sexualité, bref, sur tout ! Comme n'importe quelle ado de 16 ou 17 ans ! Et on a essayé de traiter ça de la manière la plus réaliste possible. Elle est adorable et oui, elle débarque en disant je m'appelle Kara et je suis ta cousine ! Mais c'est ça, le personnage pour moi ! Elle fait partie de la famille de Superman, et ce que je disais sur lui plus haut en termes d'aspiration et de bien, fonctionne pour elle



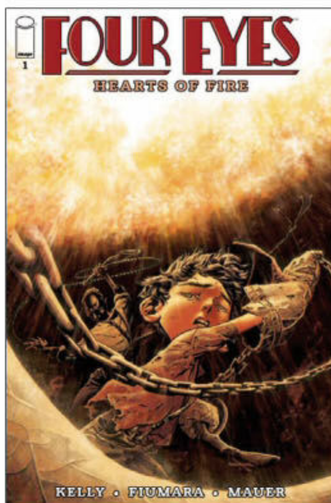




CI-DESSUS : Spider-Man/Deadpool, le duo de choc par Kelly/McGuiness.

CI-DESSOUS : Blind Al, une vieille femme séquestrée par Deadpool. Qui a dit féministe, Monsieur Kelly ?

EN BAS : *I kill giants* : bientôt au cinéma avec Zoe Saldana !





EN HAUT : *dans Four Eyes*, Les enfants sont souvent des héros pour Kelly !

CI-DESSUS : *Godfall* : Kelly/Michael Turner, des images mythiques réalisées alors que le dessinateur était déjà très malade

CI-DESSOUS : Supergirl, une ado qui a droit aux erreurs.



aussi ! Sauf que, comme elle est plus jeune et qu'elle a moins d'expérience que lui, elle a le droit de poser des questions et de faire des erreurs. Quel adolescent n'en fait pas ! Et puis elle n'aime pas l'autorité et elle pense qu'elle peut trouver son propre chemin. Encore une fois, tous les adolescents font ça ! Donc elle peut et va faire des erreurs, des mauvais choix et ne pas utiliser ses pouvoirs comme elle le devrait. Mais c'est ça pour moi le personnage ! Je ne pense pas que Supergirl doive être parfaite ! Au contraire, elle doit avoir plein de défauts, mais elle a un modèle à suivre, qu'elle admire et qui veille sur elle et ce modèle c'est Superman ! Il va l'aider à grandir et à devenir l'adulte qu'elle peut être. Et c'est dans ce "voyage" de Supergirl que réside l'intérêt de la série, à mon avis. Donc j'aime quand Supergirl est jeune et fraîche et qu'elle fait des gaffes (rires) Sinon, c'est une copie de Superman en fille et ça ne m'intéresse pas ! Au passage, j'ai vu les premiers épisodes de la série TV et franchement ça a l'air sympa !

On est partis des vannes de Deadpool et là, on discute du rôle des comics dans la société pour éduquer les gens, n'est ce pas ? Vous pensez que c'est un médium fort pour cela ?

Absolument ! En partie parce que vous êtes plus engagés quand vous lisez, que quand vous regardez quelque chose. C'est comme ça ! Dans la lecture, votre cerveau fonctionne plus, vous n'êtes pas passif ! Et puis le concept des super-héros permet de faire passer en douceur des idées fortes, parfois même très subversives ! Je ne veux pas dire qu'on manipule les foules politiquement. Mais il y a souvent un second degré dans les comics qui fait réfléchir les lecteurs et ça doit être comme ça. Sur Supergirl par exemple, qu'on vient d'évoquer, quand on était dessus on a abordé la gestion de la colère ou le fait, pour une fille d'avoir ou non une attitude sexy. Ça n'a l'air de rien au départ, mais c'est très profond en définitive. J'ai une fille qui était plus jeune quand j'écrivais Supergirl, mais maintenant qu'elle a 16 ans, il y a plein de trucs de sa vie, de ses questionnements que j'intégrerais dans Supergirl ! Je pense que le public est prêt à ce qu'on discute de plein de choses ! Et avec Supergirl, par exemple, on peut discuter des droits de la femme, et des droits de l'homme en général. C'est ça que j'entends par idées subversives. Il faut qu'il y ait du sens dans les comics, ce n'est pas juste un divertissement comme ça...

Le thème de l'image de la femme dans les comics a effectivement besoin d'être revu et corrigé, vous vous y verriez ?

Oui ! J'adore écrire pour des personnages féminins ! J'adore presque tous les personnages d'ailleurs, et je ne me pose pas vraiment la question du sexe ! Je m'attache à ce qu'ils sont. Quels sont leurs actes. De quelle histoire on parle ? Parfois c'est une jeune fille qui me vient en tête, parfois c'est un vieux voleur ! (rires) C'est vraiment important que dans les comics et dans les autres médias culturels il y ait autant de voix différentes que possible. Des jeunes, des moins jeunes, des filles, des garçons, avec des points de vue différents et des sexualités différentes. Je sais qu'il y a une polémique aux USA sur le fait que si tu es un homme blanc de 40 ans, tu ne comprends pas ce que ressent une jeune fille adolescente et que donc tu ne devrais pas écrire pour ce personnage. Mais moi je n'adhère pas à ça. Les humains sont les humains. SI j'ai un doute sur ce que dirait ou ferait une adolescente, je vais aller demander à des adolescentes ! Ça fait partie de mon boulot !

Il me semble que dans la BD européenne on a moins souvent le débat là-dessus qu'aux USA...

Oui, je crois que vous êtes plus ouverts là-dessus... Ça voudrait dire que je ne peux écrire que sur des mecs blancs de 40 ans parce que c'est ce que je suis, eh bien non merci, je n'ai pas envie de m'embêter ! Ça limiterait énormément mes possibilités d'artiste de penser comme ça ! J'ai passé l'âge de ce débat que je trouve stérile. J'essaye donc de passer beaucoup de temps sur mes personnages, d'être responsable de ce que j'écris et si je fais le choix de montrer un personnage faisant telle ou telle chose, je ne sais pas si j'ai raison ou tort, mais au moins c'est intentionnel ! Les inégalités persistent dans la société, c'est vrai, et il faut les traiter à travers les comics, en étant justement conscient de pourquoi on le fait et comment. Ces jours-ci, j'écris justement une histoire dans laquelle il y a un moment qui aborde les questions de sexe et de politique... Je verrais bien si les gens s'énervent quand ça sortira et même si c'est fait volontairement en partie à travers l'humour, ça pose les vraies questions. Et il me semble que ça montre aussi les deux points de vue, des hommes et des femmes. Donc j'aurai sans doute des gens pour et des gens contre, mais je m'en moque, je dois le faire ! On ne peut pas avoir toujours peur des réactions du public quand on écrit, sinon on est morts...

Propos recueillis par Lise Benkemoun

RÉACTIONS

PARIS, 13 NOVEMBRE

13 NOVEMBRE 2015, UN PEU APRÈS 21 HEURES, PARIS ET SAINT-DENIS SONT RAVAGÉS PAR DES TIRS ET DES EXPLOSIONS. 130 MORTS, DES CENTAINES DE BLESSÉS, DES MILLIERS DE PERSONNES TOUCHÉES. ET, DE LOIN, LES AUTEURS AMÉRICAINS DE COMICS, MÉDUSÉS, PENSENT AUX GENS QU'ILS CONNAISSENT OU QU'ILS ONT PU CROISER.



La réaction des professionnels de comics a été différente de ce qu'elle avait été lors des attentats de début janvier. À l'époque, les dessinateurs avaient surtout réagi à la mort de collègues (c'est-à-dire l'assassinat d'une partie de rédaction de *Charlie Hebdo*) ou, d'une manière générale, aux attaques à la liberté d'expression. Beaucoup d'entre eux avaient donc réalisé des dessins-hommages ou posés en photo avec leurs "armes de prédilection" (les crayons). Il y aura bien quelques dessins, par exemple celui de Todd Nauck se souvenant que Monet, l'une des X-Men, est française, la représente devant le drapeau tricolore. Mais d'une manière générale, l'exercice et les réactions ont été différents cette fois, dans le sens où tout le monde a été touché de près ou de loin. À commencer par le fait que certains auteurs connaissaient au moins l'une des victimes du Bataclan : Ariane Theiller, 24 ans, avait fait partie de l'équipe d'Urban Comics mais aussi des Petits Castors des comics, association de bénévoles qui participe à l'intendance de salons, en particulier la Paris Comics Expo. Auteurs ou anonymes, nous étions donc beaucoup à avoir croisé Ariane, même de loin, ou à avoir hanté les mêmes lieux. Le dessinateur R.M. Guéra (*Scalped*) fut l'un des premiers à lui rendre hommage sur les réseaux sociaux, au même titre que Jock, Sean Gordon Murphy, Ivan Brandon, Francesco Francavilla ou d'autres. Il ne s'agit pas d'établir des hiérarchies entre les morts, de parler de l'une d'entre elles liée aux comics, par opposition à d'autres. Qui d'ailleurs, faisant partie de leur époque, comptaient sans doute au moins quelques lecteurs de BD parmi eux. Par-delà le lien réel d'avoir croisé au moins une personne décédée ce jour-là, le monde des comics s'est reconnu dans TOUTES ces victimes. Parce qu'essentiellement elles lui ressemblent. Et que bon nombre de ces auteurs sont venus déjà boire un coup en terrasse à Paris, à l'occasion d'une dédicace. Parmi les premiers à réagir, le dessinateur Mark Brooks était dévasté, avant de revenir, quelques heures plus tard, expliquer à ses followers pourquoi ce qui se passait en France le concernait sans doute plus directement que d'autres attentats dans d'autres pays. Francophile, étant déjà venu de nombreuses fois en dédicace ces dix dernières années, il considère Paris comme son voisin. C'est pour cela que, ce jour-là, les messages ont commencé à arriver, les artistes écrivant à des lecteurs qu'ils se souvenaient avoir croisé en France pour s'assurer qu'ils allaient bien. Ne faisons pas d'angélisme cependant. Tous les auteurs de comics n'ont pas le même regard sur le monde. Quelques heures après les événements, le scénariste James Hudnall (*Lex Luthor the unauthorized biography*, *Espers*…) faisait partie de ces gens qui partageaient les photos des attaques en ironisant sur le fait que les attentats n'auraient supposément pas eu lieu si… le port des armes était autorisé en France comme il l'est aux USA. Un monument de débilité puisqu'en plus du ton employé, à l'évidence, les USA ne sont pas plus protégés contre les attentats. Statistiquement, ce sont plus les R.M. Guéra ou les Mark Brooks qui se sont fait entendre que les émules de James Hudnall. Comme toujours, il y a aussi les coïncidences qui font des comics sortis innocemment quelques jours plus tôt prennent un sens nouveau. Il y a quelques années, en septembre 2001, l'artiste Mike Wieringo avait pratiquement été obligé de s'excuser car il avait représenté des tours en flammes dans un épisode d'*Adventures of Superman* en vente au même moment (mais réalisé plusieurs mois plus tôt, forcément). Là, heureusement, personne ne sera venu chercher des noises au premier épisode d'*All-New Wolverine*, série relancée le 11 novembre et dans laquelle l'héroïne affronte des terroristes à Paris.

X.F.



Pour le *New Yorker*, Françoise Mouly a commandé une couverture au français Charles Berbérian, célébrant "l'esprit des terrasses".




L'ÂGE
des
PIRATES !

ELLE EST BELLE CETTE TOILE. D'AILLEURS ELLE NOUS RAPPELLE TELLE COUVERTURE DE COMICS. NORMAL : CE N'EST QU'UNE PÂLE IMITATION, TANDIS QUE CELUI OU CELLE QUI L'A PRODUITE SE RÉFUGIE DERRIÈRE L'ÉTIQUETTE DE L'ART POUR DIRE QU'IL A LE DROIT. FAUX AUTEURS, FAUX ÉDITEURS... PAS DE DOUTE, LES PIRATES SONT LÀ. ALORS QUE LES AFFAIRES SE MULTIPLIENT, IL SERAIT GRAND TEMPS D'Y METTRE DE L'ORDRE. ÉTAT DES LIEUX.

Il y a quelques mois nous consacrions un article au travail d'Ideealizse, qui s'employait à recréer des personnages connus de la culture populaires en utilisant seulement des formes triangulaires. Enfin, ça, c'était la théorie. Depuis le masque est tombé. Depuis la fin septembre, en effet, de plus en plus de voix se sont fait entendre, prouvant que dans les faits il n'en était rien. C'est en particulier un dessin de Robocop qui a mis la puce à l'oreille à certains observateurs. Un dessin de Robocop qui devait tout, en fait, à l'illustrateur Gérald Parel, Ideealizse se contentant d'en reproduire le tracé... sans la moindre mention de l'œuvre originale. Un hommage maladroit, qui aurait mal tourné ? Non. Les internautes ont été prompts à ressortir un passage à la télévision d'Ideealizse, dans le JDJV de Canal +, où le présentateur, n'ayant pas les moyens de savoir d'où vient réellement le dessin, la félicite pour le résultat, qu'il trouve superbe. En face, Ideealizse ne bronche pas, accepte les compliments et parle simplement des heures de travail que cela exige. Depuis, beaucoup de gens se sont mis à chercher dans les œuvres d'Ideealizse. Et dans une multitude de cas, le constat est sans appel (quelques exemples sont visibles sur le blog *http://ideealizse-plagiat.blogspot.fr/*). Il s'agit en fait juste de prendre une œuvre existante et de la recouvrir d'un maillage de polygone, sans intervention sur la composition générale. Chose aggravante (en tout cas, à nos yeux), il ne s'agit pas de détourner une image connue et reconnue de manière à ce que l'observateur reconnaisse le modèle. Dans bien des cas, l'inspiration a été prise directement sur des dessins publiés sur DeviantArt, sans que l'auteur original ait affiché une volonté commerciale. Ce qui fait que la base n'est pas une couverture ou une affiche diffusée à des milliers d'exemplaires et qu'à partir de là, il est très difficile pour le public de deviner qu'Ideealizse n'est pas à la base de tout. Suite à ces affaires (y compris une affiche d'un colloque lié à Goldorak qu'elle avait "produite" dans des conditions similaires que les organisateurs ont finalement préféré retirer), la jeune femme a depuis disparu des réseaux sociaux et cessé d'alimenter son propre site, après avoir annoncé qu'elle s'expliquerait dans un communiqué qui, des semaines après la polémique, ne s'est toujours pas concrétisé. En fait, "l'affaire Ideealizse" ne concerne pas sa seule personne et n'est qu'un énième symptôme d'une maladie bien plus globale, qui ne se limite pas à un seul plagiaire.



Le Robocop de Gérald Parel. À droite, la même silhouette retravaillée par Ideealizse... qui ne bronche pas quand un présentateur TV lui en attribue la complète paternité.

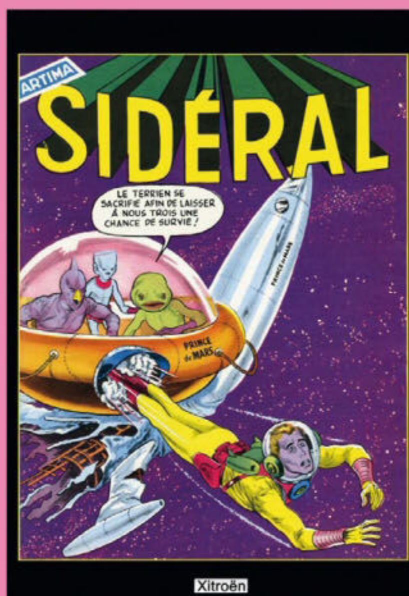
JE NE SUIS PAS TON PÈRE...

Dans une interview accordée au site Drawing Is Not A Crime (*http://bit.ly/1JgauzP*), Gérald Parel revient d'ailleurs avec à la fois beaucoup d'humour et d'exaspération à la fois sur ce genre de pratique. Son dessin de Robocop ? Ce n'est tout simplement pas la première fois qu'il est détourné sur des affiches ou des T-Shirts : *"je l'ai vu copié une bonne dizaine de fois. Le problème, c'est quand il se retrouve dans des portfolios et pire, sur un t-shirt, ou sur une toile. Pour faire du pognon donc. Ce manque de respect total de l'artiste original est comme une insulte à l'intelligence de ceux qui sont pourvus d'Internet."*. Et le véritable artiste d'expliquer que, lorsque les faussaires se font prendre la main dans le sac, il n'est pas rare qu'ils le contactent pour s'excuser. Mais en privé. Et une fois que le mal est fait. *"Je suis ni leur conscience ni leur papa"* rétorque Gérald. En fait, il n'est que le véritable père du dessin et c'est justement cela qu'on veut lui retirer. Le problème est si généralisé que des artistes qui ne publient pas sont eux aussi touchés. Guile Sharp, un habitué des "artist alleys" des conventions française et qui fait surtout des dédicaces privées et des sketchcards, se retrouve lui aussi au rang des plagiés. Et comme Gérald Parel, cela ne se limite pas à une unique fois. Exemple : en 2010 il se fend d'un dessin, une réinvention de la couverture d'***Amazing Spider-Man #100*** par John Romita Senior qu'il interprète sans reprendre les traits à l'identique. C'est donc clairement son dessin, mais comme la composition est clairement inspirée par celle de Romita, Guile Sharp prend soin d'indiquer la source. Quatre ans plus tard, son dessin à lui se retrouve reproduit sur un tableau d'un certain Benjamin Spark, un habitué des galeries d'art contemporain et un sacré loustic spécialisé dans l'appropriation de silhouettes tirées de comics ou, dans le cas présent, de dessins exposés sur DeviantArt. Spark s'est fait remarquer de la sphère des comics après que le dessinateur Dan Panosian se soit aperçu que ses propres dessins se "réincarnaient" à son insu en tableaux, là aussi sans véritable mention de la source. La seule signature apparaissant est celle de Spark, même pas un petit "d'après...". Voyant qu'il avait affaire à un américain, le peintre s'est lancé alors dans une explication comme quoi la loi européenne l'y autorisait, en citant un bout de texte qui n'est pas une loi européenne. Le fait est que le montage et la réappropriation

font partie de l'expression artistique depuis des décennies. Mais il faut pour cela l'intégrer dans une composition personnelle. Contre-exemple : L'artiste Mr. Garçin prend des fragments de dessins de comics avec lesquels il réalise des collages qui forment une nouvelle composition. Plusieurs centaines de bouts de vignettes deviennent alors des éléments picturaux, formant un tout nouveau. Reprendre la composition d'un Dan Panosian, d'un Gérald Parel (également au rang des copiés par Spark) d'un Guile pour simplement rajouter un fond jaune, c'est vraiment ne pas se fatiguer pour assurer un service minimum. Parmi les victimes, le travail de J. Scott Campbell a également été massivement détourné, comme le prouve le site Art Plagiat (*http://bit.ly/1lWoA1g*) avec un nombre d'exemples édifiants. Tout en maintenant qu'il était dans son droit, Spark s'est néanmoins éloigné des compositions simples dans ses derniers tableaux, démontrant que "je colle tel super-héros sur un fond différent" a ses limites. Les galeries exposant et vendant sur Spark peuvent se rassurer, il y en a d'autres. Vero Cristalli, qui expose dans les mêmes endroits, "peint" de la même manière en reproduisant des silhouettes de Captain America ou de Batman avec la même désinvolture. Vous ne trouverez pas une mention de Gene Colan, dont elle reproduit pourtant le dessin. Le pire ? Dans la plupart des cas, les véritables artistes ne sont pas dans une démarche revancharde ou financière. Ils ne demandent que la reconnaissance de leur travail. Et souvent, si on se base sur leurs interventions, une simple mention du modèle ferait déjà beaucoup pour résoudre l'affaire à l'amiable. Or c'est bien la base du problème. Si "l'auteur" du tableau met un petit carton à côté du tableau pour dire que tel Spider-Man trouve son origine ailleurs, il perd une partie de son prestige

Un faux honteux et maladroit, présenté comme étant de la main du regretté Mike Wieringo.







L'AUTRE "ÉDITEUR" DE DC EN FRANCE

Les contrefaçons n'ont pas de limite. DC n'a pas de chance en la matière puis qu'il y a quelques années, on avait pu voir un étonnant DC Flash, publié en kiosques au nez et à la barbe des ayants droit, proposant une suite assez nauséabonde "d'Identity Crisis" dessinée avec les pieds. Depuis quelques mois, on peut à nouveau trouver dans quelques boutiques et sur Internet des albums qui visent à réimprimer tout le patrimoine anciennement édité par Arédit/Artima. Ce géant de la BD populaire, installé à Tourcoing, fut un éditeur régulier de DC Comics en France entre les années 1950 et 1980. Une structure nommée Xitroen, qui serait domiciliée en Thaïlande et représentée en France par les éditions Douin, affirme que les BD anciennement traduites par Arédit/Artima seraient un peu à tout le monde et qu'il n'est plus possible d'identifier les ayants droit. Du coup, les premiers volumes de la collection contiennent déjà de nombreuses histoires du catalogue DC (mais dans lesquelles on a pris le soin d'effacer le "c" de DC). Douin se replie derrière une supposée pratique qui ferait qu'en Amérique, les œuvres collectives tomberaient dans le domaine public passé 50 ans... ce qui est fantaisiste dans l'état, sinon vous pensez bien qu'ils seraient nombreux à rééditer les premiers épisodes de Captain America, Superman ou Batman. Si l'on en croit Douin (qui se présente comme le diffuseur, bien que dans les albums il utilise bien le terme d'éditeur), Xitroen envisagerait de republier à terme tout le catalogue Artima. C'est-à-dire aussi du matériel espagnol ou anglais ou encore plus d'épisodes de DC. Dans les faits, c'est une contrefaçon. À plusieurs étages en plus, puisqu'il faudrait d'abord avoir l'accord de DC/Warner pour l'utilisation du matériel d'origine, plus celui des traducteurs (ou de leurs ayants droit) qui conservent la propriété du texte. Le lecteur peut s'en moquer, se dire que ce n'est pas son affaire. Mais le libraire, lui, s'expose déjà considérablement plus. Le code de la propriété intellectuelle explique : "Toute édition d'écrits, de composition musicale, de dessin, de peinture ou de toute autre production imprimée ou gravée en entier ou en partie, au mépris des lois et règlements relatifs à la propriété des auteurs, est une contrefaçon; et toute contrefaçon est un délit. La contrefaçon en France d'ouvrages publiés en France ou à l'étranger est punie de trois ans d'emprisonnement et de 300 000 euros d'amende. Seront punis des mêmes peines le débit, l'exportation et l'importation des ouvrages contrefaits." Le lecteur-collectionneur pourra penser ou dire que cela ne le concerne pas, que seul lui importe l'objet. Seulement voilà : scanner des pages en noir et blanc sur des BD à une époque où elles étaient fortement censurées/retouchées/remontées et les relier, c'est comme ressortir sous le manteau une version VHS d'un enregistrement où l'on aurait gardé les pubs. Si c'est pour faire ça, pour les nostalgiques, les petits formats d'Artima restent trouvables chez bien des bouquinistes et ils sont authentiques... Un éditeur VF dans son bon droit peut, lui, proposer des planches en couleurs, avec une traduction revue, souvent plus adéquate. Mais *in fine* il faut savoir que lorsqu'un album est légal, les auteurs touchent un petit quelque chose. Souvent pas grand-chose ou pas assez. C'est discutable. Mais il est clair que les héritiers de Carmine Infantino ne touchent pas un centime sur les albums de Xitroen. À vous de voir si vous êtes des fans de comics... ou si vous vous moquez des auteurs.



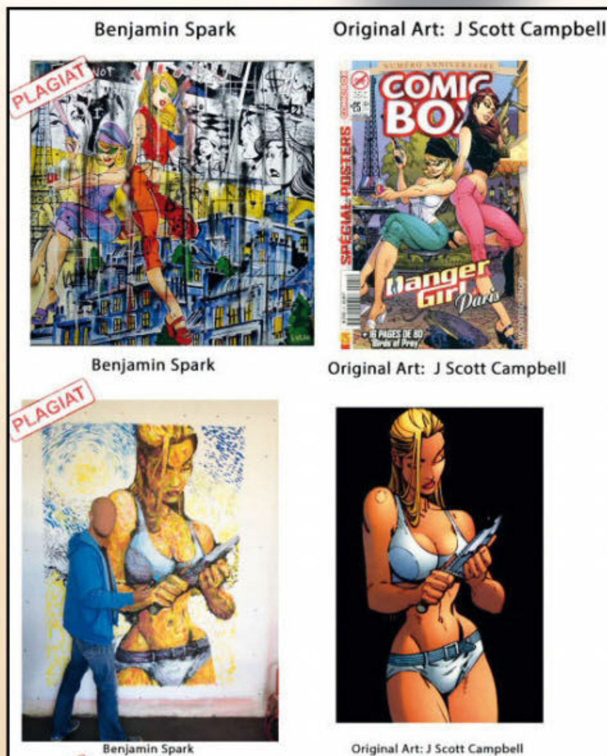
Le Spider-Man de Guile Sharp, dûment publié sur le net avec mention de John Romita Sr., néanmoins plagié ailleurs !

aux yeux d'un public qui est en droit de penser que son travail de conception a été plus massif. D'où le besoin impératif de ne pas partager le pouvoir de la signature. C'est qu'un tableau qu'on n'a pas conçu entièrement par soi-même, ça ne se vend pas au même prix, ma bonne dame. Ou, à défaut, mieux ne vaut pas donner le nom du type qui est l'origine du seul élément dynamique du tableau et qui, au besoin, vend à des prix bien moindres. Pire, les cas inverses existent. Depuis quelques années Ebay voit apparaître de plus en plus d'arnaqueurs qui, eux, produisent de faux dessins de dédicaces signés bien souvent par des artistes décédés qui ne sont plus là pour dire que ce n'est pas d'eux. Reste que les dessins, bien souvent hideux, trahissent que le style n'a rien de similaire et qu'il s'agit d'une imposture.

EN QUÊTE DE RÉPONSES

Face à ces dérives, la réaction des artistes originaux et de leurs fans a bien souvent été de s'engouffrer sur les réseaux sociaux et de se payer la tête du fautif. C'est compréhensible mais limité. Dans bien des cas, cela ne résout rien. Si Ideealizse s'est dématérialisée (quitte à revenir, on l'espère avec un travail moins contestable), la plupart des autres "peintres" continuent d'exposer sans être spécialement impressionnés. Alors que nous prenions des renseignements, une critique d'art nous confiait même qu'elle pensait qu'à l'heure des réseaux sociaux, certains d'entre eux visent la polémique pour faire parler d'eux. Une politique à la Mickaël Vendetta qui peut surprendre mais qui se tient. La plupart des sites comme Facebook privilégient la "participation", c'est-à-dire la capacité à générer de la discussion. Si bien que faire suivre le lien ou débouler en masse sur la page d'un des peintres incriminés, s'y inscrire pour pouvoir y commenter... a un effet contre-productif. De fait, une page comme celle de Benjamin Spark a beaucoup d'abonnées et visibilité après la polémique... qui l'a rendu plus présente dans les flux d'actualités. Malheureusement les grands sites n'arbitrent que dans des cas de nudité (mettez un bout de téton, il sera retiré dans la journée) et privilégient les plaintes d'utilisateurs. C'est-à-dire qu'Ebay réagit en priorité si vous avez utilisé l'objet… mais bien plus mollement si vous écrivez pour signaler un faux. Qu'on ne s'y trompe pas. Dénoncer est utile. Certains acheteurs de bonne foi savent ainsi à quoi s'en tenir. Mais la meilleure contre-attaque serait sans doute d'intervenir sur le plan légal ce qui, quel que soit le côté où on se place, aurait l'avantage de trancher. Et malheureusement, les artistes copiés ont jusqu'ici souvent reculé devant l'ampleur de la tâche et la lourdeur supposée d'une procédure judiciaire. Ce qui a, là-aussi, un effet pervers. C'est l'exemple cité par Gérald Parel sur son Robocop déjà plagié plusieurs fois. Dès lors qu'un dessin a été copié et que les précédents copieurs n'ont guère reçu qu'une tape sur les doigts sur Twitter mais pas réellement de conséquence notable, cela ne coûte pas cher. Le plagiat impuni encourage le plagiat. Ce qui explique peut-être, aussi, qu'on retrouve un peu toujours les mêmes noms, amateurs ou pros, parmi les plagiés. En voyant qu'ils n'ont guère réagi, de nouveaux pirates préfèrent s'attaquer à ces noms qu'à d'autres. Alors pourquoi les gros studios ne s'intéressent-ils pas à l'affaire? Sans doute, d'abord, parce qu'à l'échelle du monde, ces cas sont nombreux et que les différents services juridiques concernés n'ont pas envie de perdre du temps sur des cas chronophages. Et puis Marvel, DC et les autres sont loin d'être irréprochables en la matière. Sous couvert d'hommage, eux aussi se protègent à travers le droit à la parodie pour produire des couvertures variantes à thèmes. Par exemple DC comme Marvel se sont amusés à faire des couvertures singeant certaines affiches célèbres ou même des œuvres d'art connues. Marvel, en ce moment, s'est lancé dans des variantes imitant des couvertures d'albums de rap. Et clairement, aucun des graphistes d'origine n'a été consulté. Mais si les artistes américains ne réagissent pas plus, c'est également parce qu'ils ne sont pas pressés d'attirer l'attention de Marvel ou de DC dans ce qui est pour ainsi dire une zone tolérée. Nombreux sont les artistes qui arrondissent leur fins de mois pendant les conventions en produisant leur propre tirage d'un dessin représentant Batman ou Spider-Man. Réveiller les éditeurs, ce serait prendre le risque de donner un coup de pied dans la fourmilière, de voir Marvel ou DC couper le robinet à tout le monde. Ceux qui sont le plus en position de faire avancer les choses, finalement, ce sont donc les artistes qui se sont fait piquer un dessin diffusé à but non lucratif (comme le Robocop de Gérald Parel, produit pour le fun) mais qui sont inversement fragilisés puisque, n'ayant pas fait ça pour l'argent, ils n'ont pas le budget pour recourir à un avocat. Mais les choses sont en train de bouger. À force de voir ce genre de choses se produire, plusieurs artistes expliquent être en train de s'organiser et de monter un collectif qui aura pour but d'organiser la riposte. Il serait grand temps.

Xavier Fournier



Un montage du blog Art Plagiat exposant les similitudes, où on reconnaît même... une couverture de *Comic Box*.

OUTCAST

MONDES PARALLÈLES

UNE NOUVELLE SÉRIE TÉLÉ BASÉE SUR UN COMIC-BOOK SIGNÉ ROBERT KIRKMAN (*THE WALKING DEAD*) VOILÀ QUI FERA SANS NUL DOUTE L'ÉVÉNEMENT. SI *OUTCAST* DÉBUTERA SUR LES PETITS ÉCRANS AMÉRICAINS DÉBUT 2016, NOUS AVONS RENCONTRÉ UNE PARTIE DE L'ÉQUIPE DE LA SÉRIE À CANNES LORS DU MIPCOM (LE MARCHÉ INTERNATIONAL DES PROGRAMMES DE TÉLÉVISION). L'OCCASION DE PARLER AVEC EUX DE LA GENÈSE PARALLÈLE DU COMIC-BOOK ET DE LA SÉRIE.



Il n'aura fallu patienter que 18 mois entre le premier numéro du comic-book Outcast (en juin 2014) et son lancement sous forme de série télé ! En fait, la série n'est pas une adaptation du comic : dès le départ les deux projets ont été menés en parallèle par Robert Kirkman. *"C'est la première fois que l'on développait un scénario et un comic-book au même moment"* nous a confirmé le producteur



exécutif de la série David Alpert lors du Mipcom. Associé de longue date de Kirkman, il occupe le même poste sur *The Walking Dead* et *Fear the Walking Dead* (ainsi que sur *Powers*, l'adaptation du comic de Bendis et Oeming).

SUCCÈS EN RÉSEAU

Le projet naît à l'initiative de Fox International Channels : ce réseau de chaînes de télévision, qui diffuse déjà *The Walking Dead* dans plusieurs dizaines de pays, compte désormais produire directement ses propres séries. Sharon Tal Yguado, responsable de ce nouveau studio, se souvient : *"C'était entre les saisons 1 et 2 de* The Walking Dead, *en 2011, après son démarrage phénoménal. Il était inévitable que je pose la question à*

Robert Kirkman : 'C'est quoi la suite ? Quel serait ton projet de rêve ? *Je me souviens de l'étincelle dans ses yeux."* Et Yguado de poursuivre : *"Le concept n'en était qu'à ses tout débuts. Il m'a parlé de Kyle Barnes, dont la vie est cernée par les possessions démoniaques, et qui essaye de réunir sa famille tout en affrontant ces forces maléfiques. Il avait à nouveau imaginé des personnages très réels et attachants, placés dans un cadre dingue comme on n'en a jamais vu à la télévision."*

Robert Kirkman écrira seul le scénario de l'épisode pilote de la série télé, là où celui de *The Walking Dead* avait été écrit par Frank Darabont. Il faudra néanmoins attendra trois ans après cette réunion pour que le comic atterrissent dans les boutiques outre-Atlantique. Alpert reconnaît que *"ça a pris un peu de temps à Robert pour trouver le temps de faire les choses bien."*

EN LIBERTÉ SURVEILLÉE

Pour autant, selon Alpert, l'attente n'a pas été vaine. *"Je pense que développer simultanément le comic et la série a eu beaucoup d'effets positifs et quelques inconvénients"* nous a expliqué le producteur. *"Quand on a commencé à travailler sur* The Walking Dead*, on avait déjà six années de comics derrière nous : c'était une ressource fantastique car on savait exactement où on allait. Ce qui était super avec* Outcast *c'est qu'on avait un petit peu plus de latitude, et j'espère que vous verrez cela à la fois dans le comic et la série télé. Mais on était aussi moins sûr de nous car on devait tout inventer au fur et à mesure."*

"*Outcast* est avant tout une série dramatique sur les relations entre personnes. On apprend à connaître ces personnages et à s'attacher à eux."

Même impression pour l'acteur Patrick Fugit (*Presque Célèbre*, *Gone Girl*) : celui qui incarne Kyle Barnes à l'écran n'a pas été écrasé par un comic, puisque celui-ci à peine lorsque le tournage a commencé : *"Il n'y avait que quatre ou cinq numéros sortis quand j'ai eu le rôle"* nous a-t-il raconté. *"J'ai pu m'en inspirer un petit peu mais, honnêtement, les scénarios de la série sont plus ambitieux et plus fouillés. Ils explorent beaucoup plus certains personnages que l'on voit à peine dans le comic mais qui sont très intéressants. Les comics constituent une bonne carte et on prend chaque virage au fil du chemin : on reste fidèle au comic, on ne raconte pas une histoire différente, mais on raconte aussi des histoires supplémentaires. On a un regard plus approfondi sur Kyle, le révérend, Megan et les autres personnages."*

Une philosophie résumée ainsi par David Alpert : *"Il faut créer des variations. Il faut donner aux fans ce qu'ils veulent mais il ne faut pas le leur donner exactement comme ils s'y attendent. Sinon, même pour moi en tant que fan, ça deviendrait répétitif."*



Outcast la série (ci-dessus) et *Outcast* la BD (ci-dessous), on ne peut pas parler d'une décalcomanie mais clairement, les choses sont assez proches...



TRAVAIL D'ÉQUIPE

Si le showrunner choisi pour épauler Robert Kirkman à la barre de la série n'a pas le CV d'un Frank Darabont, il a néanmoins une solide expérience du secteur depuis une vingtaine d'années : Chris Black a travaillé sur *Star Trek : Enterprise*, *Sliders*, *Le Diable et moi* et *Code Lisa*, ainsi que sur *Mad Men* ou encore *Desperate Housewives*. *"Robert Kirkman et lui se respectent énormément, ce qui permet à la série d'être la série, et au comic-book de continuer à exister"* précise Sharon Tal Yguado.

Crucial pour définir le style de la série, le choix du réalisateur du pilote s'est porté sur Adam Wingard : spécialisé dans les films d'horreur, il a connu de petits succès avec *You're Next* et *The Guest*, ainsi que des participations aux films à sketches *V/H/S* et *The ABCs of Death*. Les extraits présentés lors du Mipcom ont révélé une direction artistique très proche des dessins de Paul Azaceta. La maison de Kyle semble littéralement sortir des cases (avec en prime un poster du comic *Youngblood* dans sa chambre). Mais pour Patrick Fugit, *Outcast* est avant tout *"une série dramatique sur les relations entre personnes. On apprend à connaître ces personnages et à s'attacher à eux. Puis on ajoute un élément surnaturel extrême, comme un exorcisme, et ça devient intéressant de voir comment ils réagissent."* Soit une formule qui rappelle... *The Walking Dead* ! Verdict dans quelques semaines pour savoir si *Outcast* rencontrera le même succès.

Romain Nigita



GRAPHITTI DESIGNS

35 ANS AU SERVICE DES GEEKS

VOUS CONNAISSEZ GRAPHITTI DESIGNS. SI VOUS PORTEZ UN T-SHIRT AUX COULEURS DES HÉROS DC COMICS, VOUS VERREZ PEUT-ÊTRE LEUR LOGO SUR VOTRE MANCHE. L'EMPEREUR DU T-SHIRT AUX USA (ET LE RESTE DU MONDE) A COMMENCÉ PETIT, À UNE ÉPOQUE OÙ LES SUPER-HÉROS NE FAISAIENT PAS DE LA PUB POUR LES OPÉRATEURS MOBILES. SON FONDATEUR, BOB CHAPMAN, NOUS RACONTE L'HISTOIRE D'UNE INDUSTRIE EN ÉVOLUTION.

Graphitti Design est née d'une passion pour les comics. *"Je collectionnais les comics avec mon frère dans ma jeunesse. Dans les années 1970, nous en avons eu marre des comics. Nous étions trop grands pour ça. Nous avons essayé de vendre notre collection. Nous sommes allés chez un vendeur local, qui n'a pas voulu nous les prendre."* Direction San Diego pour les frères Chapman qui partent avec leurs cartons de comics sous le bras. *"Nous avons acheté une table pour vendre nos comics. Et nous sommes repartis plus riches que prévu. Nous étions ravis !"* (rires) L'énergie communicative du salon leur a donné envie de mieux connaître et d'intégrer cette industrie. Peu de temps après, ce fut chose faite : *"À l'époque, j'avais un magasin d'impression, pour les entreprises ou les événements locaux. J'ai approché l'organisateur du Comic Con en 1981, pour lui demander de produire des exclusifs pour le salon. Cette année-là, le premier t-shirt officiel de Graphitti Designs a vu le jour ! Et c'était pour le Comic Con de San Diego."*

Pour une première, pas de DC pour Graphitti. Fan de Gil Kane ou Murphy Anderson, Bob a rencontré Dave Stevens (*Rocketeer*), à l'époque moins connu des lecteurs non initiés. *"Je l'ai rencontré. Il était charmant et arrangeant. Ce fut le commencement de notre amitié. La vente de ce premier t-shirt en 1981 fut extraordinaire. On n'avait pas vraiment gagné d'argent. Mais on était contents."*

L'année suivante, deux autres t-shirts voient le jour : un Rocketeer, toujours par Stevens et un Spirit de Will Eisner. *"À cette époque, l'industrie des comics ne produisait pas de t-shirts. Nous avions la possibilité de faire quelque chose d'unique."*

OPÉRATION SÉDUCTION

Puis, s'ensuit une période de séduction auprès de DC Comics pour obtenir le droit d'exploiter leurs licences. *"Ça a pris du temps. Nous avons débuté avec des licences de creator-owned, comme* Mage *ou* Steve Canyon*. DC et Marvel ne veulent pas collaborer avec des débutants. Les premières années, j'ai beaucoup appris."* Les efforts ont fini par payer : *" En 1985, nous avons pu faire un premier t-shirt DC Comics. Je crois que c'était un t-shirt* Dark Knight Returns*… Le second était une illustration de* Green Arrow: Long Bow Hunter *de Mike Grell."* Cette nouvelle collaboration se passe tranquillement. *"Nous avons un peu plus d'espace pour créer ce que nous voulons. La plupart des choix de sujet sont fait en interne. Nous essayons de nous tenir au courant du contenu éditorial de DC. Les événements, les films, les séries TV… Nous écoutons aussi leurs propositions. Mais ils ne nous imposent rien."* Selon l'actualité, Graphitti et DC créent des produits plus ou moins rapidement. Tout dépend du mode de vente. *"La plupart du temps, il faut environ quatre mois entre le moment où nous choisissons le sujet et la vente. Notamment car il faut le mettre en vente dans les catalogues* Previews*, qui proposent les produits qui sortiront deux mois après. Parfois, c'est plus rapide. Par exemple, nous avons sorti des t-shirts* Batman v Superman *pour la Convention de New York qui n'avaient pas besoin de passer par* Previews*".* Graphitti est un peu un laboratoire de recherches pour le marketing de DC. Ils n'hésitent pas à tester des choses à travers le marché du t-shirt, avant de le proposer aux nouveaux distributeurs comme Hot Topic ou Mad Engine. *"Nous avons été les premiers à créer les t-shirts avec les logos de* Blackest Night/Green Lantern*. Le comic book a très bien marché. Nous nous sommes bien amusés. Par la suite, j'ai vu ces t-shirts produits par d'autres licenciés."*



COMMUNIQUANT HORS PAIR

À leurs débuts, dans les années 1980, internet n'en était qu'à ses balbutiements. Il fallait trouver un moyen de communiquer sur les produits et les vendre. *"Quand nous avons commencé, il n'y avait ni d'Internet ni marché de produits dérivés. J'ai rencontré quelques problèmes pour faire accepter aux distributeurs la vente/livraison de t-shirts. Nous avons développé une relation de travail avec la douzaine de grossistes aux USA."* Il fallait mettre la main à la pâte pour





construire un système non-existant : *"Nous avons créé un catalogue, qu'on envoyait par la poste. Les gens pouvaient commander par courrier ou par téléphone. Nous faisions tout ce qu'il fallait pour que nos produits inondent le marché. Nous devions vendre directement aux consommateurs. Heureusement, le partenariat avec les distributeurs (Diamond, Capital City…) a évolué. Ce fut un grand pas en avant ! (rires)"* Mais les salons restent un lieu privilégié pour Bob. *"Elles nous permettent d'entendre en direct la réaction des consommateurs. Ce qu'ils veulent, ce qu'ils aiment. Ils peuvent nous crier dessus s'ils veulent. Ils peuvent se plaindre… (rires) Nous essayons de produire des objets de qualité pour ne pas avoir à nous cacher. Nous préférons quand le public vient nous complimenter. (rires)"* Et après 35 ans à rouler sa bosse sur les salons, l'enthousiasme est toujours là, surtout grâce aux fans. *"Ils viennent nous voir sur le stand pour nous dire : 'J'achète vos t-shirts depuis que je suis tout petit.' et je me dis que je deviens vieux ! (rires)"* Avec l'avènement des films et des séries dérivés des comics, le public évolue. Et ça, Graphitti l'a bien compris. *"J'aime bien créer des produits comme le sweat S.T.A.R. Labs. Les gens attendent ce type de produit. C'est une réalité du business. Mais je préfère créer un t-shirt avec un dessin de Wally Wood. Il faut savoir s'adapter. Il faut écouter le marché."* Comparable à la bat-mania qui s'empara du monde en 1989, lors de la sortie du *Batman* de Tim Burton, le public revient vers les comics. *"Les comics sont cools maintenant. Avant, on était des parias ! (rires) Les comics sont un élément important de la pop culture moderne."* Mais ce n'est pas pour ça que l'entreprise de t-shirts choisit n'importe quoi pour vendre. *"Nous essayons d'être sélectifs malgré tout. Nous apportons notre amour des comics même quand il s'agit d'un produit lié à Flash ou encore à* Batman v Superman*. Nous ne voulons pas un truc banal."*

DIVERSIFICATION

Avec une industrie qui a le vent en poupe, Graphitti s'est mis à se diversifier. *"Encore une fois, c'est grave à notre relation si spéciale avec DC. Nous leur offrons un service. Par exemple, avec les figurines* Blackest Night*, nous les vendions pour DC. Nous n'étions pas vraiment investis dans la production. Nous étions que les vendeurs. C'est pareil pour les couvertures variantes que nous vendons en convention."* L'amour des livres, c'est une autre histoire. Pour leur projet de collection Gallery Edition, Graphitti prend les choses en main. Ces ouvrages de qualité supérieure regroupent des sagas, ou des récits clés d'artistes, sous forme de réimpression des planches originales. Un travail de titan pour les créer. *"Le problème avec ces livres, c'est de retrouver les planches originales qui sont parfois aux quatre coins du monde. C'est rare que toutes les pages soient au même endroit ! (rires) En ce moment, nous travaillons sur le* Dark Knight Returns *de Frank Miller. Et les pages sont partout : en Europe, aux USA, en Malaisie ! (rires) Nous avons commencé en sachant que ne nous trouverions pas tout. Personnellement, je préfère voir un livre avec 75% de* DKR *que pas de livre du tout."* Et encore une fois, l'entrepreneur de talent avoue qu'il surfe sur la vague *Dark Knight* de ces derniers mois. *"Quand nous avons imaginé cette gamme, nous savions qu'il y aurait un livre sur Frank Miller. Mais à cause de l'anniversaire de DKR et la sortie de* Batman v Superman*, DC nous a demandé de le sortir durant cette période. C'est logique, c'est une stratégie marketing."* Et malgré le défi que ça représente de regrouper tout ce matériel, Bob est aussi impatient de l'avoir entre les mains que les fans. *"J'ai hâte de le voir, de l'avoir sur mon étagère ! Comme pour le livre sur Michael Turner sorti à la rentrée… Les détails et la subtilité de ses crayonnés sont magnifiques. Nous espérons lui avoir rendu hommage."* Le petit garçon lecteur de comics des années 1970 pourra-t-il réaliser son rêve de travailler sur les travaux de ses idoles. C'est l'un de ses buts. *"J'aimerais en faire un sur Gil Kane, Carmine Infantino, Neal Adams, Murphy Anderson… Ou encore le Killing Joke de Brian Bolland. Mais aussi sur Amanda Conner, Adam Hugues… Et aussi le* Swamp Thing *de Bernie Wrightson. Nous en avons plusieurs dans notre radar. Mais ça dépendra vraiment de ce que nous pourrons rassembler."* Retrouver des vieilles pages originales n'est pas chose aisée, même à l'ère du numérique. *"C'est délicat. DC ou Marvel n'ont pas d'archives de ces ouvrages. En général, ils ont des scans des pages encrés, mais pas des crayonnés ou même de véritables originaux. Nous devons alors les localiser, les acheter ou du moins les emprunter. Parfois, certains propriétaires ne veulent pas nous les prêter. Il faut savoir user de diplomatie. La plupart des collectionneurs sont ravis de participer au projet."*





Secret Stash, une expérience éphémère avec Kevin Smith.

FUTUR ANTÉRIEUR

Et si l'avenir de Graphitti résidait dans l'ouverture d'une boutique ? *"Entre Internet et les grossistes, je ne suis pas sûr que ce soit une nécessité."* D'autant plus que Bob Chapman a déjà tenté l'expérience avec le scénariste et réalisateur Kevin : *"Nous avons ouvert un magasin, le Secret's Stash, il y a quelques années sur la côte ouest. C'était près de Los Angeles, dans un coin sympa. Mais nous n'arrivions pas à trouver les bonnes personnes pour s'en occuper. Ça me prenait trop de temps. Ce fut une bonne expérience, malgré tout. Ça m'a fait évoluer, j'ai pu en récupérer des informations utiles pour les futures ventes."* Du coup, aurait-il quelques conseils pour la nouvelle génération ? *"Difficile à dire ! Nous avons eu la chance d'être les premiers. Il y avait peu de concurrence. Nous étions parmi les précurseurs des statues en résine. Maintenant, il y en a de nouvelles toutes les semaines."* L'industrie des comics est avant tout un univers graphique. Malgré la compétition, Graphitti ne veut pas se disperser. *"Nous avons pu être à l'initiative de cette niche. Nous ne tentons pas de vendre nos produits ailleurs. Nous ne voulons pas aller dans de grands groupes comme Target. Nous restons concentrés sur le marché des comics. Ça marche depuis des années, alors nous allons continuer."*

Pierre Bisson

CULT CORNER

TOUJOURS À L'AFFÛT, COMIC BOX VOUS LIVRE SA SÉLECTION D'OBJETS COLLECTORS AINSI QUE QUELQUES INCONTOURNABLES DE L'UNIVERS COMICS.

TOYNEWZ

FIN D'UNE ÉPOQUE
C'est avec regret que nous avons appris la fermeture de Bowen Designs, la mythique entreprise de sculpture de bustes et statues (principalement Marvel). Pour le moment, les statues en cours de production seront finalisées et livrées aux acheteurs. Mais ensuite, la compagnie ferme pour une éventuelle restructuration. En espérant qu'ils reviennent vite sur le marché !

BIEN PLUCHE QUE ÇA
Après Krypto, le chien de Superman et Streaky, le chat de Supergirl, voici venir Ace le bat-chien et Jumpa le kangourou de Themyscira. De quoi faire plaisir aux plus petits ! (sortie en mai prochain)





EXCELSIOR !

Hot Toys > Été 2016



Il ne manquait plus que lui ! Le père (enfin l'un des pères) du monde Marvel a enfin le droit à sa figurine à l'échelle 1:6 de Hot Toys. Plus vrai que nature, Stan "The Man" Lee n'est certes pas un super-héros mais reste un personnage emblématique de la culture comics. Il avait eu le droit à un buste et des statues en résine (notamment chez Bowen Designs) mais la qualité des figurines Hot Toys permettent de rendre à merveille le rendu d'un véritable "mini Stan Lee". Mesurant environ 30 cm, il est entièrement articulé ce qui permet de recréer des scènes du film... pardon des scènes de séances de dédicaces. Et pour ça, Hot Toys ne fait pas les choses à moitié car Stan est fourni avec plusieurs mains (dont deux mains mimant le tissage de toile du Spidey), des lunettes fumées et classiques, une montre, un stylo et un fauteuil estampillé avec la signature du scénariste. La base est aussi signée par Stan. Pour un peu moins de 200 €, cette figurine sort un peu du lot des nombreux Iron Men et Vengeurs de Hot Toys.



LA REINE DES NEIGES

DC Collectibles > Juin 2016

Killer Frost est attendue au tournant dans la série TV The Flash (cf. p. 89). En effet, pour ceux qui l'ignoreraient, Caitlin Snow se transforme dans les comics en la maléfique Killer Frost, une sorte de princesse de glace. La collection Bombshells dont est issue cette statue met en scène les personnages féminins du DCU dans des rôles atypiques. Ici, Caitlin fait du ski, avec une jolie chapka sur la tête. Mesurant environ 28 cm, la belle donnera des frissons à tout bon collectionneur.



ZOOM SUR... LA GEEK BOX STAR WARS par Legend Icon

Les Box sont la tendance du moment. Qu'est-ce que c'est ? Vous achetez une boîte sur un thème précis qui contient divers objets surprise. Legend Icon (que nous avons présenté dans *CB#88*) propose depuis début décembre une geek box *Star Wars*. Avant de détailler sur la page suivante le contenu de cette boîte, Luc Courbin nous explique pourquoi une box : "*En vue de l'actualité cinématographique de 2016, nous nous sommes dit que c'était le bon moment. Si le succès est au rendez-vous, nous prévoyons plusieurs box* Deadpool, Batman v Superman, Civil War *et* Suicide Squad." Nous aurons l'occasion de revenir sur chacune d'entre elles dans nos prochains numéros. Pour vous procurer la box *Star Wars*, rendez-vous sur le site de Legend Icon, elle est proposée au prix de 50 €.



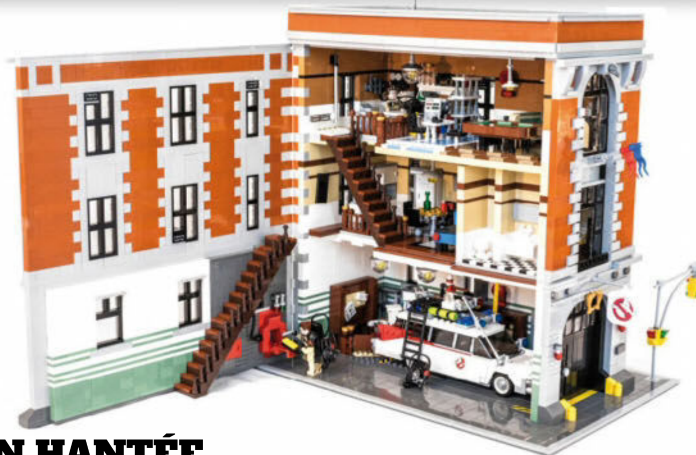




HÉROÏNE GALACTIQUE

Hot Toys > Printemps 2016

Sans conteste la révélation de *Star Wars : le Réveil de la Force*, Rey est un personnage majeur de cette nouvelle trilogie. Hot Toys proposera au printemps une figurine à la hauteur de l'héroïne. Mesurant environ 28 cm, elle sera accompagnée du droïde BB-8 (11 cm), l'autre chouchou des spectateurs. Chacun sera livré avec des accessoires, même si pour le moment, l'un d'eux semble manquant (nous ne préciserons pas pour ne rien gâcher de l'intrigue). BB-8 sera doté de lumière pour recréer ses expressions dans le film, ainsi que d'un système gyroscopique lui permettant de se balancer, tout en gardant l'équilibre. Légèrement plus chère que les autres de la gamme, Rey reste une pièce collector pour les fans.



MAISON HANTÉE

LEGO® > Janvier 2016

Après la voiture de S.OS. Fantômes, l'Ecto-1, accompagnée des quatre chasseurs de fantômes, voici de quoi la garer : le quartier général ! La caserne de pompiers transformée en logement pour Venkman, Stantz, Spengler et Zeddemore est composée de 4 634 pièces ! Rien que ça ! Le coffret propose, en plus de la bâtisse, les héros accompagnés de Janine la secrétaire, Dana Barrett possédée par Zoul, Louis Tully, en maître des clés ainsi que quelques fantômes célèbres comme Bouffe-tout, le chauffeur de taxi ou la bibliothécaire. Il faudra quand même débourser 350 € pour se le procurer...

JAUNE DEVANT MARRON DERRIÈRE

Sideshow > Automne 2016



Il n'y a pas que Hot Toys qui produit des figurines à l'échelle 1:6. Sideshow propose aussi les siennes. À l'image du distributeur japonais, chaque figurine est très bien détaillée, articulée et livrée avec plusieurs accessoires. Dans les cas de Wolverine, il aura une tête démasquée (avec cagoule amovible), des mains avec ou sans griffes et un sabre ensanglanté.

ROBOT MARCHEUR

Hasbro > Disponible



Les jouets *Star Wars* sont des objets de collection depuis des années. La sortie du *Réveil de la Force* va permettre à une nouvelle génération (ou aux anciennes) de se lancer dans la recherche des pièces les plus rares (en général les plus grosses). Parmi elles, un “Assault Walker” accompagné avec un Stormtrooper du Premier Ordre (les nouveaux vilains). La figurine de plus de 30 cm articulée (équipée d'un blaster) peut se servir du robot comme d'une monture.

TOYNEWZ



PARLE À MA MAIN

Dans le style jouet amusant pour les grands et les petits, nous vous conseillons les gants d'Iron Man ou les poings de Hulk, tous deux mis à jour à l'occasion des nouveaux films Marvel de l'année. Mention spéciale pour les gants qui réagissent aux mouvements pour enclencher les bruits et les lumières fidèles à la version ciné.

WOOKIE OR NOT WOOKIE ?

Allez, encore un petit accessoire fashion estampillé *Star Wars* : une sacoche aux couleurs de Chewbacca, le comparse de Han Solo. La bandoulière reprend le motif de la cartouchière du Wookie. Pouvant contenir un ordinateur portable de 15 pouces, cette besace est disponible sur le site de Legend Icon.



▼ Une figurine



▼ Un bonnet



▼ Une réimpression de *Star Wars Magazine*







◀ 2 planches de stickers



▲ Un coussin





◀ 2 écussons



Un t-shirt exclusif ▶

MAILBOX

PARCE QU'ENTRE COMIC BOX ET SES LECTEURS, LE CONTACT N'EST JAMAIS ROMPU, CETTE RUBRIQUE EST LA VÔTRE.

email zemo@comicbox.com @comicbox Comic Box

Avant de commencer, un salut tout particulier à un certain Fatoch (@Fatoch4), fan acharné et constant de Comic Box qui ne manque jamais une occasion de nous faire de la publicité sur les réseaux sociaux, de valoriser et de faire connaître nos articles. Merci Fatoch, tu assures !

HÉROS OUBLIÉS

J'ai lu *Comic Box #97* d'une seule traite. Par contre, je n'ai pas encore parcouru votre hors-série sur la science-fiction mais en en voyant le programme sur le site, et en découvrant des noms connus comme Rom, quelques absences m'ont frappé. Pourquoi n'avoir consacré aucun article à des séries comme *Flash Gordon*, *John Carter* ou les *Micronautes* ?!

Steve

Cher Steve. En fait nous avons consacré des articles assez détaillés à Flash Gordon et aux Micronautes dans des numéros relativement récents de Comic Box. De même John Carter avait été traité dans un dossier consacré à la planète Mars. Du coup il ne semblait pas opportun de refaire la même chose et nous avons préféré utiliser la place pour parler de Star Hawks ou de Buck Rogers. À noter qu'Alex Raymond, le père de Flash Gordon, était quand même à l'affiche dans ce HS. Cela ne veut pas dire que l'on ne reparlera jamais des Micronautes, de Carter ou de Flash Gordon. Mais quand nous aurons d'autres angles à proposer.

EN RÉPONSE À MEIYO

Le débat ouvert par Meiyo me semble au final symptomatique d'une certaine résistance, osons le terme qui fâche : réactionnaire, au sens politique du terme, à propos de certains aspects de cette lettre. À propos des tarifs, oui, oui et oui, les intégrales Panini sont chères, d'un autre côté, la qualité de fabrication des deluxes (pas de la gamme icône) n'a pas baissé et si je prends le premier volume de **Civil War** et le dernier qui clôture le cycle qui à fait péter le Marvelverse avec *Civil War – Prélude*, un oeil non averti pourrait croire que cela a été imprimé dans la foulée …. Mais un tome Panini, bien que cher, est plus satisfaisant à mes yeux qu'un énième *Call of Duty* ou un *Assassin's Creed* joué avec des moufles …. À propos des dénominations des Avengers, Hawkeye, Black Widow, il me semble que nous revenons à la normalité et au respect de l'Auteur (j'insiste sur la majuscule), je veux bien que ce monsieur soit un nostalgique de la période SEMIC, le vilain papier qui jaunit en vieillissant, les histoires castrées, remontées, recolorisées … pour moi c'est non, c'est la francisation, non justifié qui est une aberration, pas l'inverse, les phases 1, 2 et bientôt 3 ont amené un nouveau public pour Marvel : les jeunes femmes. J'ai été surpris de voir des adolescentes lire des fascicules Marvel alors que j'achetais mes revues *Avengers/Avengers Now* et en cela, Disney à d'ores et déjà battu Warner/DC. À propos des Débiles de la Concurrence (à enregistrer à l'INPI et faire des t-shirts), je suis on ne peut plus d'accord, ils ont sciemment ruiné la période formidable post *Infinite Crisis*, que tout le monde a oubliée alors qu'à la même période paraissait le vrai crossover majeur : *Civil War*. Là ou DC conchie ces lecteurs réguliers, Marvel, ne peut plus renverser la table tous les deux mois. Certes, c'est commercialement viable, mais la maison des idées voit que si on va trop loin, son image est abîmée (voir le travail rétroactif sur Superman), je ne dis pas que la maison de Stan Lee ne fait que des merveilles (le crossover *Age of Ultron* était et reste médiocre), des idées moyennes (*Superior Iron Man*) ou de très bonnes idées : *Axis* ou *Original Sin*. Bref, même s'il y a une séparation, qui ne pourra qu'être brève entre la branche édition et cinéma, paradoxalement cela permet à *S.H.I.E.L.D.* (série certes mineure dans le Marvelverse) d'exister et de donner de l'oxygène à l'ensemble : Coulson et son équipe sont devenus canoniques et personne n'a poussé de hurlements, comme pour Nick Fury Jr, dont le concept me fait plus sourire que pleurer.

Rémy Wehrung



Cher Rémy. Le "débat" est ouvert sans l'être parce qu'essentiellement, tous les lecteurs n'ont pas forcément les mêmes goûts, le même pouvoir d'achat ou n'achètent pas le même nombre de titres. Certains vont donc d'abord raisonner en termes de pouvoir d'achat pour s'acheter le plus de séries possible avec une somme donnée. D'autres vont privilégier un format luxe parce qu'ils calculent qu'ils veulent garder l'album des décennies. Dans l'absolu, aucune de ces deux tendances n'a tort. Chacun a une solution préférée qui s'applique à sa propre personne et qui n'est pas celle de quelqu'un d'autre. S'ajoute à cela effectivement le poids de la nostalgie, qui fait que si l'on faisait un sondage, sans doute que beaucoup seraient pour rebaptiser Wolverine en Serval, même si ce n'est pas du tout le même animal et que cette traduction était un contresens à la base. Bref, tout cela est très subjectif.

FORMATS SOUPLES

Bonsoir, après quelques discussions sur un site d'amateurs de comics, nous nous sommes aperçus que le cartonné en comics en France, dans beaucoup de cas, ne faisait que remplir les poches des gros éditeurs (surtout deux)... quasiment plus de souples en librairie, quand on parle de l'éventualité de format souple et en noir et blanc (essential par exemple, ou même pockets) on nous répond que le noir et blanc n'accroche plus personne (Ah bon ? Merci pour *Walking Dead* ! Ou *Vampirella*) Et pas de réponse quand on voit un *monster* – "Les noces de Deadpool" – à prix exorbitant avec aussi peu de pages… Un récent sondage sur un autre site a démontré que sur 500 personnes (47 %) préférait moins cher avec un format souple et encore, c'est un site où la plupart n'ont connu que le cartonné…. je peux bien sûr développer mes arguments…. Et que pensez-vous du fait que de plus en plus de lecteurs aient la nostalgie des pockets, dont l'édition permettrait d'avoir des

séries qui sinon, ne sortiraient jamais en France ou qui permettrait d'avoir plus de succès que les marvel classics actuels?.... Et si ça marchait, les éditeurs pourraient les ressortir en couleur par la suite.... vu qu'on nous propose des rééditions de nouveautés de l'année précédente...

Laurent Goulu

Cher Laurent. Il y a une différence de taille entre être assis dans les gradins en train de regarder un match et être un footballeur en train de disputer ledit match. Ces dernières années, tandis qu'un certain nombre de micro-éditeurs se sont lancés à faire de l'impression à la demande, un certain nombre d'utilisateurs de forums se sont mis à disserter du prix à la page en pensant connaître tous les paramètres. Mais ce n'est pas aussi évident que ça. Le prix ne peut pas se résumer à la page, il comprend (par exemple) les budgets des distributeurs, des libraires et l'achat des licences. Les tirages ne sont pas les mêmes. De plus, tu demandes un peu tout et n'importe quoi (couverture souple, noir et blanc, petit format) pour faire baisser le prix... finalement à tout prix. Qui parle de "nostalgie" des pockets impose que le lecteur en question ait connu cette époque. Et ce format ne parle guère aux lecteurs qui sont arrivés depuis. De plus, il faut bien voir une vérité historique en France, c'est que c'est Lug qui s'est imposé à travers son format à la Strange tandis qu'Artima jouait la masse en multipliant les titres... mais avec des ventes inférieures pour chaque titre. De plus, il y a quand même un problème de respect de l'œuvre originelle, qui est produite à un certain format, avec certaines couleurs... Walking Dead *ou* Vampirella *sont des œuvres en N&B à l'origine, leur format est respecté. Publier les aventures des* X-Men *ou des* Avengers *en petit format en N&B... franchement c'est une solution d'un autre siècle. Il y a du N&B (comme les éditions liées à l'anniversaire de Batman chez* Urban *ou les rééditions de* Photonik *chez* Black & White*) mais cela ne vient qu'en renfort, pour des tirages plutôt limités et luxueux. Les éditeurs ne sont certes pas des mécènes mais, la bonne nouvelle, c'est qu'ils sont donc enclins à suivre la majorité, qui achète... ou pas. Panini faisait plus de souples à un moment (par exemple les Spider-Man Poche, qui sont de véritables petits recueils), le marché a préféré le format plus dur. 47 % d'un sondage, ça peut paraître énorme, mais par la force des choses, cela occulte les lecteurs moins "militants" qui achètent sans jamais mettre les pieds sur un forum. Du coup le résultat est à prendre avec des pincettes. Maintenant, si vraiment vous êtes 500 à privilégier un autre format, alors l'idéal serait de contacter un éditeur pour essayer de négocier une édition en souscription. Mais dans tous les cas, le seul moyen d'envoyer un message à un éditeur c'est de ne pas acheter le format qu'on déteste. Quand vous achetez, c'est comme si vous votiez. Et la comparaison avec la lettre de Rémy montre bien que les lecteurs n'ont pas tous les mêmes demandes et ne "votent" pas pareil.*

FAN INTERNATIONAL

Citoyen argentin qui habite à Paris depuis un an, j'ai découvert votre magazine (trouvé par hasard pendant un voyage). Personnellement, *Comic Box* sert un double objectif : en plus d'être une importante source des nouvelles sur le monde des comics, cinéma et télévision, pour moi c'est aussi un outil pour continuer à apprendre la langue française et pour cette raison, je vous remercie.

Je vous écris en rapport à *Comic Box #97*, particulièrement le dossier de Bruno Premiani dans la section "Who's who ?". En argentin que je suis, il ne m'a pas échappé un petit détail incorrectement inclus dans l'article, quand vous avez signalé que Premiani est retourné s'installer en Argentine pendant les années 1970, que à l'époque était sous la dictature du Pinochet. Vous confondez avec le fameux dictateur du Chile qui gouverné en même temps. Cependant en Argentine des années 1970, nous avons subi également plusieurs années de dictature militaire. Je vous remercie encore pour continuer à me faire découvrir un "maitre" comme Bruno Premiani, très célèbre pas seulement pour la BD américaine mais aussi pour la BD argentine.

Sebastian David

Cher Sebastian, il y a bien eu un "oops". Premiani ayant illustré beaucoup de choses sur l'Amérique du Sud, y compris sur le Chili, Xavier a fait un lapsus en voulant parler de la période Videla/ Galtieri en Argentine. Voilà qui est rectifié.

INSTANTANÉS





1 et 2 : deux cosplayeurs croisés lors du récent Comic Con Paris. Firestorm était un américain, Roberton Negrin, qui avait fait le voyage pour découvrir Paris et qui est devenu célèbre malgré lui, après qu'un journaliste TV ait trouvé drôle de le tripoter à l'écran. L'occasion de rappeler la devise "Cosplay is not consent" (le cosplay n'est pas un consentement). Ce n'est pas parce qu'ils se déguisent que c'est la fête du slip. Non mais !

3 : Flash, Batman et Black Adam.... des stars de DC Comics (ou en tout cas de bonnes imitations) que l'on pouvait croiser pendant la Baltimore Comic Con.

4 : Baltimore toujours, avec, cette fois des cosplays Marvel, l'Homme-Absorbant et une Miss Hulk qui avait piqué les bas résille de Black Canary...



VIOLENZIA

JUSTICE BAROQUE

ALORS QUE CES DERNIERS TEMPS, LES COMICS SE CHERCHENT DE NOUVEAUX MODÈLES FÉMININS, IL EN EXISTE DÉJÀ... QUI PASSENT SOUS LE RADAR DU GRAND PUBLIC. POUR PREUVE, VIOLENZIA, HÉROÏNE QUI N'AFFICHE PAS DES MENSURATIONS DE TOP MODEL. MAIS CE PERSONNAGE DE RICHARD SALA EST AVANT TOUT UN EXERCICE DE STYLE, UN CLIN D'ŒIL AU CINÉMA EUROPÉEN. N'ÉNERVEZ PAS LA FANTÔMETTE AMÉRICAINE !





Complètement déglingué l'univers de *Violenzia*, peuplé de notables décadents se livrant à d'horribles messes noires... Et qui ne peuvent pas compter sur la clémence de l'héroïne. Vous noterez à gauche, dans la foule, le visage du Fantôme de la Jungle.

À l'image, une société secrète s'apprête à sacrifier une jeune femme. La prêtresse, derrière un masque représentant une éclipse de Lune, s'apprête à enfoncer le couteau… quand surgit une aventurière en jaune et en violet, les armes à la main, qui fait un carnage parmi les sociétaires masqués. Bourgeois, commissaire, ils sont tous là… et ils tombent tous sous les balles de l'énigmatique Violenzia. Et quand la supposée victime se rebiffe, car elle était consentante et se faisait une grande joie d'être offerte au Maître… Violenzia, sans état d'âme, la fait passer à travers la fenêtre de manière à ce qu'elle aille s'écraser en bas. Si la trame, ainsi résumée, n'étonnera pas les adeptes du Punisher. Encore qu'elle s'en distingue à d'autres égards (comme quand Violenzia gagne un faire-valoir amoureux, un homme qu'elle a sauvé et qui cherche désespérément à en savoir plus sur elle). Il y a une petite dose de Fantastique, de prophéties… On a conscience, dès le départ, d'être dans un exercice de genre totalement différent. Richard Sala, dessinateur réellement indé, vise une tout autre ambiance que le tout-venant des comics. Sa *Violenzia*, telle qu'il l'a publiée depuis 2013, ne ressemble pas aux héroïnes siliconées d'un Marc Silvestri. L'atmosphère de la BD lorgne sur plein de choses… dans lesquelles le lecteur européen peut reconnaître aussi bien un voisinage avec Joann Sfar mais aussi, nous l'avons dit, Fantômette ou encore le cinéma expressionniste de George Franju ou de Jean Cocteau, avec un petit côté destroy, second degré, qui nous replonge un peu dans l'ambiance des antiques *Liquid Television* diffusés à une époque sur MTV et Canal +.

FRANCOPHILE

Bon, mais vous nous direz que ça, c'est le regard autocentré d'un français recomposant la chose à travers la culture qu'il connaît. En fait, non… Richard Sala est un illustrateur qui explique à qui veut l'entendre qu'il a combattu ses peurs enfantines en apprenant à mélanger l'horreur et l'humour. Quelque part en cours de route, il s'est rendu compte que les vieux films venus d'Europe et leur ambiance étrange étaient un juste milieu… Il a hanté les boutiques d'import, s'est goinfré de films comme *Fantômas* ou *Les Yeux sans visage* avant de transposer tout ça dans son propre univers, à la fois joyeux et terriblement underground. Les dessins animés de *Liquid Television* ? Il connaît : il a participé, animant un segment qui s'appelait *Les Mains Invisibles*. À partir de 1992, il s'est mis à publier ses propres albums, bien souvent à l'écart des circuits de distribution les plus visibles mais pas non plus condamné à l'anonymat (il a ainsi travaillé avec Steve Niles sur un *Dracula* publié chez IDW). Pour sa production personnelle, Richard Sala est résolument féministe, la plupart de ses projets étant centrés sur des héroïnes

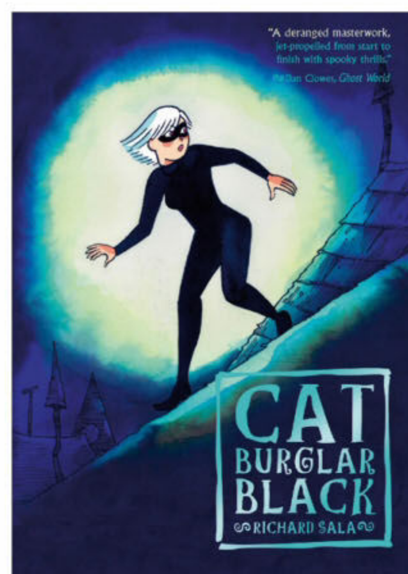


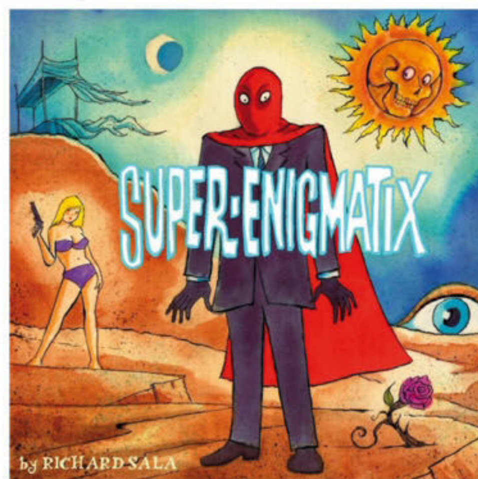
comme Peculia (*Peculia and the Groon Grove Vampires*, 2005) ou, plus récemment, *Cat Burglar Black* (2009) qui raconte les aventures d'une jeune cambrioleuse. Là aussi, le quiproquo est possible. K. Westree, sa voleuse, porte une combinaison noire, a des cheveux blancs… Le fan lambda de comics pourrait y trouver un air de Félicia Hardy, la Chatte Noire. Ce serait se tromper. Sala confesse s'inspirer plutôt de l'actrice Musidora, qui jouait les vamps dans les films du français Louis Feuillade, il y a plus d'un siècle.

LA MAGIE DU CARTON-PÂTE

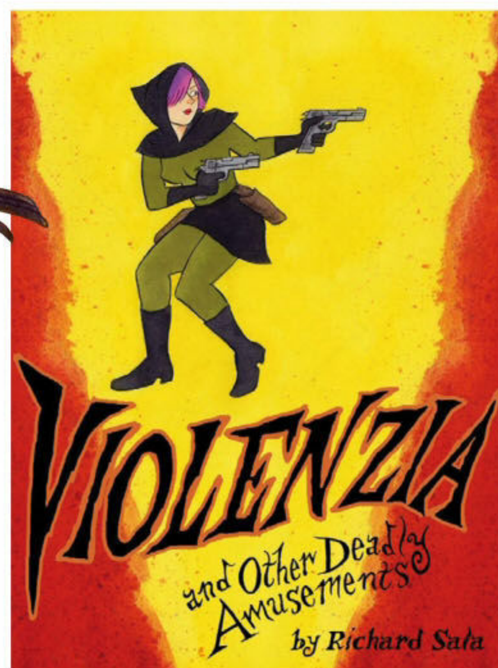
L'univers de Sala, il a le goût d'un Méliès. Les décors font délicieusement carton-pâte, peuplés de sectes étranges, évoluant aussi bien au milieu de statues de l'île de Pâques que dans l'arrière-pays, avec des culs-terreux, tous travaillant pour Xadico, l'homme que Violenzia s'est promis d'éliminer. C'est à la fois "mignon" et construit comme un film noir. Les cheveux roses, le hoodie et le costume font que, au-delà du style de l'artiste, on pourrait se dire que Violenzia est une "copine/concurrente" de Spider-Gwen ou de la nouvelle version de Batgirl. Mais du point de vue, c'est une histoire de vengeance typée mais inexorable, un peu comme si David Lynch et Quentin Tarantino s'alliaient pour produire un Fantômette ou une sorte de Chaperon Rouge qui aurait la mentalité de Frank Castle. Sala, c'est aussi un univers global (il produit par ailleurs le webcomic Super-Enigmatix, dans lequel, pour le coup, on est à fond dans l'archétype du génie criminel façon Fantômas/Diabolik). S'il a sorti *Violenzia* sous la forme d'un comic-book d'une cinquantaine de pages en 2013, il vient de le rééditer, début décembre, chez Fantagraphics, avec de nouvelles pages (mettant en scène le retour de Violenzia) dans un album plus épais, *Violenzia and Other Deadly Amusements*. Tout ça, pour l'instant, restant disponible surtout dans la langue de Shakespeare. Et comme même une bonne partie des comic-shops rechignent à diffuser les albums de Fantagraphics, il vous reste la possibilité de traquer Violenzia sur des plates-formes comme Comixology ou encore, à défaut, d'aller découvrir le petit monde de Richard Sala sur le blog de l'artiste (*hereliesrichardsala.blogspot.fr*). Tandis que les principaux éditeurs de comics se tapent sur la poitrine parce qu'ils ont fini par produire quelques héroïnes un peu différentes ces deux dernières années, les *Violenzia*, *Cat Burglar Black* et autres créations de Sala rigolent en douce, dans leur coin. Alors si vous cherchez des choses réellement différentes, un petit détour s'impose…

X.F.





En haut, *Cat Burglar Black*, une œuvre antérieure de Richard Sala, sur une cambrioleuse féline. Ci-dessus, un projet récent, consacré à un super-criminel théâtral. En bas, le recueil de *Violenzia* récemment sorti aux USA.



SPIDER-GWEN

DU TABOU AU TOTEM



UNE BLAGUE. UN CANULAR. UN GRAND N'IMPORTE QUOI. TOUT AURAIT PU ÊTRE DIT À PROPOS DE LA NOUVELLE SPIDER-WOMAN, APPARUE EN OCTOBRE 2014 SOUS LES TRAITS DE GWEN STACY. MAIS LOIN D'ÊTRE TOURNÉE EN RIDICULE, CETTE FEMME-ARAIGNÉE A DÉCHAÎNÉ LES PASSIONS ET A PROVOQUÉ UN RAZ DE MARÉE SANS PRÉCÉDENT DANS LA SPHÈRE SPIDER-MANIENNE. ET LÀ, ON NE RIT PLUS, ON APPLAUDIT. COUP MARKETING ET COUP DE GÉNIE. LA BÊTE NOIRE DES SCÉNARISTES DE COMICS EST DEVENUE LE NOUVEAU VISAGE DU SPIDER-VERSE. CHRONIQUE DE LA FIN D'UN TABOU.

Gwendolyn Maxine Stacy n'a pas vraiment eu de chance depuis son apparition dans l'univers Marvel en décembre 1965, il y a tout juste 50 ans (oui, elle ne les fait pas), dans les pages d'*Amazing Spider-Man*#31. Elle commence par se prendre un vent de la part d'un Peter Parker trop occupé à chasser le super-vilain. Mais elle finit par conquérir l'homme de ses rêves quelques épisodes plus tard. Cependant, leur relation est mouvementée. Entre les incessantes disparitions de Peter (pour cause de lutte contre le crime) et l'arrivée de Mary Jane Watson (donnant lieu à un des triangles amoureux les plus célèbres des comics), la vie de Spider-Man et de sa bien-aimée n'a rien à envier aux *Feux de l'amour*. Mais chez les super-héros, le bonheur conjugal est une affaire bien compliquée et Gwen Stacy ne fait pas de vieux os dans le monde des vivants, victime collatérale d'un combat titanesque entre Spider-Man et le Bouffon Vert (dans le classique *Amazing Spider-Man*#121 (juin 1973). Ce décès, après "seulement" 90 épisodes est vécu par les fans comme un traumatisme (voir également l'interview avec Gerry Conway dans *Comic Box* #96).



DEAD IS DEAD, POUR DE VRAI... ENFIN PRESQUE!

Que fait un scénariste quand il n'a plus accès à un personnage qu'il affectionne ? Il trouve un moyen de le ramener à la vie dans ses comics. Sauf que là, le veto de la direction éditoriale de Marvel n'est pas qu'une menace en l'air. Pendant des décennies, Gwen Stacy a été sanctuarisée. On avait



dit cela de nombreux personnages, à commencer par Jean Grey, Cyclope ou même Iron Man ! Même Bucky Barnes, réputé black-listé pour le monde des vivants a fini par revenir en Soldat de l'Hiver. Mais à la différence de ceux-ci, la Gwen Stacy de l'univers Marvel est bel et bien restée six pieds sous terre. Ce n'est pourtant pas ce qui a empêché les scénaristes de jouer avec le feu : on lui a découvert un clone (*Amazing Spider-Man* #144), qui part ensuite pour Londres et prend le nom de Joyce Delaney. Puis un autre clone, Abby L. Et pendant la célébrissime *Saga du Clone*, en 1995, un troisième clone apparaît (*Amazing Spider-Man*#399). Celui-ci n'a pas conscience d'être un clone et se prend pour la vraie Gwen ! Mais elle disparaît au bout de quelques épisodes et on ne reverra plus Gwen Stacy. En tout cas pas dans la continuité "classique" dite *Terre 616*.

VIES PARALLÈLES

Si, officiellement, Gwen Stacy a été rayée des pages de *Spider-Man*, rien n'empêche de continuer de la voir. Soit dans des épisodes se situant dans le passé, soit sur des terres parallèles. Et ça tombe bien, Marvel possède une série tout indiquée pour chatouiller le sujet : *"What if ?"* Ce comic-book, lancé à la fin des années 1970 montre des réalités alternatives bien différentes de la nôtre en posant toujours cette même question : "Et si…?" Avec le numéro 24 de cette série (décembre 1980), on a enfin un début de réponse à la question que l'on se posait : et si Spider-Man avait sauvé Gwen Stacy ? Dans cet épisode signé Tony Isabella et Gil Kane, Peter sauve sa bien-aimée puis l'épouse. Mais le bonheur est vite remplacé par une autre situation dramatique : le Bouffon Vert révèle l'identité secrète de Spider-Man obligeant celui-ci à fuir. *Adios* la belle vie avec la jolie blonde. Dans *L'Ère d'Apocalypse*, Gwen n'a jamais été éliminée par le Bouffon Vert. Elle n'a même pas besoin de protection puisqu'elle exerce le métier de… garde du corps (*X-Universe*#1) ! Et pas de n'importe qui, de Donald Blake, qui dans cette réalité n'est jamais devenu Thor. Mais celui qui fait de Gwen un personnage à part entière est Brian Michael Bendis, dans Ultimate Spider-Man. Bendis, qui a pris un malin plaisir à réinventer Gwen en ado rebelle et dangereuse a tout fait pour évincer (temporairement) le romantisme entre Peter Parker et la jeune Stacy, permettant aux deux personnages de développer une relation fraternelle forte. Mais – la mort lui allant si bien – Gwen est absorbée par Carnage. Cependant, dans les comics, le naturel revient vite au galop : non seulement Gwen Stacy refait surface, mais elle est différente, plus proche de l'originale de l'univers classique. Elle finit par entamer une relation avec Peter (après le crossover *Ultimatum*) qui, bien que de courte durée, sera marquante. À la mort d'Ultimate Spider-Man, Gwen est celle qui réconforte tante May et Mary Jane. Gwen Stacy est donc devenu un personnage capital dans l'univers Ultimate. Peut-être bien plus que celle qu'elle était dans l'univers classique (les temps ont aussi changé, heureusement). Elle n'était plus la demoiselle en détresse des années 1960. Et ce personnage a sans doute ouvert la voie à une nouvelle version : Spider-Gwen.



BIENVENUE DANS LE SPIDER-VERSE!

Lorsque l'éditeur Nick Lowe et son équipe conçoivent le crossover Spider-Verse fin 2013 pour une sortie un peu moins d'un an plus tard), ils se disent qu'ils tiennent un truc. Lowe a toujours été un fan des Spider-Men alternatifs. Et il pense que le public n'en aura pas assez avec le crossover ou, par essence, chacun des Spidey présents aura une exposition limitée. Par ailleurs, Marvel a décidé de diversifier la franchise Spider-Man, comme elle l'a fait avec les Avengers ou les X-Men. Et pour diversifier, il faut des séries. Après quelques mois de réflexion entre l'éditeur, la direction et Dan Slott, le grand architecte des séries du tisseur de toiles, il est décidé à donner une sorte de prologue à Spider-Verse. Une mini-série en cinq épisodes, toutes conçues sur le même modèle. Et cela permettrait de tester un peu la popularité des personnages pour leur donner un rôle plus important dans la galaxie Spider-Man post-Spider-Verse. La sélection se fait par deux biais : soit Nick Lowe va chercher des créateurs pour qu'ils écrivent un personnage en particulier, soit il leur donne le choix. Jason Latour est de ceux-ci. Lowe lui soumet une liste de personnages dont Gwen Stacy fait partie. Car Nick Lowe est un malin, il sait bien que résister à la tentation d'écrire une Gwen aux pouvoirs d'araignée sera difficile. Latour prend le temps de la réflexion, puis se



jette à l'eau. Il écrira *Edge of Spider-Verse*#2 alias Gwen Stacy : Spider-Woman. L'histoire est posée très simplement : en lieu et place de Peter Parker, c'est Gwen qui est mordue par une araignée radioactive et qui hérite des pouvoirs arachnéens. Le jeune Parker ne fait d'ailleurs pas de vieux os dans la série puisqu'il est expédié *ad patres* dès les premières pages (et dans un flash-back), posant un nouveau *statu quo* inédit dans le multivers.
Jusqu'alors, Spider-Gwen n'est qu'un sobriquet, un titre de travail. Mais dès que le dessinateur, Robbi Rodriguez a commencé à poster les designs du costume en mai 2014 avec le hashtag *#SpiderGwen*, les réseaux sociaux se sont emparés de l'affaire et les proportions sont devenues incroyables. Rodriguez, qui venait de passer les dix années précédente à travailler dans la BD indépendante (notamment un creator-owned, *Frankie Get Your Gun*) et venait de boucler une dizaine de numéros de la série *Federal Bureau of Physics* chez Vertigo n'imaginait pas une seconde que Spider-Gwen ferait sensation avant même que le public n'ait vu la moindre page. *"Tout le monde a été pris par surprise, ça a été un choc"* a-t-il confessé. Le jeune artiste était d'autant plus détendu qu'il pensait que cette expérience, néanmoins agréable, ne durerait que le temps d'un seul numéro. Rodriguez, qui souffre de troubles oculaires sait que sa carrière est limitée dans le temps et pourrait se retirer rapidement pour cette raison. Mais le destin avait d'autres plans.

SPIDER-GWEN MANIA

Dès le Comic Con de San Diego et les quelques conventions estivales qui suivent, les premières cosplayeuses déguisées en Spider-Gwen font

sensation… Alors que personne n'a encore lu ses aventures en comic-book ! Le net s'enflamme. Les fans sont emportés. Puis, les comic shops, qui commandent massivement *Edge of Spider-Verse*#2 après l'avoir un peu sous-estimée. Près de 55 000 exemplaires avaient été écoulés lors des commandes initiales en juillet 2014. Mais dès août, les commandes additionnelles commencent à pleuvoir. Fait rare, l'épisode, épuisé et réimprimé à six reprises*, finit par totaliser près de 200 000 exemplaires, devenant l'un des comic-books les plus vendus de Marvel en 2014. À titre de comparaison, *Edge of Spider-Verse*#1 avec Spider-Man Noir avait trouvé plus de 70 000 preneurs et faisait déjà office de grand succès. Mais Spider-Gwen a fait sauter la banque. Aussi, Marvel ne met pas longtemps à annoncer le lancement d'une série régulière pour son nouveau joker. Et cette fois, l'éditeur assume : ce sera Spider-Gwen ! Par ailleurs, l'héroïne se distingue dans le grand crossover Spider-Verse dans lequel elle retrouve Peter Parker (le nôtre, le premier). Une page émouvante les met en scène (dans *Amazing Spider-Man*#11) et, bien que venant chacun d'un univers différent, on comprend que leur alchimie fonctionne toujours à merveille.





CI-DESSUS : Les Mary Janes dont la musique est disponible en ligne.

CI-CONTRE : Spider-Gwen fait des émules puisqu'une nouvelle héroïne vient d'apparaître dans l'univers Marvel : Gwenpool !

ICÔNE

La frénésie autour de la jeune héroïne reflète un certain nombre de changements dans l'industrie des comics américains. D'une part, le public qui s'est largement rajeuni et féminisé aux États-Unis voit en Gwen une héroïne moderne, assumant sa féminité et son statut de "Geekette". En un sens, elle n'est pas différente d'un nombre grandissant de cosplayeuse, gameuses, lectrices qu'on croise désormais couramment. Elle montre que Marvel, comme souvent par le passé, a parfaitement su faire coller ses comics à la société dans laquelle ses lecteurs vivent. Le fait d'avoir complètement évacué la dimension romantique traditionnelle en se débarrassant de Peter Parker, permet à Gwen de n'être plus un accessoire ou un personnage programmé pour être la femme de la vie de quelqu'un, mais un personnage neuf, libéré et qui pourra surprendre ses lecteurs. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les auteurs de *Spider-Gwen* se démarquent en cela d'un Brian Bendis qui dans *Ultimate Spider-Man* était finalement revenu dans le schéma classique du trio amoureux Mary Jane-Peter-Gwen. Ce qui n'arrivera pas ici.
D'autre part, Spider-Gwen possède un statut à part dans la galaxie Marvel : elle évolue dans un univers parallèle (même si depuis Spider-Verse, des ponts avec les autres univers existent). Et cela donne toute latitude aux auteurs pour créer un monde coloré dans lequel tous les personnages connus tiennent des rôles différents. Par exemple, Frank Castle, notre Punisher, est ici un flic aux méthodes un peu brutales. En outre, on sent bien que les auteurs s'investissent sur la série. Notamment Robbi Rodriguez. L'artiste a, notamment, très tôt commencé à animer le buzz autour de Spider-Gwen en proposant des illustrations, des produits dérivés et a même demandé à un groupe de musiciennes, Married with Sea Monsters, de créer, pour de vrai, la musique du groupe rock The Mary Janes**, dans lequel Gwen Stacy gère les percussions face à une Mary Jane Watson un brin égocentrique au micro.



Pouvant se targuer d'être devenue la Spider-Woman la plus populaire de la franchise, Spider-Gwen devra maintenant montrer qu'elle peut tenir sur la durée. Jason Latour, "l'homme aux mille idées" comme l'appelle Robbi Rodriguez, devra faire preuve du même amour pour son personnage que Bendis avec Ultimate Spider-Man. Et mettre les deux séries en parallèle a finalement pas mal de sens. Lorsqu'il est arrivé, en 2001, Ultimate Spidey a fait souffler un vent de fraîcheur sur l'univers Marvel, revitalisant d'un coup une franchise qui avait du mal à intéresser plus que son public captif. Treize ans plus tard, Spider-Gwen fait de même en diversifiant encore d'avantage le lectorat***. Non seulement Gwen Stacy n'est plus ce personnage "radioactif", tabou dont il ne faut pas parler, mais elle est désormais bien ancrée dans la famille totémique des héros arachnéens.

Izod

* *Edge of Spider-Verse*#2 a été imprimé une septième fois sous le titre *Spider-Gwen*#0.
** Le titre audio *Face it Tiger* est disponible ici : *https :// www.youtube.com/watch?v=Xo1AO8WHUIM*
*** Commercialement, la situation est bien différente. Marvel a lancé son Univers Ultimate alors que les ventes étaient en berne, alors que ces derniers mois, *Amazing Spider-Man* s'est imposé comme une des valeurs sûres du Top 10 des comics aux USA.


CAPTAIN AMERICA
L'ONCLE SAM ?

SAM WILSON (ANCIENNEMENT LE FAUCON MAIS, DEPUIS QUELQUES MOIS, LE CAPTAIN AMERICA EN PLACE) FAIT PARTIE DE LA SPHÈRE DU VENGEUR ÉTOILÉ DEPUIS 1969. ENTRE-TEMPS, LES LECTEURS ONT EU LE TEMPS DE S'HABITUER À CE PERSONNAGE COMME S'IL AVAIT TOUJOURS FAIT PARTIE DU DÉCOR. POURTANT, SON ITINÉRAIRE NE COULAIT PAS DE SOURCE. PRÈS DE 45 ANS APRÈS SA CRÉATION, CE HÉROS CONSERVE-T-IL SA PERTINENCE ET SA CAPACITÉ DE SURPRENDRE ? PLUS QUE JAMAIS !

En septembre 1969, la série *Captain America* est dans une position bien particulière. Six mois plus tôt, le scénariste/dessinateur Jim Steranko vient de la révolutionner dans des épisodes restés cultes mais peu nombreux. L'auteur, fan de la version du Golden Age, transformait Rick Jones en nouvel auxiliaire du Captain, essentiellement en nouveau Bucky. Mais Steranko se dématérialise et Stan Lee est obligé de reprendre la série en urgence, avec quelques artistes se succédant rapidement. Finalement c'est Gene Colan qui devient le nouveau dessinateur de la série. Lee semble démonter les récents changements apportés par Steranko et se débarrasse de Jones (qui connaîtra une autre carrière aux côtés de Captain Marvel). Captain America (Steve Rogers) est victime d'une imposture, le Crâne Rouge échangeant leurs deux corps avant de le déposer sur une île peuplée d'assassins fascistes. Rogers ne peut compter que sur lui-même jusqu'à l'arrivée d'un allié inattendu, un américain originaire de Harlem, Sam Wilson, un passionné de dressage d'oiseaux qui ne se sépare jamais de son faucon apprivoisé, Redwing ("Aile Rouge"). L'animal semble souvent avoir une intelligence complexe et devient un peu la version volante de la chienne Lassie. Il y a une logique derrière le nom civil de Sam. Dans les années 1940, Captain America était souvent accompagné d'une Betty/Betsy Ross dont le nom fut inspiré par une patriote qui est supposée avoir cousu le premier drapeau américain. "Sam Wilson" a une provenance similaire : il s'agissait du commerçant approvisionnant en viande l'armée américaine au début du XIXe siècle. La tradition patriotique en a fait l'inspiration de l'Oncle Sam. Un Sam Wilson en renfort de Captain America, il y avait donc une logique. Structurellement, Rogers s'est trouvé un "Vendredi" sur son île, qu'il arrive à convaincre qu'en adoptant une identité masquée (le Faucon) il sera un meilleur symbole pour que les indigènes de l'île se soulèvent contre les assassins. Au passage le Faucon récolte un costume vert et orange (étranges couleurs qui sont peu utilisées chez les super-héros mais sans doute pensées pour que Rogers et Wilson puissent se croiser dans la même case sans qu'on trouve du rouge et du bleu partout). Bien évidemment, Rogers arrivera à récupérer sa vraie apparence tandis que le Faucon et lui rentreront en Amérique avant de se quitter bons amis. Et Wilson... disparaît de la série. À l'évidence Lee et Colan ont déjà de l'ambition pour le personnage (il suffit de voir la couverture de *Captain America #117*, où il apparaît pour comprendre que ce n'est pas un héros jetable). Mais les plans de Marvel ne sont pas ceux que l'on pourrait croire. En parcourant le courrier dans les mois qui suivent, on peut voir que l'éditeur joue avec l'idée de donner sa propre série solo au Faucon, sous réserve qu'il soit assez populaire. Les lecteurs abondent mais Stan Lee ne fait pas mine de le ramener où que ce soit. Finalement, dans *Captain America #123*, un lecteur nommé Robert Wilcox propose un compromis. Et si l'on ramenait le Faucon dans les pages de Captain America de manière à ce qu'il devienne son nouvel auxiliaire régulier ? On lui répond alors que tout le monde a l'air du même avis. Mais Marvel hésite encore. On fait un autre test. Dans *Captain America #126*, le porteur de bouclier vient au secours de son "vieil ami" le Faucon, injustement accusé de meurtre. Steve Rogers va même jusqu'à prêter à Wilson le costume de Captain America pour qu'il puisse s'échapper, avant d'être innocenté. Mais les deux hommes se quittent à nouveau. Dans *Captain America #132*, un imposteur se fait passer pour Bucky. Croyant que le partenaire originel de Rogers est revenu, le Faucon explique à voix haute qu'il a rêvé de devenir le nouveau partenaire de Captain America... mais regrette que son idole n'ait plus besoin d'aide. Dans *CA #133*, l'imposture ayant été révélée, les deux héros peuvent se rapprocher. Rogers explique à Wilson qu'il lui a révélé son identité secrète pour lui prouver sa confiance, avant de lui proposer, enfin, de devenir son partenaire régulier dans la lutte contre le crime. Au point que la série est rebaptisée très officiellement *Captain America And The Falcon* à partir du *#134*.

QUI EST SAM WILSON ?

Si le Faucon est populaire, on ne peut pas dire que Lee et Colan aient pris la peine de construire son alter ego. En dehors du fait qu'il a échoué sur la même île que Rogers, rien ne vient construire sa vie privée avant *CA #134*, quand on découvre que dans le civil Wilson est assistant social, s'occupant au passage de son neveu Jody Casper, fils de sa sœur Sarah. En 1970, Roy Thomas a aussi créé dans les pages de *Incredible Hulk* le personnage de Jim Wilson, jeune garçon noir occupant un peu auprès du géant vert l'ancienne position de Rick Jones.



CI-DESSUS : le Faucon démarre comme un Vendredi sur son île. Mais Stan Lee se demande déjà s'il ne mérite pas sa propre série...

CI-DESSOUS : Sam Wilson enfile pour la première fois le costume de Captain America... nous sommes en 1970 !





Ironiquement c'est la deuxième fois en quelques mois que Jones est remplacé par un Wilson. Les auteurs suivants de *Hulk* (Len Wein et Roger Stern) établiront que Jim est un autre neveu du Faucon. Sam Wilson est donc lié à la société, a des amis, des proches. C'est bien plus que Rogers à la même époque. Le Faucon devient un moyen d'ancrer Captain America dans les années 1970. Dans *CA #140* on fait aussi la connaissance de Leila Taylor, qui deviendra à terme la petite amie de Sam mais qui représente une position beaucoup plus radicale, souvent négative, se fourrant souvent dans de mauvaises situations d'où Captain America et le Faucon devront la sortir, comme quand elle adhère une association de défense de la cause noire, manipulée par le Crâne Rouge. Leila reproche sans cesse au Faucon d'être un pantin aux ordres de Cap. Dans les épisodes *#143-144*, après que Steve Rogers ait laissé échapper une phrase sur des manifestants noirs prompts à s'enflammer, Wilson prend la mouche, semble mettre fin à leur partenariat et court se réfugier dans les bras de Leila. Ce n'est qu'un préambule à une réinvention du personnage. John Romita Senior a entre-temps repris le dessin de la série et reformule le costume du Faucon (désormais rouge et blanc, introduit dans une histoire illustrée par Gray Morrow). L'idée n'est pas réellement de séparer les deux héros mais de montrer que Sam n'est pas un “oncle Tom”, qu'il n'est pas systématiquement aux ordres de son partenaire blanc. Dans *CA #145*, réveillé par un étrange rêve prémonitoire, Sam devine que Cap, à des centaines de kilomètres de lui, est en danger. Il se lance alors à son secours et le tandem se réconcilie formellement dans *CA #148*. Il faut attendre alors 1974 pour voir le Faucon progresser à nouveau dans la série, sous l'impulsion du scénariste Steve Englehart. D'abord il y a *CA #170-171* où la Panthère Noire améliore le costume rouge et blanc en lui ajoutant des “ailes”. Jusqu'ici Sam n'était qu'un acrobate doué, avec un faucon dressé. Le voici désormais capable de planer (et plus tard de voler) de façon autonome. La même année Englehart utilise les X-Men comme guest stars dans la sage dite de l'Empire Secret. Quelque part en cours de route, Charles Xavier note que Sam a un “esprit paranormal” qui lui permet de communiquer avec Redwing. Surpris, le Faucon demande s'il est, du coup, un mutant, mais Xavier ne tranche pas. La porte semble alors ouverte pour que Samuel Wilson devienne, peut-être, un membre des X-Men (d'autres personnages, en particulier l'une des Sentinelles, l'identifieront comme mutant mais la chose sera par la suite infirmée). C'est toute l'histoire du Faucon (et des X-Men) qui aurait été impactée. En fait Englegart a d'autres plans pour Captain America et le Faucon. Rogers, ravagé par les implications politiques de l'Empire Secret, abandonne quelque temps son identité masquée pour devenir, en lieu et place, le premier Nomad. Mais la série demeure *Captain America And The Falcon* car Sam croise rapidement un jeune fan, Rosco, qui veut remplacer Rogers. Le tandem est donc recréé, avec le Faucon dans le rôle du mentor. La chose ne sera que de courte durée, Rosco étant rapidement tué par le Crâne Rouge (encore lui), forçant ainsi Rogers à redevenir Cap. Englehart a dans sa manche une dernière révélation : Sam Wilson n'est pas celui que l'on croît. Loin du personnage positif que l'on connaît, c'est depuis le début un mafieux, Snap Wilson, une petite frappe qui a été reprogrammé par Crâne Rouge juste avant sa rencontre la rencontre initiale sur l'île, qui cherchait ainsi à torture Rogers sur le long terme. C'est aussi le Crâne Rouge qui a créé un lien mental entre Sam et son faucon. Le criminel attendait son heure pour révéler la vérité aux deux hommes. En fait l'idée est ridicule et ne tient pas debout (dans *CA #117* il est évident que Crâne Rouge ne connaît pas le Faucon). Dans les années 1970, cependant, ce virage marque au fer rouge le Faucon. Les successeurs d'Englehart continuent d'utiliser le Faucon mais en le prenant désormais avec des pincettes. Au point qu'en 1978, on va l'exfiltrer de la série. Dans *CA #217*, Nick Fury demande à Cap de prendre la direction d'une équipe de super-héros, les Super-Agents du S.H.I.E.L.D. Rogers refuse mais recommande



CI-DESSUS : Leila, la fiancée de Sam pendant des années mais aussi la voix de la radicalité qu'il doit tempérer.

EN BAS : le Faucon a, brièvement, pour sidekick un jeune Captain America que Crâne Rouge assassinera.





à sa place son meilleur ami, le Faucon… Tout en se disant qu'après tout, vu les récentes révélations, il n'est pas sûr de connaître le vrai Sam et qu'ils ont besoin de prendre du recul. Cela pourrait être une promotion, le préambule à une série des Super-Agents. Mais la vérité est autre. Les Super-Agents ne sont qu'un prétexte (d'ailleurs l'équipe sera rapidement déconstruite) : Comme expliqué dans *CA #222*, le nouveau scénariste Steve Gerber trouve que les personnages secondaires de la série ont fait leur temps. Le mois suivant, c'est officiel, la série redevient simplement Captain America. Désormais, le Faucon n'a plus d'attache. Où peut-on le placer ?

SANS MAGAZINE FIXE

On retrouve le Faucon dans *Defenders #62* (août 1978) le temps d'une saga-gag, dans laquelle un avis de recrutement est malencontreusement lancé. Pratiquement tous les super-héros disponibles (Nova, Havok, le Valet de Cœur) rappliquent pour devenir des Défenseurs. Le Faucon est donc techniquement un membre de l'équipe mais c'est éphémère. David Michelinie est plus sérieux à partir de 1979 quand il l'injecte officiellement parmi les Avengers, en ironisant sur le politiquement correct. Le gouvernement, qui supervise alors l'équipe, préfère recruter le Faucon plutôt que de conserver Hawkeye. L'archer claque la porte en étant convaincu que Sam ne doit sa présence dans l'équipe que pour une question de représentativité et pas de compétence. En fait, le Faucon sera bien entendu un Avenger fiable mais d'humeur égale, présent pour les missions mais s'impliquant assez peu dans la vie privée du groupe. Il ne reste qu'une grosse année dans la série mais cette "qualification" lui permettra de réapparaître périodiquement dans des scènes de foule, lors des réunions globales de Avengers (ou encore parmi les héros enlevés lors de *Contest of Champions*, "le Tournoi des Champions" en VF). À partir de 1980, la carrière de Sam Wilson ne tient plus qu'à un fil : d'occasionnelles apparitions dans les pages de *Captain America*, quand Rogers a besoin d'un confident. Mais même ce rôle diminuera puisqu'à partir de 1983 Rogers va se trouver un nouveau partenaire en la personne de Jack Monroe, le nouveau Nomad.





Heureusement pour Sam, le scénariste Jim Owsley (qui de nos jours signe Christopher Priest) et le dessinateur Paul Smith ont des plans pour lui. C'est également en 1983 qu'est lancée la minisérie *Falcon*, première tentative de voler (littéralement) de ses propres ailes. Malheureusement, le projet n'a pas de suite. Sam redevient un personnage assez occasionnellement vu dans le sillage de Steve Rogers. Dans les années 1980, alors que ce dernier démissionne du rôle de Captain America pour devenir simplement connu sous l'identité du "Captain", le Faucon, Nomad, D-Men et Vagabond constituent alors une équipe informelle. Là aussi, ce n'est que passager. Pendant le plus clair des années 1990, le Faucon n'est qu'un figurant auquel il n'arrive pas grand-chose. L'événement le plus marquant pour lui est la parution de *Captain America : Sentinel of Liberty #8-9*, une aventure rétroactive dans laquelle Mark Waid et Cully Hamner révèlent que Sam fut un temps le remplaçant de Captain America (de manière un peu plus marquée que dans *CA #126*). Finalement c'est en dehors des comics que Sam reprend vraiment du galon. Au moment de produire un nouveau dessin animé des Avengers (*Avenger : United They Stand*, en 2000), Marvel se rend compte que l'équipe manque de diversité. Le Faucon fait partie des quelques membres retenus, récoltant au passage une nouvelle version de son costume. Puisqu'il est à nouveau vu comme un "Vengeur" par le grand public, Kurt Busiek le glisse à nouveau dans l'équipe dans ses derniers épisodes des *Avengers*.

FAIS COMME L'OISEAU…

En 2003, c'est l'arrivée du scénariste Geoff Johns qui va doper à nouveau la carrière du héros. Johns ne reste pas longtemps mais établi plusieurs choses liées à Sam. D'une part, il étend le champ de ses pouvoirs. Le Faucon n'entretient pas un lien télépathique avec le seul Redwing (même s'il préfère généralement passer par lui) mais avec potentiellement tous les oiseaux, qui



EN HAUT : au début, les ailes du Faucon ne servaient qu'à planer, le héros devant apprendre à manœuvrer.

CI-DESSOUS : la série *Falcon* où Jim Owsley rallumait l'idée que Sam était peut-être un mutant.

À GAUCHE: Sam remplace Steve Rogers dans *Captain America: Sentinel of Liberty*.

sont un peu ses yeux dans la ville. Sam est donc capable de donner des ordres à des hordes de rapaces. Et Johns aborde à nouveau la vie privée de Wilson, en expliquant qu'il est devenu l'un des superviseurs du chantier du site du World Trade Center, après les attentats, soit une autre forme d'implication patriotique. Comme les ventes de *Captain America* semblent pouvoir supporter plusieurs titres, on demande alors à Christopher Priest de relancer une série *Captain America And The Falcon* (au grand dam du scénariste qui aurait préféré un titre solo du Faucon). Mais le public ne suit pas au-delà de 14 numéros, cédant la place à une série *Captain America* reconnue (écrite par Ed Brubaker accompagné de



CI-DESSUS : à l'aube des années 2000, le Faucon reçoit un costume plus en phase avec celui du dessin animé *Avengers: United They Stand.*

EN BAS : Geoff Johns insistera sur le fait que Sam n'entretient pas une relation psychique avec le seul Redwing mais avec TOUS les oiseaux.



dessinateurs comme Steve Epting ou Michael Lark). Brubaker utilise un peu le Faucon dans son rôle classique de "vieil ami" mais une nouvelle fois il est loin d'occuper une place centrale (le coup de projo étant mis sur Bucky Barnes/le Soldat de l'Hiver). De fait, quand Steve Rogers est déclaré mort quelque temps, en 2007, et qu'il faut lui rechercher un remplaçant, le nom de Sam Wilson est à peine mentionné, Hawkeye et Bucky occupant l'espace. En 2010, cependant, un épisode aura un écho inattendu. Brubaker envoie Captain America et le Faucon lutter contre les Watchdogs, une milice radicale. En observant une des manifestations d'un collectif anti-impôts très semblable aux conservateurs du Tea Party, Wilson ironise sur leur côté réactionnaire… *"Je ne vois pas un homme noir de Harlem passer inaperçu parmi une horde de types blancs énervés"*… Ce qui vaudra une polémique aiguë. Ed Brubaker et Joe Quesada seront obligés de préciser qu'ils ne visaient pas particulièrement le Tea Party mais un certain type de collectif en général. Ou comment expliquer qu'après tout, si certains s'y sont reconnus… Sans qu'il y ait de lien avec cette polémique, il faut attendre 2013 pour que Jonathan Hickman refasse du Faucon un membre notable des Avengers. Mais la série déborde de fortes têtes (Captain America, Iron Man…) ou de nouveaux membres (Starbrand, Captain Universe, Hyperion…) qu'il faut installer. Quelque part entre les deux, Sam Wilson est un membre fiable mais à nouveau peu impliqué dans la vie sociale du groupe. Sa présence s'intensifie néanmoins aux alentours du crossover *Infinity*, dans lequel il apparaît pourvu d'une "armure spatiale" peu crédible. À partir de ce moment-là, néanmoins, il apparaît dans deux autres titres liés au groupe. Il est actif au sein des *Mighty Avengers* d'Al Ewing, où il est une sorte de présence calme qui tempère un peu certains caractères tels que Luke Cage. On le croise aussi dans la série *Avengers World*, co-écrites par Jonathan Hickman et Nick Spencer. Là, le côté sociable du Faucon fait qu'il est d'une certaine manière le négociateur d'une alliance entre les Avengers et leurs homologues chinois, les Ascendants. Dans la série *Captain America*, entre-temps relancée par Rick Remender et John Romita Jr., on ne semble d'abord pas s'intéresser à ce vieil ami ailé. Il faut dire que Steve Rogers est exilé dans une autre dimension et que cette fois c'est la relation avec son fils adoptif, Ian, qui occupe toute la place. Et pourtant Remender n'a pas oublié Wilson. Tant s'en faut.

TOUT EST POLITIQUE

Dans une saga où le super-soldat Nuke fait des ravages en Europe de l'Est et où Captain America est curieusement d'accord pour endormir l'affaire, de peur qu'elle ne ternisse l'image des USA, c'est le Faucon qui joue le rôle de la conscience, qui préfère privilégier la liberté d'expression et permet la fuite d'une journaliste, cette dernière ébruitant l'affaire. Remender créé ainsi une situation où Steve Rogers, bousculé par son expérience dans l'autre dimension, a atteint les limites de son idéalisme mais où Sam, formé par lui, reste intègre. À partir de là, Sam redevient un personnage permanent du titre. D'une certaine manière il représente ce qu'il y a de meilleur dans Captain America : une survivance de ses idées, là où le mentor hésite. Remender a déjà un plan, réintègre Sam dans le périmètre proche de Steve, en particulier quand le Faucon devient l'amant de Jet Black, la sœur de Ian Rogers, événement qui créera une première polémique. En effet, dans des épisodes antérieurs, on voyait Jet Black beaucoup plus jeune. Entre-temps elle a grandi… Dans *Captain America #22* (2014), Sam et Jet boivent un verre… et finissent par coucher ensemble. Il n'en fallait pas plus pour mettre le feu aux poudres et attirer le courroux de quelques sites américains qui y verront un peu tout et son contraire, à commencer (avec une énorme mauvaise foi) par une scène de pédophilie ou de viol. Dans un cas on fait mine d'ignorer que Jet est devenue adulte, dans l'autre les détracteurs affirment que Sam a abusé de Jet après l'avoir fait boire… ce qui est risible pour quiconque a vraiment lu la scène. Pour autant que ces critiques soient mensongères, elles n'en démontrent pas moins que le Faucon est resté un personnage de troisième plan, il est capable de polariser des choses. Cela tombe bien : Remender a prévu, en coulisses, d'en faire… le nouveau Captain America. Après quelques épisodes où Sam sauve en particulier New York d'une bombe, Steve Rogers, devenu trop vieux, décide de transmettre son identité. Cette fois il n'y a pas d'hésitation et quand Sam apparaît en Captain America, dans une nouvelle version du costume, il a cette phrase : *"Vous saviez tous que c'était moi, n'est-ce pas ? Il n'y avait pratiquement pas de suspense !"*. Sur les rangs depuis 1969, il aurait aussi bien pu dire *"Il était temps !"*.



Pourtant, ce changement ne fera pas que des heureux parmi les lecteurs, les uns regrettant simplement que Steve Rogers se retire, les autres étant convaincu que Sam ne doit son rôle qu'au fameux "politiquement correct", qu'en gros le personnage ne recevrait pas cette distinction s'il n'était pas noir. Pourtant, il est indéniablement attaché à la légende de Cap depuis 45 ans.



Dès lors, Sam Wilson devient la vedette de la série *All-New Captain America*, où il prend sous son aile (au propre comme au figuré) comme partenaire Ian Rogers, devenu le nouveau Nomad. Le sel de la situation vient du fait que les deux hommes ne peuvent pas se supporter et n'acceptent la chose que pour faire plaisir à Steve. Ian est en effet plus radical, violent et hautain que son père adoptif. Latéralement, Remender en profite aussi pour dégommer le passé malhonnête de Snap Wilson. Au détour d'un épisode, l'auteur révèle que ce n'était qu'une manipulation de Crâne Rouge, que Sam n'a pas de passé criminel. Remender réintroduit aussi l'élément familial (totalement oublié depuis des décennies) à base de flashback, insistant sur le fait que Sam a pratiquement élevé ses frères et sœurs après la mort de leur père. Il le rend ainsi à son état premier, positif, tel que voulu par Stan Lee et Gene Colan. Malheureusement, Remender ne reste pas chez Marvel, la série *All-New Captain America* passe à la trappe à l'occasion de *Secret Wars* avant d'être relancée sous le titre *Captain America – Sam Wilson*. Dommage, car du coup on ne saura jamais ce qu'aurait donné le Cap/Sam de Remender sur le long terme. Passé ce jalon, on avait donc des raisons de craindre une perte du fil. Mais depuis quelques mois *Captain America – Sam Wilson* prouve le contraire, avec, à sa tête, le scénariste Nick Spencer, qui retrouve donc le personnage après l'avoir utilisé dans *Avengers World*. Le Captain America de Spencer lorgne sur l'ère sociale qu'on a pu connaître avec Steve Rogers dans les années 1980, lorsqu'il était écrit par Mark Gruenwald. D'abord il y a le premier degré : soucieux de défendre le petit peuple, les gens de la base, Samuel se sert des réseaux sociaux pour être joignable et intervenir là où on a besoin de lui… même s'il faut pour cela froisser les autorités. Ensuite, il y a simplement sa nature qui fait qu'indépendamment de ce que Spencer peut vouloir y mettre, il y a aussi une caisse de résonance dans l'œil du public. À l'heure où les conservateurs américains sont capables de hurler à la mort sur la perte des valeurs parce qu'il y a… un acteur noir dans la bande-annonce de *Star Wars VII* (et Lando Calrissian ?), un Captain America noir n'est pas du "politiquement correct" dans les États où on s'imagine déjà voter Donald Trump. Spencer s'en moque ouvertement : mieux, il intègre parfois les commentaires anti-Wilson dans la page d'introduction de la série, qui représente le vrai-faux compte Twitter du nouveau Captain America. Parfois, les réactions dépassent sans doute même les attentes les plus folles du scénariste. Dans un épisode paru à l'automne 2015, Sam est appelé à l'aide près de la frontière, là où l'organisation terroriste des Fils du Serpent assassine d'inoffensifs Mexicains. Bien sûr, Captain America n'est pas d'accord pour qu'on tue des gens. Il y met un terme… Chose qui lui vaut de devenir à nouveau un sujet de discussion dans les médias conservateurs, décrochant même, cette fois, un passage sur Fox News qui s'émeut que le héros : *"au lieu de s'attaquer à Hydra et aux ennemis typiques de Captain America, s'en prenne aux conservateurs"*. Sauf… que les Fils du Serpent sont une sorte de variation d'Hydra utilisés par Marvel depuis… 1966, qu'ils ont été créés par un général chinois ennemi des Avengers et qu'ils ont affronté Steve Rogers des dizaines de fois (y compris dans les années 1980 où même Ronald Reagan s'était transformé en serpent). Sans oublier quand même qu'ils se déguisent en serpent. À tout prendre, les Fils du Serpent sont une caricature du Ku Klux Klan. Mais il est quand même assez croustillant d'observer que lorsque Marvel et Spencer utilisent ces assassins reptiliens, Fox News se reconnaît dedans. Clairement, depuis 1941, *Captain America* est une BD qui a très régulièrement abordé des sujets politiques, parfois patriotiques, parfois pro-conservateurs (pendant la guerre froide) mais plus souvent pro-démocrates. Les gens s'étaient habitués à Steve Rogers, qui pouvait combattre un Crâne Rouge devenu secrétaire à la défense sans que cela fasse beaucoup tiquer. Le message tournait au ronron. En nouveau visage de l'Amérique, Sam Wilson, en disant les mêmes phrases que son prédécesseur dans Captain America : le Soldat de l'hiver, attire des réactions bien plus épidermiques. Et finalement c'est cela l'important : qu'un Captain America, blanc, noir, rouge ou vert ramène le débat – quand bien même houleux – au centre des choses. Est-



CI-DESSUS : tout est politique, tout est polémique… La relation totalement normale entre Sam et Jet aura causé des interprétations délirantes de mauvaise foi.
CI-DESSOUS : quand le nouveau Captain America affronte des fanatiques meurtriers déguisés en serpents, Foxnews se reconnaît dans le portrait.





ce que pour autant il faut en déduire que Sam Wilson est Captain America pour toujours ? La chose serait étonnante, quand même, vu la déjà longue liste de héros qui ont remplacé Rogers quelque temps. Au bout du chemin, on peut espérer, quand même que l'expérience, quelle que soit sa longueur, permettra d'installer un jour le Faucon dans sa propre série. Après tout ce temps, il ne l'aura pas volé !

X.F.

MAGNÉTO

AMANDA CONNER / JIMMY PALMIOTTI

SANS JOKER !

JIMMY PALMIOTTI ET AMANDA CONNER SONT UN PEU LES BONNIE AND CLYDE DES COMICS, EN PLUS DRÔLES ! JIMMY A DÉMARRÉ COMME ENCREUR, PUIS CO-CRÉÉ *ASH*, *PAINKILLER JANE* ET LES *MARVEL KNIGHTS* AVANT DE DEVENIR SCÉNARISTE POUR DE BON SUR *DEADPOOL*, *JONAH HEX* ETC. DEPUIS 2 ANS, IL EST SUR *HARLEY QUINN* AVEC AMANDA, DESSINATRICE TALENTUEUSE QUI DÉBUTA COMME ASSISTANTE DE BILL SIENKIEWICZ. INTERVIEW CROISÉE.

Pourquoi aimez-vous Harley Quinn ?

Amanda : Elle est fun ! Je me suis dit, pas plus tard que ce matin, en la dessinant que si Eloise – personnage que j'aime beaucoup –, l'héroïne effrontée et un peu peste des livres pour enfants avait grandi, elle lui ressemblerait probablement ! C'était écrit par Kay Thompson et dessiné par Hilary Knight. Eloise habite au Plaza Hotel à New York, c'est une petite fille un peu dingue et très drôle, comme Harley Quinn !

Jimmy : Moi j'adore la spontanéité d'Harley Quinn ! Quand vous croyez que la série va dans un sens, hop, en un clin d'œil elle peut la faire changer de direction. Ça la rend intéressante pour le lecteur, je trouve, et pour nous aussi, quand on écrit ses aventures ! Elle est vraiment imprévisible ! C'est très "Harley Quinnesque" ce sens de la surprise permanent !

Qui a eu l'idée de réunir Harley Quinn et Power Girl, vous, ou DC ?

AC : Nous ! Power Girl nous manquait, on voulait de nouveau travailler avec elle, donc l'attirer dans le monde d'Harley Quinn était le meilleur moyen pour nous de la récupérer !

Et DC a dit oui tout de suite ?

JP : Ils nous disent souvent oui en ce moment... (rires) Plus on vend d'exemplaires, plus on a de "Oui" de leur part... C'est bien !

Et Starfire, c'était votre idée aussi ?

JP : Non, cette fois c'était Dan Didio. Et toi, Amanda tu aimais le personnage...

AC : Oui, j'en avais un bon souvenir de l'époque Marv Wolfman/George Pérez.

JP : Moi, j'étais plutôt fan du dessin animé. Donc notre version de Starfire est un amalgame de ces deux facettes du personnage. Et pour qu'on puisse à la fois se l'approprier et que ce soit intéressant pour nous, on a prévu un nouveau casting, une nouvelle maison, etc. C'est un peu le même processus que ce que nous avions fait avec Harley Quinn. Repartir à zéro.

Pour revenir à Harley Quinn, comment s'est passée la collaboration avec Chad Hardin, le dessinateur de votre trio ?

AC : Génial ! On aime Chad ! Il est drôle et talentueux. Il a un humour très visuel. Il s'est vraiment approprié Harley Quinn.

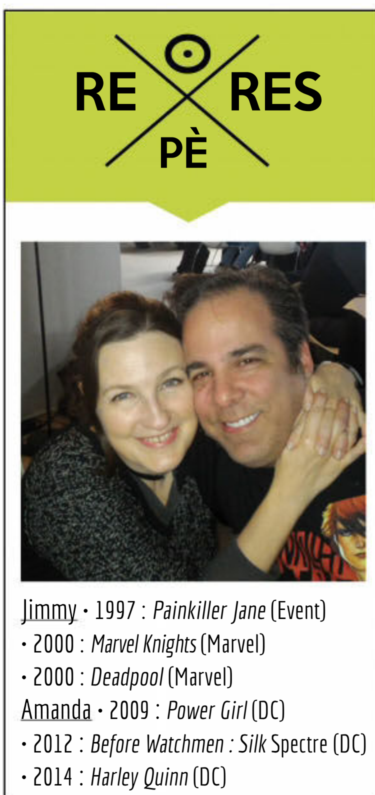
JP : C'est un des rares artistes qui à chaque épisode, améliore encore la série. Il ajoute des détails, alors qu'avec la pression des deadlines, d'habitude, les gens se relâchent, mais pas lui ! Il a sa propre vision des choses et c'est super.

AC : Il réussit à avoir un trait détendu et en même temps très raffiné.

JP : Ça vient avec la confiance en soi, c'est indéfinissable... Quand vous sortez un épisode par mois, quoiqu'il arrive et que ça vous demande VRAIMENT beaucoup de travail, arrive un moment de grâce, comme ça... Vous ne vous posez plus de questions. Vous faites le boulot. Et la série décolle... Prend son indépendance... Trouve son rythme... Chad en est là avec Harley et c'est un plaisir ! Je crois qu'avec l'écriture aussi, c'est la même chose, quand vous atteignez ce stade, vous devenez encore plus créatif et ça coule tout seul...

Amanda, ça vous réjouit, quand vous écrivez un truc compliqué, de vous dire, "*Ah ça au moins ce n'est pas moi qui vais me le taper à dessiner !*" ?

AC : Non ! En fait c'est assez ironique... Plus j'écris et plus ça me manque de ne pas dessiner cette page ou cette case... Je sais que je dois lâcher prise et heureusement que c'est Chad, avec qui je suis vraiment à l'aise, sinon je deviendrai dingue ! Donc non, aucun avantage pour moi là-dedans !



REPÈRES

Jimmy • 1997 : *Painkiller Jane* (Event)
• 2000 : *Marvel Knights* (Marvel)
• 2000 : *Deadpool* (Marvel)
Amanda • 2009 : *Power Girl* (DC)
• 2012 : *Before Watchmen : Silk Spectre* (DC)
• 2014 : *Harley Quinn* (DC)

Pourtant, vous ne lui avez pas facilité la tâche, en ajoutant plein d'animaux dans cette série, alors qu'ils sont réputés franchement difficiles à dessiner...

AC : Ouais, on en a mis plein !

JP : Oui, mais Chad a deux ou trois chiens, et je ne sais plus quoi d'autre, il a un zoo chez lui ! Et Amanda adore dessiner les animaux ! Les animaux apportent quelque chose à la personnalité d'Harley. Généralement, les gens aiment les animaux, enfin... la plupart des gens.

Mauvais exemple, pas moi !

JP : Même pas un peu ? Les chats ? Les chiens ? Les oiseaux ? Mais quoi tu as peur qu'ils te fassent dessus ou quoi ? (rires) Même pas les petits qui ressemblent à des peluches ?

Nope...

JP : Les poissons ? Les enfants ?

Oui, les enfants, mais ce ne sont pas des animaux !

JP : Ok, tu ne m'aimes pas ! (rires)

AC : Tu aimes les hamburgers ?

Oui !

JP : Donc tu aimes les vaches ! (rires) Nous, en tous les cas, on aime les animaux et Chad aussi ! Il met tout le temps son chien en scène dans *Harley Quinn* ! Et on lui fait dessiner un castor aussi très souvent, c'est chouette !

Jimmy, quand vous écriviez *Deadpool*, n'était-ce pas le même genre d'humour qu'avec Harley ?

JP : En un sens... Mais je pense que *Deadpool* a un humour un peu plus mainstream. À l'époque en plus, il y avait une grosse différence entre eux, c'est que Deadpool ne cherchait pas à avoir une vie normale. Harley, oui. Elle voudrait des amis, une famille. Deadpool était plus un solitaire et un tueur. D'une certaine manière, il plaisante car il ne sait pas quoi faire d'autre... Elle, elle est drôle naturellement, dans ses actions, sa vie.

Diriez-vous tous les deux que vous aimez les "outsiders" les personnages un peu à part ?

AC : Je crois bien, oui… Je n'aime pas les personnages trop populaires… Avec eux on est trop vite limités. S'ils sont véritablement iconiques. Ils doivent rester dans un certain rôle… Alors qu'au contraire, avec des personnages où les attentes sont moins fortes, ça nous permet de mieux jouer avec eux.
JP : On a plus de place et de liberté quand les attentes sont moins importantes y compris de la part de la compagnie en termes de ventes… On a eu de la chance, c'est plutôt le genre de choses qui nous a réussis jusque-là !

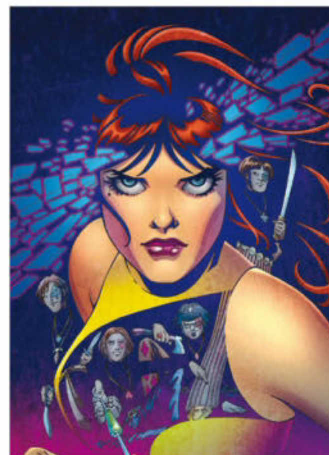
Jimmy, à quel moment avez-vous décidé que vous préfériez vraiment être scénariste et plus encreur ?
JP : C'était en 2008, il me semble. Je venais de recevoir un paquet de pages à encrer et sincèrement les crayonnés étaient horribles ! Et je ne pouvais rien faire pour les sauver ! Donc je me suis dit que si je devais me tuer à la tâche autant que ça soit pour écrire ces personnages et pas pour les regarder être massacrés par d'autres… (rires). J'écrivais déjà de temps en temps, je me suis donc lancé pour de bon et ça a pas trop mal marché depuis.

Qu'est ce que cela fait de travailler ensemble, après toutes ces années en couple ?
AC : C'est super ! J'adore travailler avec lui ! Je pense aussi que ça marche justement parce qu'on habite ensemble. Mon studio est au premier étage et celui de Jimmy en bas, on se retrouve au déjeuner et le soir, on discute de nos idées d'histoires.
JP : Oui, c'est fun ! Sinon sincèrement, on ne le ferait pas ! Amanda est tellement créative ! On a en commun un sens de l'humour un peu dingo qui se retrouve dans nos bouquins, il me semble. C'est une combinaison sympa qui change des séries où l'on voit des gens se taper dessus tout le temps… On a beaucoup de chance !

Amanda, est-ce que vous avez aidé Jimmy à se mettre dans la peau des personnages féminins qu'il écrivait ?
AC : Sincèrement, il était déjà prêt ! Avant même qu'il décide d'écrire à temps plein ! Je crois même qu'on ne sortait même pas encore ensemble quand il a créé Painkiller Jane ! Et c'est un de mes personnages préférés ! Je crois que Jimmy s'en est toujours bien sorti avec les personnages féminins, parce qu'il aime sincèrement la compagnie des femmes dans la vraie vie ! Et celle des femmes fortes ! Donc ça lui vient naturellement !

On voit aussi de plus en plus de lectrices venir aux comics, vous participez à ce changement avec vos séries ?
JP : J'ai toujours pensé que le public féminin était là, pourvu qu'on lui donne de bonnes séries. À l'époque de *Painkiller Jane*, en 1994, la plupart des séries avec des femmes se concentraient sur leurs corps… Moi je voulais quelqu'un qui ressemble plus aux femmes que je connaissais ! Qu'on se concentre sur son mental, son attitude, sa façon de voir le monde. Elle a un côté "malheureuse" mais c'est bien je trouve aussi, d'avoir des héros qui questionnent le monde, pas toujours des personnages persuadés de tout savoir ! Donc oui, les filles viennent aux comics, c'est bien ! Et de plus en plus, je pense qu'elles vont en créer ! Ça continuera de faire évoluer le medium dans le bon sens. J'aime bien l'idée qu'il y a de plus en plus de filles des deux côtés de la table, C'est plus sain pour les comics. Ça suffit, cette domination de la bataille et des super-héros !

Vous voir partir chez DC a été une surprise pour beaucoup de gens, surtout au moment où justement, votre ami et complice, Joe Quesada devenait éditeur en chef de



CI-DESSUS : *Before Watchmen : Silk Spectre*, une perspective différente de celle de Moore/Gibbons

CI-DESSOUS : Deadpool, le héros parfait pour l'humour de Jimmy Palmiotti !

EN BAS : Amanda, fan des Teen Titans adore Starfire.











EN HAUT : Painkiller Jane : la première héroïne de Palmiotti.

CI-DESSUS : Harley est foldingue ? Mais attachante ! Le duo s'éclate et lui adjoint Poison Ivy et Catwoman.

CI-DESSOUS : *Superzero* : une nouveauté chez Aftershock, dans leurs cartons depuis 10 ans !

Marvel ! Pourquoi ce choix ?
AC : Moi c'était simple, avant Marvel me proposait plus de boulots et DC peu et à un moment la tendance s'est inversée, donc je suis allée chez DC !
JP : Je crois que DC a une meilleure compréhension de ce que je fais, ou de ce que je peux faire… Ils me laissent plus de liberté et de place. Marvel m'appelle de temps en temps, là où DC appelle quasiment tous les jours ! Si c'est moi qui appelle chez Marvel et que je dis "*Je veux du travail*", on m'en donne, ils sont bons pour ça, mais ils ne me poursuivent pas… DC me poursuit et c'est comme ça qu'il faut faire avec moi ! (rires) Et puis DC est devenu comme une famille pour moi, plus que ne l'a jamais été Marvel… C'est un peu triste à constater, considérant combien je m'étais investi chez Marvel, notamment avec *Marvel Knights*. Mais il semblerait que quand de nouvelles têtes arrivent, on s'efforce d'oublier un peu ce qui a été fait avant… Alors autant travailler avec les gens qui veulent vraiment travailler avec vous et qui le disent !

"Pour écrire un personnage, j'essaye de m'éloigner le plus possible de son stéréotype."

Aftershock a annoncé une nouvelle série avec vous deux pour cet hiver, *Superzero*, vous aviez ce projet en tête depuis longtemps ou vous l'avez créé spécialement pour eux ?
AC : On avait le personnage en tête depuis environ 10 ans, je dirais, mais on ne savait pas trop bien où on voulait aller avec elle… Et puis Aftershock a appelé, on s'est dit, tiens, on a cette idée de *Superzero* . Et voilà, ça s'est concrétisé naturellement !
JP : Ça arrive souvent que nous traînions une idée comme ça, parce que ce n'est pas le bon moment, ou pas le bon éditeur, et là, sincèrement on s'est dit qu'Aftershock c'était parfait pour *Superzero*. D'un point de vue raisonnable, on n'aurait pas dû accepter, parce qu'on a déjà trop de boulot… Mais en même temps, c'était une superbe opportunité et on aurait été idiots de ne pas la saisir. On aime l'équipe d'Aftershock. Ils nous ont vraiment déroulé le tapis rouge, on n'allait pas refuser ! On a pris un peu d'avance, on a déjà fini les trois premiers numéros, le #1 sort en décembre aux USA. Ça fait dans trois ans chez vous, c'est ça ? (rires)

Dans six mois avec un peu de chance ! C'est un creator-owned ?
JP : Plus précisément creator-shared, donc on a chacun, l'éditeur et nous, la co-propriété des personnages. Notre boulot c'est de faire le meilleur comic-book possible, mais si ça ne passait pas bien un jour, on aurait tous quelque chose à perdre… C'est un bon compromis et on bosse entre amis, ça fait des années que nous connaissons Mike Marts et Joe Pruett, et ça aussi ça change tout…

Quel est votre but avec cette série ?
JP : Devenir multimillionnaire ! Diriger le monde ! Prendre notre retraite ? Ah non, ce n'est pas ça ! (rires) Faire connaître un nouveau personnage. Raconter une bonne histoire qui plaise au public. S'amuser ! Ce n'est pas une histoire de super-héros classique, ça a un autre ton et c'est un vrai bonheur pour nous de bosser sur ce projet.

Amanda, pensez-vous avoir changé votre technique de dessins récemment ?
AC : Je crois, oui. Il fut un temps où mon trait était beaucoup plus détendu, relâché, puis je l'ai beaucoup durci. Au moment de *Before Watchmen* par exemple, il était presque crispé et là, j'essaye de le détendre à nouveau. Quand on est détendu, il me semble qu'on ressent mieux l'équilibre, l'énergie, donc j'essaye de revenir à ça. Et avec un peu de chance, je suis devenue un peu meilleure qu'en 1988 quand j'ai commencé ! (rires)

Jimmy, vous avez travaillé souvent avec Garth Ennis et Justin Gray, quelle équipe formez-vous avec eux ?
JP : On discute souvent de nos idées au téléphone avec Justin, ou alors on va boire une bière avec Garth et avec les deux, ce qui est fantastique c'est qu'on avance ensemble. Très vite, on ne sait plus qui a donné quelle idée, on s'en moque, on se répond pour faire avancer globalement le projet ou la série sur laquelle on travaille ensemble. Je trouve que c'est la meilleure collaboration possible et le moyen d'amener ses idées à un niveau supérieur. Et puis on a en commun cette volonté de "faire". On ne passe pas des heures à parler des trucs qu'on voudrait faire, on les fait et on laisse

les comics parler d'eux-mêmes ! Et quand on écrit ensemble, aussi bien avec Justin que Garth, on est conscients qu'on partage cette responsabilité, on se soutient, on se critique l'un l'autre et ça permet à la série de sortir plus vite et souvent d'être meilleure.

C'est drôle, la plupart des auteurs trouvent que c'est un cauchemar d'écrire à quatre mains, on dirait que vous et Jimmy, c'est l'inverse ?

JP : Quand vous n'avez pas le bon partenaire, je comprends, mais quand vous avez le bon, comme avec Amanda ou Garth, c'est facile, c'est un plaisir ! Vous donnez une idée, l'autre en amène une autre, vous améliorez ensemble la première et c'est ainsi que ça avance.

À l'époque, vous écriviez pour des séries TV. C'était très différent de l'écriture des comics ?

JP : Franchement, oui ! On ne joue pas dans la même cour. À la télévision on vous donne un van, des assistants, vous faites partie d'une équipe de 300 personnes... On doit gérer des timings impossibles et des égo déchaînés... Des gens qui piratent... D'autres qui prennent votre vision et se l'approprient... Vous vous retrouvez dans des disputes et c'est stressant ! Dans les comics, vous êtes tout seul dans votre voiture ou chez vous, c'est nettement plus facile ! C'est nettement moins de vie sociale aussi, de bosser dans les comics... Mais en même temps, quand vous faites partie d'un groupe, comme en télévision, le groupe va rarement là où vous voulez aller... Dans les comics vous gardez la situation en main. Si vous vous plantez ,c'est votre faute, mais quand ça marche, aussi ! Et je peux être désagréable si je veux ! (rires)

Amanda, vous fait-on souvent des remarques sur votre style, par rapport au fait que vous êtes une femme ?

AC : Pas vraiment... On me pose souvent la question, mais personnellement, je ne trouve pas... Je dessine comme je dessine. Si ça plaît tant mieux, et sinon, tant pis ! Je comprends bien que mon style ne plaise pas à tout le monde, mais visiblement il y a assez de gens qui l'aiment, alors ça me suffit ! Ça me permet de me moquer de ceux qui ne l'aiment pas !

JP : C'est comme en musique ! Certains aiment tel genre ou telle chanson, d'autres non, et c'est difficile à expliquer, c'est comme ça !

Quels sont vos challenges ces derniers temps ?

AC : Dessiner plus vite en conservant la qualité pour pouvoir faire plus de pages intérieures. Ça me manque. Je n'ai fait que des couvertures ces derniers temps, et les intérieures que j'ai faites m'ont demandé d'énormes efforts et des tas d'heures de sommeil en moins ! Je ne peux pas dormir 4-5 heures par nuit en permanence... Je voudrais pouvoir faire un épisode par mois sans avoir à me tuer à la tâche !

Jimmy, vous avez encré des pages d'Amanda récemment ?

JP : Non ! J'ai rempli quelques noirs pour l'aider quand elle était vraiment en retard mais sinon non, elle est trop exigeante et maniaque (rires).

AC : Et j'aime bien encrer mes pages, ça m'amuse !

Jimmy, Glénat comics sort plusieurs de vos séries...

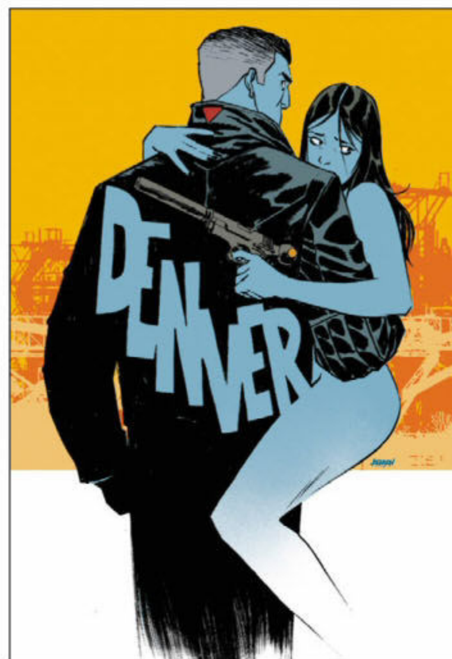
JP : Oui, *Denver* et *Sex & violence* qui est composé d'histoires courtes qu'on avait faites pour le Kickstarter, ça fait 120 pages, je crois, c'est un beau bouquin. Je suis ravi de ces éditions françaises, elles sont magnifiques et c'est une exclusivité ! Ces histoires n'ont même pas encore été publiées aux USA, Glénat est le premier à les sortir ! Et puis ils sortent aussi une histoire courte de *Painkiller Jane*, en attendant peut-être d'en faire une longue un jour, qui sait...

Un petit mot de conclusion pour vos fans français ?

JP : S'ils veulent de l'humour, qu'ils lisent *Harley Quinn* et *Starfire*. De l'action et du rock n'roll, *Denver* et *Trigger Girl*. Du sexe et de la violence, ben c'est dans le titre, *Sex & violence*. Et une femme super forte avec un flingue, *Painkiller Jane* ! Bref, il y en a pour tous les goûts !

AC : Ici vous êtes ouverts à des genres différents, à des styles différents de BD, surtout gardez ça et avec un peu de chance, aux USA, on vous emboîtera le pas et un jour, on arrivera aussi à plus de variété chez nous !

Propos recueillis par Lise Benkemoun



CI-DESSUS : *Denver*, une série adulte et plus personnelle signée Palmiotti.

AU CENTRE : Power Girl : super sexy sous la plume d'Amanda.

CI-DESSOUS : Jimmy a relancé *Daredevil* sous le label Marvel Knights avec Joe Quesada.

EN BAS : *Sex & Violence* : tout est dans le titre !





WETTA AU PAYS DES ALIENS

LES ÉDITEURS QUI SE RÉINCARNENT, C'EST PEU COURANT. EN PARTICULIER LORSQUE L'ON PARLE D'UNE PETITE STRUCTURE. IL Y A UN PEU PLUS DE DIX ANS, WETTA WORLWIDE A TENTÉ UNE EXPÉRIENCE UN PEU EN MARGE, AVEC UN CATALOGUE HÉTÉROCLITE OU SE CROISAIENT ROCKERS ET MANGAS MADE IN USA. PUIS, PLUS RIEN PENDANT QUELQUES ANNÉES, AVANT QU'UN AUTRE WETTA RENAISSE EN 2014 ET DEVIENNE, RÉCEMMENT, L'ÉDITEUR VF PRIVILÉGIÉ D'*ALIENS* OU *PREDATOR*.



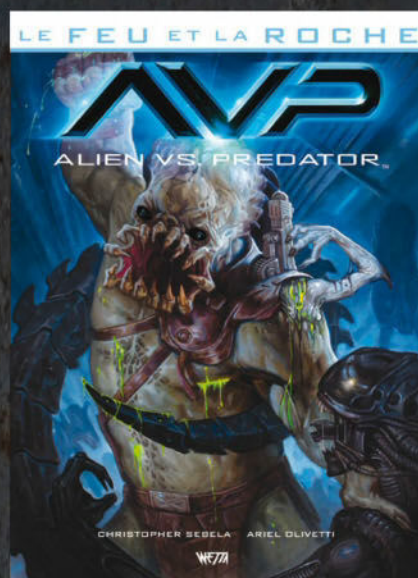
Quand on lui parle de son parcours, Frédéric Wetta insiste. Ses deux plongées dans l'édition de BD sont bien deux entités (disons deux "créatures", c'est plus approprié, vu le catalogue) bien différentes. En 2004, il a lancé Wetta Worldwide, un peu la fleur au fusil, construit sa logique à partir d'envies diverses : *"Je faisais un peu de tout. S'il y avait des choses qui penchaient un peu du côté du super-héros, ça m'intéressait. Mais je flashais aussi sur des comic-books dérivés de films* (avec déjà du *Aliens*, d'ailleurs, NDLR). *J'ai édité les BD du groupe Kiss et même des vrais-faux mangas produits en Amérique."* L'éditeur reconnaît que ses lecteurs pouvaient s'y perdre, parfois, en cherchant un fil directeur. Ce Wetta-là, c'était un peu la somme de toutes ses envies. Et il y en avait beaucoup. L'impossibilité de tout faire, l'énergie gaspillée à courir tous les lièvres à la fois et puis, surtout, le fait d'avoir été papa trois fois en un temps très court font que Frédéric Wetta a préféré raccrocher aux alentours de 2010. Visiblement l'absence n'a pas éteint la flamme car, depuis un an, le voici de retour au sein de Wetta-Sunnyside. La même envie mais, cette fois, beaucoup plus focalisée : *"Ça peut sembler idiot mais le fait de devenir père a fait que je me suis un peu posé plus de questions sur ce que je voulais, non pas sur toutes mes envies à la fois mais sur ce que j'aimais vraiment depuis le début. Du coup, la nouvelle lignée est plutôt axée sur le fantastique au sens large (c'est-à-dire en intégrant ces branches que peuvent être la science-fiction et l'horreur). On ne s'en tient pas spécifiquement aux productions américaines, ça peut venir aussi d'Italie, de Grèce ou d'Espagne s'il le*

faut. L'important c'est ce que ça raconte et je ne me vois plus du tout éditer des BD d'humour ou d'aventure sur un coup de tête." Paradoxalement, pourtant, ce sont bien des licences qui viennent alimenter le côté comics de la gamme. Wetta s'est d'abord assuré des droits du *Robocop* de Boom l'an dernier ou encore de *Pue La Mort*, une BD profitant des dessins de Simon Bisley. Puis a retrouvé l'univers des *Aliens* de Dark Horse, cette fois de manière bien plus large. D'abord parce qu'aux USA, privé des comics *Star Wars*, Dark Horse a fait le choix de reconfigurer ses BD d'*Aliens* et *Predator* (en y ajoutant désormais *Prometheus*) comme un univers cohérent. *De facto*, c'est donc trois licences en une que l'éditeur français accueille, comme il l'a montré il y a quelques mois en publiant le crossover "Fire and Stone" (en VF: "le Feu et la Roche", écrit par Paul Tobin et Kelly Sue DeConnick, qui réunissait des éléments des trois films. Si on ne peut pas dire que "Fire And Stone" était le pinnacle de ce que Dark Horse a pu sortir sur les Aliens, c'était en tout cas un point pratique pour redémarrer les choses. *"Pour 2016, je vais mettre le paquet sur* Aliens, *puisqu'on fêtera les 30 ans du film de James Cameron* (qui est plus au centre des adaptations de Dark Horse que le premier *Alien* - au singulier - de Ridley Scott, NDLR). *J'ai un accord avec Dark Horse qui m'assure une sorte d'option première sur ces séries-là. Par conséquent, je sais déjà qu'on publiera* Aliens: Defiance, *la nouvelle série mensuelle de Brian Wood* (Star Wars, X-Men*) et de Tristan Jones* (Mad Max: Fury Road), *qui a été annoncée il y a quelques semaines chez les Américains. Mais je vais aussi rééditer du* Aliens *par Mike Mignola..."*



Les choses sont donc à nouveau sur les rails ? L'éditeur-traducteur-homme orchestre rigole quand on lui pose la question. Non, vraiment, c'est très différent de ce qu'il a connu lors de son premier passage dans la BD : *"D'abord il y a les chiffres. Qui ne sont plus du tout les mêmes. Mais ce qui me rassure c'est qu'en parlant avec d'autres éditeurs je m'aperçois que c'est une baisse généralisée. Et puis il y a le fait que le milieu a beaucoup changé, y compris au niveau des lecteurs, qui sont très différents. Je pense qu'il y a eu un renouvellement important du fait des films, ces dernières années. Ce qui fait qu'on a vu arriver un public nouveau qui n'a pas du tout les mêmes attentes. Les lecteurs qui avaient connu les années 1990... disons qu'il y avait un côté un peu plus "freestyle", le contenu n'avait pas besoin d'être toujours carré, les gens cherchaient juste de l'évasion. Là, le public est plus exigeant. Il veut en prendre plein la vue... sinon il ne reste pas. En plus, comme il a été attiré par les films de Marvel ou de DC, il a une tendance à regarder surtout ces univers."* Ajoutons à cette difficulté que le quotidien d'un micro-éditeur, son budget de fonctionnement et ses "forces vives" se résumant essentiellement à lui-même ne lui permettent pas d'aligner les participations à des festivals. Ou dans des conditions de rentabilité qui sont intenables. Pour le coup, Frédéric Wetta profite de l'expérience de son premier label *"Actuellement la VPC représente 50 % de notre marché (le reste partant en librairie). Je prends soin d'ailleurs de proposer des éditions spéciales. Les gens qui commandent sur le site ont des versions plus grandes, avec des bonus en plus. Je travaille aussi beaucoup avec le numérique. On peut trouver les albums Wetta sur des plates-formes* comme *Google Play. Et je crois que je suis l'un des seuls à avoir fait le choix du format .cbz/.cbr, qui est plus connu des sites de piratages mais qui, en fin de compte, est plus facilement utilisable."* En 2016, le petit éditeur prévoit de tenir le cap avec une douzaine de sorties (qui ne se limiteront pas à *Aliens*). Il le confesse. Éditer/traduire à son niveau, c'est l'art de la débrouille. Pas de quoi remettre en cause l'hégémonie des plus gros éditeurs, qui proposent dix fois plus de références dans le même temps. Mais, finalement, c'est ce qui permet à une licence comme *Aliens* d'exister aujourd'hui en VF.

X.F.



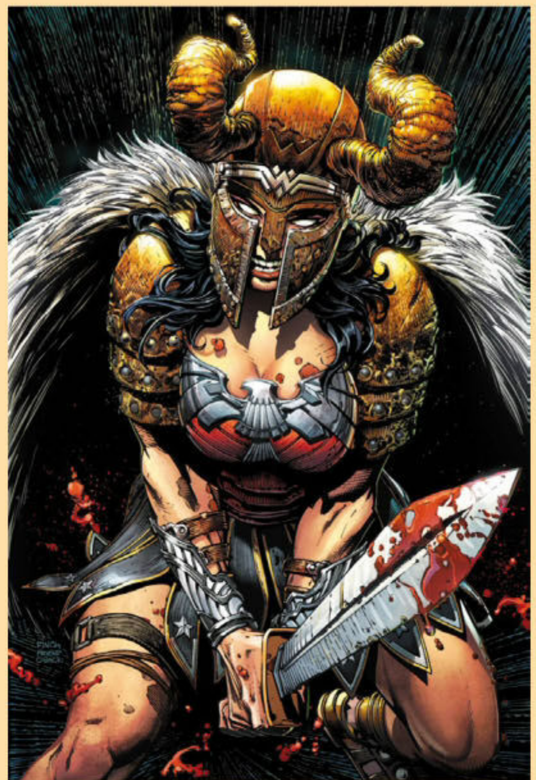




WONDER WOMAN
DU RIFIFI CHEZ LES AMAZONES

LA WONDER WOMAN DE MEREDITH ET DAVID FINCH DÉMARRE EN VF AU MOIS DE JANVIER CHEZ URBAN. CETTE SAGA, POLÉMIQUE POUR DES RAISONS PARFOIS DISCUTABLES, TÉMOIGNE DE LA DIFFICULTÉ D'UTILISER UNE HÉROÏNE SI CONNUE QU'ELLE GÉNÈRE PARFOIS UNE RÉPUTATION AUX ANTIPODES DE LA RÉALITÉ. COMPARONS LA WONDER WOMAN DES FINCH À CELLE D'AZZARELLO...

En théorie, c'était un plan simple : avec le run de Brian Azzarello et Cliff Chiang (l'équipe créative en place depuis 2011) sur *Wonder Woman* et la prochaine arrivée de l'amazone sur le grand écran (via *Batman V Superman*), DC avait toutes les raisons de parier sur un dessinateur connu et populaire pour reprendre la série. Bon, David Finch n'a pas que des amis dans le lectorat, tant s'en faut, mais les chiffres sont têtus. Ces dernières années, les lancements auxquels l'artiste a été associé ont tous été d'énormes succès, qu'on parle de *Moon Knight*, de *Batman-The Dark Knight* (deux fois en moins d'un an), de *Justice League of America* ou *Forever Evil*, tous ont attiré les masses. Pour l'occasion, David Finch fera équipe avec son épouse, Meredith, qui a déjà publié par ailleurs quelques scénarios. En théorie c'était un plan simple, mais ça, c'était de la théorie. Depuis un peu plus d'un an, la réalité ressemble plutôt à un échec critique sur fond d'accusations plus ou moins étayées. Pour faire court : en juillet 2014, quelques mois avant la parution de leur premier épisode, le couple Finch répond à une première interview. On leur demande comment ils définiraient leur version de Wonder Woman. Meredith répond : *"Elle est une femme iconique depuis au moins les seventies, quand les femmes se redressaient et prenaient des rôles plus puissants. Pouvoir reprendre cette super-héroïne essentielle, qui représente tant pour moi et des millions de gens – en particulier quand les comics deviennent plus grand public – je pense que c'est vraiment spécial."* David, lui, complète : *"Nous voulons être sûrs que la série la traitera comme un être humain d'abord et avant tout, tout en respectant*



le fait qu'elle représente plus. Nous voulons qu'elle soit forte. Je ne dirais pas féministe mais un personnage fort. Belle mais forte". Il n'en faut pas plus pour mettre le feu aux poudres. Plusieurs blogs démarrent au quart de tour, sortant la phrase de son contexte (et prenant soin d'ignorer, pas tout à fait par hasard, les explications de Meredith Finch). En sort un fil narratif bien particulier. Quoi ? Comment ? David Finch s'interdit le mot féministe ! Sa Wonder Woman ne sera pas féministe ! Ce qui n'est pas précisément ce qu'il a dit. Dans la journée, il clarifie, précise que bien entendu il n'a jamais voulu dire que Wonder Woman ne serait pas l'égale des hommes, qu'elle est donc féministe... mais le buzz est lancé. Il n'en faut pas plus pour que réseaux sociaux et blogs militants accusent David Finch de *sexisme* et que certains qualifient l'événement de "jour de la honte", réclamant même que Finch soit débarqué de la série... cinq mois avant la parution du premier numéro. Le ton est lancé et, par un tour de baguette magique, Meredith Finch, la

première femme à scénariser *Wonder Woman* depuis quatre ans (et sur tout l'historique de l'héroïne, elles sont peu nombreuses) se retrouve accusée à son tour, au pire elle aussi d'être sexiste, au mieux de servir d'alibi pour masquer les desseins de son époux. On a, bien sûr, le droit d'aimer ou pas le style de David Finch et de trouver, pourquoi pas, que ses représentations des femmes tiennent plus de la poupée Barbie que d'autre chose, ou encore lui préférer l'approche de Cliff Chiang. C'est un avis qui se discute. L'accuser de sexisme sur le plan scénaristique cinq mois avant d'avoir lu la première page, ce n'est plus un ressenti, c'est un procès d'intention. Un savonnage de planche en règle qui va instaurer une perception très particulière des choses, collant sur le dos des Finch le pervertissement supposé du féminisme de Wonder Woman. Les détracteurs nous racontent alors par avance l'histoire d'une trahison, d'une série pervertie qui, du coup, aurait par avance perdu lecteurs et lectrices. La réalité est autre.

AUX ORIGINES

C'est toute la problématique de Wonder Woman, dont la réputation dépasse de loin la réalité du personnage. Lancée en 1941 par le psychologue et romancier William Moulton-Marston, l'héroïne se voulait féministe, l'était dans une certaine mesure et tombait à pic, au début de l'effort de guerre américain, pour être une sorte de Rosie la Riveteuse des comics, une femme active, impliquée dans l'armée. Mais ce serait oublier un peu vite les obsessions libertines, voire libidineuses, de Moulton-Marston, qui s'amusait souvent à intégrer des scènes bondages, Wonder Woman se retrouvant souvent attachée par des gangsters. À la jonction des années 1960 / 1970 son image dépassée fera qu'à l'aube de la libération de la femme, DC en sera quitte pour revoir un peu le personnage. Mais surtout, c'est le feuilleton TV avec Lynda Carter qui laisserait une impression durable et en partie fantasmée au grand public. Wonder Woman est un personnage plus connu que lu, ce qui invite à des projections et à des quiproquos. Si elle est bien entendu l'héroïne à la plus grande longévité et de ce fait la plus célèbre femme du monde des comics, ses allusions à un féminisme réel ont été ponctuelles, au mieux. Non pas qu'il faille penser que tout va bien dans le meilleur des mondes avec une Wonder Woman débranchée du féminisme. Mais, dans l'état, la dernière fois où elle s'en est réellement occupée, c'est pendant le run de Greg Rucka, vers 2006, quand l'amazone ouvrait des ambassades qui servaient de centres d'accueil pour femmes maltraitées. Même chose pour le côté gay-friendly de l'héroïne. Si la version "disco" incarnée par Carter a été adoptée, entre autres, par les milieux gays, le contenu de la BD est resté relativement neutre sur ce plan. Tout au plus depuis les années 1990 (pendant les runs de Phil Jimenez et de Rucka) on aura croisé quelques rares allusions à des couples lesbiens formés sur l'île des amazones. Si la WW de la TV est devenue une icône gay, celle de la BD ne l'est guère plus que Superman ou Batman. Rien qui n'égale, par exemple, l'utilisation régulière de personnages gays pendant des années dans les pages de *Flash* (le Pied Piper, ami de Wally West) ou de *Green Lantern*. Kurt Busiek, avec sa Winged Victory (pastiche de WW utilisée dans les pages d'*Astro City*) va bien plus loin dans la représentation du militantisme féministe. La réalité de Wonder Woman, elle, n'est pas à la hauteur de sa perception. Il y a un vrai débat de fond à avoir sur la représentation du féminisme ces 75 dernières années dans Wonder Woman. Une partie du grand public y projette des choses qu'il est ensuite surpris de ne pas trouver dans la BD. En 2011, lors du reboot de DC Comics, Brian Azzarello (tel qu'il le racontera plus tard au magazine américain *Time Out*) apprend de la bouche même de Dan Didio (l'un des pontes de DC) les plans initialement prévus pour *Wonder Woman*. Azzarello est si horrifié par les idées qu'il entend qu'il propose un contre-pitch. C'est dire si les choses sont floues. Tant et si bien qu'à quelques semaines de la relance, DC en est encore à promouvoir une Wonder Woman pourvue… d'un pantalon. Après tout Superman a bien remplacé son slip. Et Wonder Woman elle-même, depuis 2010, a porté une version de son costume qui couvrait ses jambes. Mais rien n'y fait, les réactions sont hostiles au-delà du rationnel. DC revoit sa copie en vitesse, recolorie les jambes de l'héroïne (d'ailleurs certains goodies conçus avant le revirement affichent encore le pantalon). Les choses restant donc fluides, Azzarello en profite pour s'octroyer un droit d'inventaire dans la mythologie de Wonder Woman. Rien qui "annule" officiellement : l'auteur reste évasif sur le passé de l'héroïne avant la parution de *Wonder Woman vol.4 #1* mais passe par un flot de révélations que l'amazone découvre en même temps que le lecteur. Azzarello s'attaque ainsi à l'origine classique de l'héroïne. En 1941, au moment d'expliquer comment la reine des amazones pouvait avoir eu une fille sur une île peuplée entièrement de femmes, son créateur William Moulton-Marston s'était inspiré de la statue mythique Galatée. Ne pouvant procréer, la reine Hippolyte avait modelé une effigie de glaise à laquelle les dieux, compatissants, avaient donné la vie. Azzarello, trouvant la chose un peu trop fantasque, révèle alors qu'on a toujours menti à Wonder Woman pour la protéger. Non, elle n'est pas une statue animée par les dieux. Au contraire, elle est le fruit d'une



CI-DESSUS : la Wonder Woman d'Azzarello et Chiang était une forte femme mais y perdait dans son rapport avec l'humanité.

CI-DESSOUS : la méthode de reproduction des amazones : séduire les marins puis les trucider.





CI-DESSUS : toujours sous l'ère Azzarello, Orion, le plus guerrier des New Gods, entretenait une relation ambiguë avec Wonder Woman, devenue déesse de la guerre, l'arme à la main.

liaison bien charnelle entre Hippolyte et Zeus. L'héroïne va aller de découverte en découverte, apprenant que si son île natale est habitée par des femmes de tous âges, c'est aussi parce que les amazones ont pris l'habitude d'attaquer des navires, d'en séduire les marins puis de les tuer une fois qu'elles sont enceintes. Et forcément, les amazones ne gardent que les filles, les garçons étant, eux, livrés en esclavage au dieu Héphaïstos. On le comprend, Azzarello lorgne sur une définition bien plus antique des amazones. Les siennes seraient presque du genre à se couper un sein pour mieux tirer à l'arc pendant la bataille. D'ailleurs on découvre rapidement que Wonder Woman a été la pupille du dieu de la Guerre. Bien plus belliqueuse que dans ses précédentes versions, la voici parée de nouveaux bracelets. Antérieurement, il s'agissait d'armes défensives pouvant contrer les balles. Sous l'ère Azzarello, de nouveaux bracelets servent à invoquer des armes offensives (principalement des épées ou un arc). Il y a bien un élément féministe dans l'histoire (Wonder Woman se bat pour sauver une jeune femme enceinte, Zola) mais très éloigné de considérations réalistes (Zola est enceinte de Zeus, ce n'est pas vraiment comme si l'on évoquait l'égalité des salaires ou les maltraitances réelles des femmes). Il ne s'agit pas de dénigrer le travail d'Azzarello, qui reconstruit ainsi une héroïne plus mythologique, plus forte, s'inscrivant dans un parcours initiatique plus en phase avec certaines séries de Vertigo. Mais clairement l'auteur s'est peu aventuré sur le terrain d'un féminisme ancré dans le réel pendant les quatre ans passés sur la série. Pourtant, il a globalement profité d'un bien meilleur a priori critique. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas connu quelques attaques, en particulier pour la nature castratrice des amazones et pour la refonte de la natalité de Wonder Woman. Là encore, certains y verront beaucoup (trop) de choses, y compris… une condamnation de la procréation médicalement assistée. En remplaçant la statuette d'argile par une relation hétérosexuelle beaucoup plus classique, Azzarello aurait effacé une PMA symbolique. Argument qui tiendrait si William Moulton-Marston, en 1941, avait eu – au moment de créer Wonder Woman – la moindre idée de ce que serait un jour la PMA ou si l'un des nombreux auteurs suivants avait abordé les choses sous cet angle. Ce qui n'est pas le cas. À *Time Out*, Azzarello déclarera : "*Certaines personnes ont pensé que c'était une insulte au féminisme. Que lui donner un père c'était s'attaquer à ça. Cependant je n'ai jamais rencontré une féministe qui n'avait pas eu de père.*" Et finalement, la phrase est plus lourde que ce qu'elle prétend expliquer. Que n'aurions-nous pas entendu si David Finch avait lâché ce passage, expliquant essentiellement qu'une féministe c'est "un papa et une maman". Non pas qu'Azzarello n'ait entendu que des louanges, mais, sur des situations similaires et qui ne tiennent pas à la qualité de son écriture, il a incontestablement été moins attaqué que Finch.



A PRIORI / VRAIES LACUNES

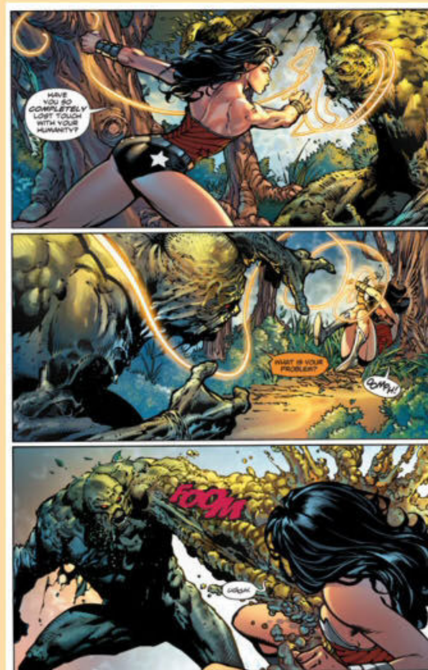
Arrivé à ce stade, on pourrait croire que les lignes précédentes ont pour but de dédouaner les Finch, de renvoyer dos à dos leur version de *Wonder Woman* et celle d'Azzarello, d'expliquer que les critiques qui ont fondu sur eux sont dénuées de sens. Mais là aussi il faut se méfier des apparences et des perceptions. L'un et l'autre ne se valent pas forcément (d'abord parce qu'il appartient à tout un chacun de déterminer s'il préfère les dessins de Finch ou de Chiang, les écrits de Brian Azzarello ou ceux de Meredith Finch). En revanche, il est certain que la *WW* du couple Finch s'inscrit dans la continuité des 35 épisodes précédents, c'est-à-dire que l'on y retrouve les mêmes amazones radicalisées, "chasseuses d'hommes", et l'omniprésence de la magie et du mythique. Ce qui présente les mêmes problèmes. On imagine mal la Wonder Woman classique, personnage positif et généreux, apprendre que ses compatriotes ont depuis des siècles l'habitude de tuer des hommes et de débarrasser des enfants mâles, en réagissant par un simple "*Bon, allez, promis juré les filles, maintenant vous arrêtez, hein ?*". Qu'on lui ait caché le mystère de sa conception pour la protéger des rivaux de Zeus, soit. Que Diana se soit promenée sur son île pendant des siècles en pensant que les filles naissent dans les roses et sans se demander d'où venaient les bébés, c'est déjà un peu plus compliqué à gérer. L'omniprésence du mythique dans l'approche de Meredith Finch a ceci de particulier qu'à la différence d'Azzarello, la scénariste a aussi la volonté d'intégrer Wonder Woman au reste de l'univers DC, en faisant par exemple des références à la Justice League ou à Swamp Thing. Dans les faits, Diana partage donc son temps entre trois "pôles" : sa nation amazone, son rôle de déesse de la Guerre et son intervention dans "le monde des humains" (élément pratiquement inexistant dans le run précédent). L'ennui c'est que ce monde des mortels n'est référencé que via d'autres surhommes (Superman, Batman, Aquaman…) et que Diana aborde assez peu l'humain de base (son ancien boyfriend Steve Trevor où des femmes normales qu'il conviendrait d'encourager). Du coup, malgré la promesse, la nature féminine reste essentiellement abordée via ce qui a été hérité d'Azzarello. Les amazones restent des serial-killers de mâles, de méchantes sorcières théâtrales assez peu "humaines" dans leur représentation. Si les choses choquent plus que sous l'ère Azzarello, c'est que la Wonder Woman de Meredith Finch répète à l'envi qu'elle est déchirée entre ces trois mondes, faisant paradoxalement ressortir par ce discours l'absence du troisième pôle "promis" mais peu abordé. Mais, typiquement, Meredith Finch réinjecte d'autres choses, qui avaient été balayées par son prédécesseur. Par exemple, dès ses premiers épisodes, on voit le retour (ou plus exactement la réinvention) d'un personnage

important dans la “famille” de Wonder Woman. Meredith Finch ramène aussi au passage l’utilisation de la “procréation mystique” (celle associée à la PMA par certains) bien que dans un autre contexte. Ce n’est pas tant sur la symbolique que Meredith Finch est attaquable que sur le fait que c’est, finalement, une scénariste débutante qui n’a publié que quelques scripts chez Zenescope et jamais travaillé sur une série régulière, qui se retrouve de fait attaquée cinq mois à l’avance sur un titre très surveillé. On ne peut guère s’étonner qu’elle n’ait pas l’expérience pour tenir le choc. Tout comme des auteurs classiques de *Wonder Woman* comme Georges Pérez, Phil Jimenez, Greg Rucka, Gail Simone ou Brian Azzarello n’auraient sans doute pas pu faire face si on les avait pris à l’aube de leur carrière en leur disant : “*OK coco, tu n’as écrit que deux épisodes dans ta vie mais on te met sur* Wonder Woman *et je te préviens, une partie du public te pourrit depuis cinq mois*”. Le constat est là, quand bien même ce n’est pas la pire chose qui ait été écrite sur *Wonder Woman* (on est quand même à des années-lumière au-dessus de la prestation de Jodi Picoult, qui avait ravagé la série en quelques épisodes vers 2007), le résultat n’est pas pour autant inoubliable et certainement pas “régulier”. Là où, dans des circonstances normales, Meredith Finch pourrait espérer trouver ses marques d’épisode en épisode, le rapport de force entamé avec une partie très vocale du lectorat fausse les choses, tout étant surinterprété vers le bas. Exemple, dans l’une des premières scènes, on voit Wonder Woman ramasser un ours en peluche. Il n’en faudra pas plus pour que les plus radicaux décrètent que les Finch infantilisent donc l’amazone. Peu nombreux seront ceux qui citeront (comme Rhonda Oglesby du blog *Game On Girl*) l’extrait dans son contexte : la Justice League intervient lors d’une catastrophe humanitaire et l’on aperçoit une petite fille sur le point de se noyer, serrant contre elle l’ours. Plus tard, Wonder Woman ramasse l’ours, signe que les super-héros ne sont pas arrivés à sauver tout le monde. On est quand même loin d’une femme-enfant jouant à la poupée. Au final, les détracteurs américains des Finch sur les réseaux sociaux ont imposé un fil narratif confortant leur a priori. Dans la pratique, la réalité est plus subtile. En 2011, *Wonder Woman* d’Azzarello a été lancée avec des ventes un peu au-dessus de 50 000 exemplaires. Aujourd’hui, *WW* des Finch tourne plutôt autour de 33 000 / 35 000 selon les mois, “preuve” supposée d’une désaffection du public. Sauf que ce tassement des ventes est survenu vers 2012-2013, sur la fin de l’ère Azzarello, où il apparaît qu’une partie du public s’est lassée de l’approche mythologique. En fait le régime de croisière des ventes des épisodes des Finch se place exactement au même niveau que ceux d’Azzarello les deux années précédentes. Ce n’est pas la Bérézina annoncée. Ce n’est pas non plus le succès que pouvait espérer DC Comics en se basant sur les ventes antérieures de David Finch sur d’autres séries (où il arrivait, il est vrai, généralement en même temps qu’une relance de la numérotation, avec un effet “n°1” auprès des collectionneurs). L’ironie, c’est que l’éditeur et les auteurs, absorbés en partie par la gestion de crise (passé un moment les Finch ont arrêté d’accorder des interviews, lassés d’avoir à en revenir à ce non-usage du mot “féministe” dans une interview de 2014) ont voulu donner au public une Wonder Woman qui s’éloigne du côté “guerrière en maillot de bain” en voulant lui donner une armure plus couvrante. Une intention louable ? En toile de fond on reconnaît aussi la mainmise de Dan Didio, qui a bien souvent cherché à synchroniser les événements autour de La Trinité Batman/Superman/Wonder Woman (exemple, lors de l’event *One Year Later*, les trois héros renonçaient en même temps à leur carrière). Là, la mode est au changement d’apparence. Pas de chance : le nouveau costume de WW est tout simplement hideux et fait l’objet de nouvelles critiques (justifiées pour le coup, ce nouveau look compliquant l’héroïne plus qu’il ne la renforce). Si les ventes ne s’effondrent pas, il devient apparent que rien de ce que feront DC ou les Finch ne pourront regagner la bataille de l’image, à l’heure où Warner a, en ligne de mire, la carrière ciné de l’amazone. En clair, auteurs et éditeur cherchent sans doute une porte de sortie honorable (exfiltrage de l’équipe créative ou virage drastique ?) dans une fenêtre située, aux USA, au printemps, au moment de la sortie de *Batman V Superman* ou de la parution de *Wonder Woman #50*. Il n’en reste pas moins que la gestion médiatique de ce comic-book en sortira forcément changée. Mais est-ce que pour autant, le fond du débat y aura gagné ?

X.F.



EN HAUT ET CI-DESSOUS : première mission pour les Finch, mieux intégrer l’autre vie de Wonder Woman au sein de l’univers DC (ses exploits au sein de la Justice League ou encore des rencontres avec des personnages comme Swamp Thing).





AVENGERS/ULTRAFORCE

CROSSOVER OUBLIÉ MAIS FONDATEUR ?

UN CROSSOVER IMPLIQUANT LES AVENGERS, EN PARTIE DESSINÉ PAR GEORGE PÉREZ ET SCÉNARISÉ PAR WARREN ELLIS ? VINGT ANS APRÈS SA PARUTION, LE CLASH ENTRE LES AVENGERS ET ULTRAFORCE EST LARGEMENT SORTI DES MÉMOIRES. NORMAL : LA MOITIÉ DES PERSONNAGES Y AYANT PARTICIPÉ SONT DEPUIS TOMBÉS AUX OUBLIETTES. ET POURTANT, AVEC LE RECUL, LA RENCONTRE ENTRE CES DEUX UNIVERS RESTE LA PETITE GRAINE DE PLUSIEURS SAGAS PLUS RÉCENTES.

En 1992, le petit éditeur Malibu avait servi de marchepied à la création d'Image Comics. Image devait être un simple label au sein de Malibu. Le succès aidant, les fondateurs d'Image déménagèrent en 1993. Malibu, qui avait brièvement concurrencé DC Comics pendant cette période, décida donc de créer son propre label façon Image, orienté vers les scénaristes, et créa donc un univers super-héroïque partagé, l'Ultraverse, composé d'une avalanche de séries. Ce n'était pas vraiment du "creator-owned" (Malibu n'avait pas envie de revivre le départ d'Image) mais une sorte de régime intermédiaire où l'éditeur et les auteurs partageaient les droits. Parmi les séries les plus connues, on peut citer *Prime* (un jeune garçon se transformant en colosse, sorte de réinvention moderne de Shazam) ou *Mantra* (l'âme d'un guerrier millénaire et sexiste, coincé dans le corps d'une jolie brune). Les ventes furent inégales et bientôt Malibu tenta de structurer les choses pour ressembler un peu plus à DC et Marvel. On composa donc une équipe fédératrice de type Justice League/Avengers, d'autant plus que certains héros étaient déjà des analogues. Outre Prime/Shazam, on trouvait par exemple Contrary (une télépathe et manipulatrice cérébrale sexy, habillée de blanc, semblable à Emma Frost), Prototype (un héros en armure visiblement proche d'Iron Man). À bien des égards, c'était un amalgame entre Marvel et DC. Le groupe, Ultraforce, fut lancé en 1994 sous la houlette du scénariste Gerard Jones et du dessinateur George Pérez. Un studio d'animation se précipite sur les droits, produisant un éphémère cartoon. Mais dans les coulisses, le marché commençait à être saturé. Si bien que, dès 1994, Malibu négocia son rachat par Marvel, qui était intéressé par le studio de coloristes de l'éditeur. Dès lors, l'éditeur de Spider-Man et des X-Men décida de valoriser son acquisition en intégrant l'Ultraverse à son propre univers. L'idée fut d'abord de déplacer quelques personnages via une première saga. Dans *Godwheel*, Loki se retrouve prisonnier dans cet autre univers. Puis, lors d'un épisode confrontant le Surfer d'Argent à Rune (un vampire cosmique originaire de l'Ultraverse), ce sont les gemmes de l'Infini qui changent de réalité et atterrissent donc dans les mains de Loki, seul à connaître leur puissance. On est donc devant une des rares occasions où les gemmes sont utilisées sans que Thanos n'intervienne… Et inversement, c'est la première fois que Loki est relié aux gemmes (ce qui ne se reproduira que

dans l'univers cinématique de Marvel, une quinzaine d'années plus tard). À noter que les gemmes fonctionnent dans l'Ultraverse (contrairement à ce que Jonathan Hickman a pu expliquer dans ses *Fantastic Four* ou *New Avengers*, où les gemmes ne sont pas censées opérer en dehors de leur réalité d'origine). Le décor est alors planté pour une confrontation plus massive. Marvel profite d'un épisode des *Avengers* (#375, juin 1994, la fin de la saga de "Proctor") dans lequel le Chevalier Noir et Sersi disparaissaient pour une destination inconnue. Le Chevalier Noir, amnésique, réapparaît vite dans les pages d'*Ultraforce* et l'on comprend que Sersi, devenue folle, est aussi quelque part dans l'Ultraverse. Dans *Avengers*, sa démence n'avait pas de finalité. Dans *Avengers/Ultraforce Prelude* (par Terry Kavanagh et John Statema), on apprend que Sersi est guidée par une mystérieuse entité. Dans *Avengers/Ultraforce #1* (par Glenn Herdling, Angel Medina et M.C. Wyman), le Grand Maître, personnage associé de longue date avec les gemmes d'Infini, se lance à la recherche des pierres, arrive dans l'Ultraverse et propose à Loki un des jeux pour lequel il est connu. Le Grand Maître invoque les Avengers de l'époque et Loki manipule l'Ultraforce. On est dans le même registre que deux sagas classiques des Avengers : quand le Grand Maître avait monté un jeu similaire opposant le groupe à l'Escadron Sinistre où quand Loki avait orchestré une guerre entre les Avengers et les Défenseurs. Mais là, un élément perturbateur survient sous la forme d'une septième gemme inconnue. Elle est décrite comme le "système opérationnel" des six autres. Réunies pour la première fois depuis une éternité, les sept gemmes matérialisent ce système sous la forme de l'entité guidant Sersi, Nemesis, dont le propre est de recréer les univers par simple caprice. Avant que les deux équipes ne puissent intervenir, Nemesis réinvente un monde hybride dans lequel les Avengers et Ultraforce fusionnent, inconscients de leur existence précédente. Le crossover *Avengers/Ultraforce* est donc l'un des premiers exemples "d'amalgame" d'univers (Marvel et DC réutiliseront la technique quelques moins plus tard dans… *Amalgam*). En fait l'idée vient probablement du premier crossover *JLA/Avengers* que Pérez devait dessiner mais qui n'est jamais paru.

D'ailleurs, des années plus tard, lors de la parution effective d'un crossover *JLA/Avengers*, c'est cette même idée d'équipes fusionnées que l'on retrouvera. Dans le chapitre suivant (intitulé "Ultraforce/Avengers"), Warren Ellis et George Pérez passent aux choses sérieuses : les Avengers se sont créés pour venger la mort de Hank Pym et la Guêpe est devenue la Veuve Noire, maîtresse de Quicksilver. Loki et Thor sont méconnaissables, plus hirsutes et barbares (en gros, les versions natives de ces dieux, propre à l'Ultraverse). Pas d'Iron Man dans ce monde car il y a déjà Prototype. À la place de Miss Hulk, dans les Fantastiques on croise l'héroïne Mantra. Loki est le premier à se rendre compte du côté "artificiel" de ce monde et à renvoyer les héros vers d'autres réalités, vers des héros comme Giant-Man ou Contrary, des "laissés-pour-compte" que Nemesis n'a pas utilisé dans sa construction (et qui ont donc gardé leur mémoire). À partir de là, l'emprise de Nemesis sur le monde qu'elle a créé s'effondre, non sans quelques retombées. Par exemple : le Chevalier Noir, qui avait mis des années à se libérer de la malédiction de son épée, se retrouve affublé d'une version alternative de cette arme. Alors que les murs entre les réalités s'effondrent tombent, on aperçoit un peu tout et n'importe quoi, comme une version chrétienne de Thor (bien avant *Marvel 1602*) ou un Captain America nazi. Finalement, l'armée de héros qui affronte Nemesis est venue de nombreux univers et, pour l'occasion, Marvel et Malibu négocient des guests inattendus car indépendants : Ash (de Palmiotti et Quesada), les Nocturnals (de Dan Brereton), Crimson Plague (de Pérez) ou même Groo the Wanderer (de Sergio Aragones) viennent grossir les rangs. Finalement, le Chevalier Noir détruit Nemesis, entreprenant une sorte de reboot partiel. Si l'univers Marvel reste intact, l'Ultraverse (dans lequel le Chevalier Noir reste prisonnier) est corrigé en partie. L'idée est de relancer les séries Ultra sous l'égide de Marvel. Malheureusement la suite sera éphémère. La première phase de l'Ultraverse avait vu passer des auteurs comme James Robinson, George Pérez, Terry Dodson… Sous l'ère Marvel, on confie les titres à des auteurs peu reconnus tandis que les concepts sont dilués. Le public ne suit



CI-DESSUS : Quicksilver et Janet Van Dyne, devenue Black Widow, sont amants au sein d'une équipe fusionnant Avengers et Ultraforce. On aperçoit aussi le Thor plus "teuton" de l'Ultraverse.

À GAUCHE : Nemesis, l'entité de la septième gemme de l'Infini.

CI-DESSOUS : le jeu classique entre le Grand Maître et Loki, tel que raconté par Contrary et dessiné par Pérez.



pas, tandis que Marvel traverse une période noire, acculés à la banqueroute pour d'autres raisons. Les nouvelles séries Ultra s'arrêtent en quelques mois. Mais le pire concerne la vente de Malibu : les contrats contiennent des failles en ce qui concerne la paternité des personnages. Si bien que Marvel… ne les possède pas vraiment ! Il faudrait l'accord des anciens proprios de Malibu mais aussi des auteurs pour les utiliser. L'affaire devient un véritable casse-tête juridique qui se réglera entre avocats, débouchant sur une situation où tout l'Ultraverse est bloqué. Ce qui explique que le Chevalier Noir et les autres Avengers ne feront plus jamais référence à cette saga, que plus aucune allusion ne sera faite à une septième gemme de l'Infini. Les lecteurs d'*Avengers* en seront quittes pour ignorer comment Sersi a été guérie. Il ne s'agit pas de dire qu'*Avengers/Ultraforce* a tout inventé en termes de fusion d'univers (*Crisis* était passé avant) ni même qu'il a forcément défini la suite. Mais on retrouve dans ce crossover des signes avant-coureurs d'*Heroes Reborn*, des éphémères fusions Wildstorm/Marvel (vers la fin de *Reborn*) ou même de certains aspects de l'actuel *Secret Wars*…

X.F.

MAGNÉTO

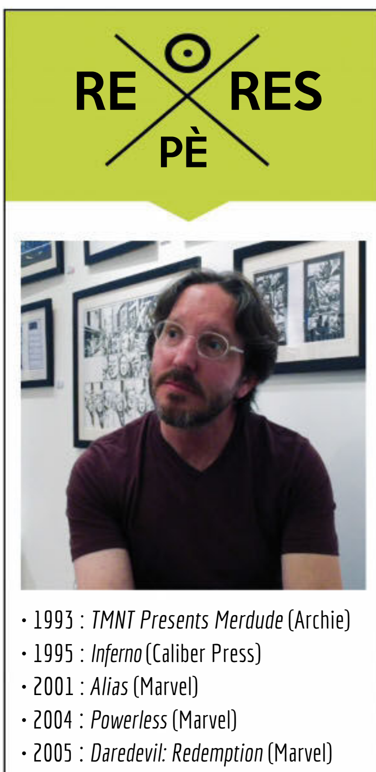
MICHAEL GAYDOS

"JESSICA JONES, C'EST UN PEU MA FILLE..."

À LA FAVEUR DU LANCEMENT DE LA SÉRIE TV *JESSICA JONES* SUR NETFLIX, LA GALERIE ARLUDIK A CONVIÉ MICHAEL GAYDOS, LE DESSINATEUR ORIGINAL DE L'HÉROÏNE, POUR UNE EXPOSITION À PARIS. L'OCCASION POUR NOUS DE DEMANDER À L'ARTISTE À QUEL DEGRÉ IL SE RECONNAÎT DANS L'ADAPTATION ET COMMENT IL VIT L'ACCÉLÉRATION DE SA CARRIÈRE.

Vous avez commencé votre carrière il y a 22 ans, dans les pages de *Teenage Mutant Ninja Turtles Presents: Merdude*. C'est le genre de personnages qui vous intéressait à la base, en tant que lecteur, ou le premier boulot qui s'est présenté à vous ?

Je travaillais comme coloriste pour les *Teenage Mutant Ninja Turtles* publiés chez Archie. J'ai fini effectivement par dessiner quelques pages d'un numéro spécial sur un personnage secondaire de cet univers, Merdude. C'était une expérience intéressante. Bosser pour une licence si iconique que *TMNT*, surtout à cette époque... Ils étaient si populaires. J'ai rencontré Kevin Eastman, le créateur des Tortues. En fait, j'ai même habité chez lui durant les mois où j'étais coloriste (rires).



Quels sont vos artistes de référence, ceux qui vous ont le plus influencé ?

Je dois dire que je suis plus intéressé par des artistes... des peintres même devrais-je dire comme Bill Sienkiewicz, Kent Williams, George Pratt, Dave McKean et Jon J. Muth. Frank Miller également pour son style très contrasté, en noir et blanc. J'ai toujours voulu travailler dans les comics avant d'aller à la fac, je rêvais de devenir le prochain John Byrne. Mais ensuite, j'ai découvert les beaux-arts et je me suis dit : "*Wow ! C'est incroyable*." Du coup, je ne me voyais plus du tout devenir le nouveau John Byrne. Il n'y avait plus moyen que je fasse ça. C'était aussi à l'époque où sortaient des projets chez Epic comme *Blood*, *Elektra Assassin* ou *Moonshadow*. J'ai vu qu'on pouvait faire des comics en s'inspirant de ce qu'on pouvait apprendre dans les beaux-arts. C'était parfait. C'est ce que je voulais faire. J'adore les comics et je pouvais utiliser les influences des peintres pour dessiner. On pouvait enfin PEINDRE tout un comic-book. C'était sidérant. C'était la direction que je voulais emprunter... Quelque chose de plus expressif. Et j'ai fini par faire *Teenage Mutant Ninja Turtles* ! (rires) Blague à part, ça m'a permis de faire *Scorched Earth* chez Tundra. Kevin Eastman possédait cette maison d'édition. Un de mes amis de fac, qui bossait chez Mirage, lui a montré ma thèse, un "prototype" de *Scorched Earth*. Et Kevin a été intéressé. Ce qui fait que le premier titre qu'on m'a commandé était directement ce que j'avais en tête, ce que je voulais faire. Je crois même que c'était le premier titre ou l'un des tous premiers publiés par Tundra. Et on se disait "*Quoi ? Tundra peut publier des pages peintes ?*" Malheureusement, Tundra n'a pas tenu très longtemps. Mais ça a été une merveilleuse expérience.

Chez Tundra, c'était du creator-owned ?

Oui, c'était bien ça... Si ce n'est que je n'écrivais pas moi-même. Un de mes amis de lycée était un scénariste. J'avais le concept de base pour *Scorched Earth* mais c'est lui qui a donné forme à mes idées. Mais, oui, le contrat nous a permis de conserver les droits. Tundra était une idée formidable, mais malheureusement, la boîte n'a pas fonctionné...

Pensiez-vous que dix ans après, Jessica Jones serait aussi populaire ou qu'elle aurait le droit à sa série TV ?

Pas du tout (rires). Mais alors pas du tout. Quand je vois tout ça autour de moi (il se retourne vers l'exposition de ses planches), je suis le premier étonné. Je me revois encore dans mon studio, au sous-sol, essayant de finir ces pages. Vous savez que dans les comics, on doit sortir un numéro par mois. Et donc je me concentrais pour terminer et sortir l'épisode dans les temps. Et pour pas avoir une mauvaise réputation (rires). Et j'ai tenu le rythme, ce dont je suis encore très fier aujourd'hui. Je suis content nos 28 numéros. Quand j'y repense, je me dis : "*28 numéros, c'est fou !*" Je ne serai plus capable – et d'ailleurs je ne veux – faire ça aujourd'hui. Quand bien même si je suis plus discipliné qu'à l'époque. Je ne me vois pas refaire ça. Je n'aurais jamais pu imaginer ça. Je ne me disais même pas que je devais faire attention aux détails de ce que je dessinais, parce que les originaux se retrouveraient un jour exposés dans une galerie... Non ! Vous me l'auriez dit que je n'y aurais jamais cru !

Parlons de votre rythme de travail et de votre carrière. Quand on regarde votre bibliographie (en particulier entre 1995 et 2001, mais pas seulement), il y a des années entières ou vous n'avez rien publié. Lorsque l'on n'est pas un "monthly artist" est-ce qu'on peut vivre de son art ?

Avant de travailler sur *Alias*, j'ai fait des mini-séries pour Caliber Press dont *Inferno* avec Mike Carey. Mais aussi beaucoup de couvertures. Je réalisais également des illustrations pour des jeux de rôle, par exemple pour White Wolf Publishing. D'ailleurs je continue d'en faire. Ma préoccupation, c'était de toujours garder un pied dans le milieu créatif, d'avoir toujours un projet en cours. Mais effectivement, en plus de ça, je devais bosser à côté comme dans un magasin d'encadrement, dans les centres commerciaux histoire d'avoir un salaire régulier. Caliber me payait un prix à la page très décent, vous savez, c'est juste que le nombre de commandes ne dépassait pas un certain volume.

Une des choses qui ont beaucoup fait parler au moment de la sortie d'*Alias #1*, c'est la fameuse scène d'amour avec Luke Cage. Est-ce que vous aviez une pression particulière sur ce passage ? Qui a défini ce qu'il fallait montrer ou pas ? Brian M. Bendis et vous, ou Marvel ?

C'était un peu les deux ! (rires) Brian et moi étions d'accord sur le fait qu'il n'est pas nécessaire de montrer les choses explicitement pour les faire comprendre. Au contraire. C'est votre cerveau de lecteur qui va remplir les vides. Et c'est bien plus intéressant comme ça. Dans ce cas particulier, ça a bien marché. Surtout avec son expression et les dialogues de Brian. Marvel n'avait aucun problème avec ce passage. La question



ne se pose pas à ce niveau-là. C'était plus contrôlé dans des épisodes plus tardifs de la série, quand par exemple elle est avec Scott Lang. Je ne pouvais pas dessiner ses fesses ou montrer de scène de nudité frontale, même s'ils ne faisaient rien. C'est ce genre de choses qui bloquent. On peut faire dire "fuck" à Jessica mais pas question de montrer des scènes de nu ! Ça paraît étrange. D'ailleurs, en Europe, c'est souvent la réaction inverse que j'observe. Vous faites attention à la démarche artistique. Vous savez que c'est de l'art. Aux USA, on peut montrer de la violence mais pas une femme nue dans sa chambre, même si le contexte n'est pas sexuel...

Oui, sauf qu'aux USA comme en Europe, des femmes nues, on a le droit d'en voir dans les musées !

Exact ! (rire) Nous étions la première série à sortir sous le label MAX de Marvel. Et à ce moment-là MAX en était au stade de l'expérimentation. Nous, de notre côté, nous en étions encore à tester un peu ce que nous pouvions faire dans cette gamme, ce qui était acceptable. Et nous ne savions rien de la réaction des lecteurs ou des milieux. Vous savez sans doute que l'imprimeur prévu n'a pas voulu imprimer le premier numéro. Marvel a dû trouver un autre imprimeur à la dernière minute. Je ne sais pas pourquoi. En fait, contrairement à ce qui a été dit, le premier imprimeur n'a jamais vraiment donné d'explication à cette réaction. Est-ce que c'étaient les dialogues qui les avaient dérangés ? Le contenu ? Le fait que ce soit un couple interracial ? Autre chose ? En fin de compte peu importe... Ça nous a fait de la pub à peu de frais ! (rires)

Quand vous avez co-créé Jessica Jones, elle sortait du moule des super-héroïnes de comics, elle avait quelques kilos en trop... Mais dès qu'elle est passée dans les mains d'autres dessinateurs, elle est entrée dans la norme. Krysten Ritter, qui l'incarne dans la série, est plutôt mince et jolie. Que pensez-vous de ces changements ?

Je ne lis pas vraiment les séries dans lesquelles Jessica apparaît. C'est un peu ma fille et celle de Brian Bendis. Donc c'est dur de la voir passer entre les mains d'un autre artiste. Mais c'est un personnage Marvel. Vous pouvez avoir cinquante personnes qui vous dessinent Spider-Man... et elles le dessineront toutes d'une manière différente. À côté de ça, ça fait plaisir de lire la réaction des gens quand ils voient Jessica dans un comic-book mais disent que ce n'est vraiment elle, que "*Michael Gaydos est le seul à dessiner la vraie Jessica*". J'aime ça ! (rires) En ce qui concerne Krysten Ritter... Au départ, franchement, je ne savais pas quoi penser. Elle ne ressemblait pas au personnage que j'avais dessiné. Ensuite, j'ai vu la performance des acteurs dans *Daredevil*. Et c'était un peu la même chose, physiquement ils étaient différents mais incarnaient bien le caractère de leur rôle. Je me suis donc dit qu'il fallait mieux quelqu'un qui restituerait les émotions de Jessica plutôt que quelqu'un qui lui ressemble physiquement. Krysten est une très bonne actrice. Après avoir vu le premier épisode, j'ai vu qu'elle comprenait le personnage. J'ai eu la chance de dessiner Jessica à nouveau pour un one-shot promotionnel pour la série TV. À chaque fois que je la dessine, je l'aime toujours un peu plus. Après le premier épisode, j'ai eu la même sensation. C'est bien Jessica. Krysten est si douée... Elle peut changer d'émotion en un éclair, être très sombre. Je la vois faire à l'écran les expressions que j'ai dessinées.

Quand un comic-book est adapté en série TV ou en film, on y retrouve des bribes du travail du scénariste. À part pour de rares cas comme *Sin City*, ce qui est à l'écran est différent du style de l'artiste. Vous reconnaissez-vous dans l'esthétique de la série de Netflix ?

C'est une adaptation de mon travail. En regardant le premier épisode, j'ai remarqué qu'ils ont pris des cases d'*Alias* et les ont reproduites à l'écran. La scène du couloir qui conduit au bureau d'Alias Investigations, ça sort tout droit du comic-book. La case après que Jessica et Luke aient fait l'amour, on voit Luke Cage de dos. Ils les ont retranscrites dans la série TV... Des petites choses également, comme la chambre de Jessica, j'avais dessiné une affiche au mur et elle est aussi dans la série. Le lit aussi est très similaire. Il y a plein de détails tout droit sortis de mes pages. Et je vois tout ça... C'est génial ! Et c'est étrange en même temps.

Étiez-vous impliqué dans la production ?

Non, pas du tout. J'aime la série. Mais je suis détaché de tout ça. Je regarde les films et les séries comme un fan. J'avais hâte de découvrir l'intégralité de *Jessica Jones*. Si ça fonctionne, ils feront peut-être une deuxième saison. Et qui sait ? Je pourrais peut-être aller sur les plateaux de tournage ou jouer dans une petite scène ? (rires)

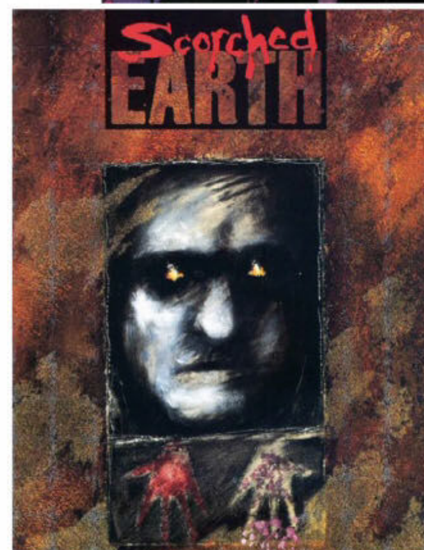


EN HAUT : Michael Gaydos joue les allers-retours entre comics et séries TV. Avant que *Jessica Jones* devienne un show, il avait travaillé sur l'adaptation BD de *True Blood*.

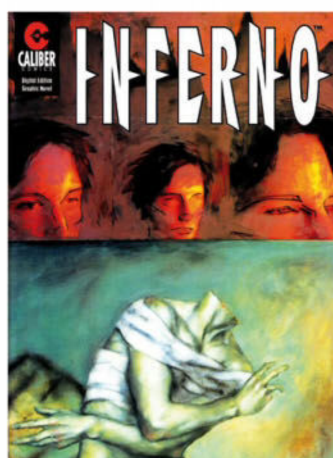
CI-DESSOUS : la vraie chose qui bloque chez les Américains ? C'est pas la pose, ou l'acte, mais la nudité.

EN BAS : *Scorched Earth*, un projet perso mené chez Tundra.









EN HAUT : l'exposition *Jessica Jones* qui s'est tenue à Paris, chez Arludik, avec la complicité de Netflix.

CI-DESSUS : *Inferno*, l'une des séries sur lesquelles Mike a travaillé avant d'être connu du grand public.

EN BAS : Jessica Jones se fout décidément du standing habituel des super-héroïnes.



Vous parliez du comic-book promotionnel commandé par Netflix, qui se passe dans la continuité des séries TV, avec le Daredevil de cet univers. Du coup est-ce que pour vous c'était comme travailler sur Alias ou vous l'avez pensé de manière différente.

C'était un peu comme retourner sur *Alias*. Mais en revanche, Netflix voulait voir apparaître certains éléments particuliers. Par exemple, Daredevil porte le même costume rouge qu'à la télé, celui qu'on ne voit qu'à la fin de la première saison. C'était super car j'ai pu voir des designs avant la sortie de *Daredevil*. Ils me disaient : "*Ne montrez ça à personne !*" (rires) Sauf que je devais faire bouger le personnage et que j'avais besoin de le représenter aussi de dos. Seulement dans la série, on ne voit pas vraiment le deuxième costume sous cet angle. On l'aperçoit juste sur un toit, de face. On a aucune idée de comment ça se présente, vu de derrière. J'ai dû leur demander: "*De quoi a l'air l'arrière du costume ?*" et ils m'ont répondu : "*On ne sait pas trop...*" (rires) Ils m'ont envoyé plein de photos que je ne pouvais pas montrer. Pour en revenir à Jessica, Netflix ne voulait pas qu'elle ressemble trait pour trait à Krysten Ritter. Ils voulaient un mélange de mon style sur *Alias* et de l'actrice. C'était intéressant. J'ai dû repenser ma façon de dessiner. Cela fonctionne pas trop mal. Il y a un peu des deux "Jessica".

"Si l'histoire est bonne, si Brian est au scénario et Matt Hollingsworth aux couleurs... Ça serait cool de réunir toute la petite bande."

Après avoir retrouvé Jessica sur ce one-shot, avez-vous envie de retenter l'aventure d'une série régulière *Jessica Jones* ? En avez-vous parlé avec Brian ?

Franchement ? Brian m'agite toujours ce personnage sous le nez (rires). Chaque année... J'aimerais y retourner pour une courte période peut-être. Quand je regarde les 28 numéros d'*Alias*, je me dis que c'est super. Je les ai relus avant la sortie de la série TV. Je ne les avais pas relus depuis quinze ans. Nous avons terminé le comic-book en laissant une bonne impression. Je ne sais pas si je veux essayer de faire quelque chose qui pourrait perturber ça. Nous verrons en fonction de la demande avec la série TV. Peut-être une mini-série de cinq numéros... Si l'histoire est bonne, si Brian est au scénario et Matt Hollingsworth aux couleurs... Ça serait cool de réunir toute la petite bande.

Pour en revenir aux adaptations de séries TV en comics. Vous avez aussi dessiné *24 Heures Chrono* ou encore *True Blood*. Est-ce que c'est la même chose que dessiner des comics pour les big two ?

C'est plus compliqué. Pour *24*, j'avais besoin d'avoir l'approbation de la production et tout particulièrement de Kiefer Sutherland. Il n'était pas très ressemblant au début. Je leur ai envoyé des essais. Ils m'ont demandé de recommencer. Ils ne savaient pas vraiment ce que l'acteur voulait. J'essayais de le faire ressemblant, mais était-ce vraiment ce qu'il voulait, lui ? On m'a finalement approuvé les premiers designs. Il y avait eu un malentendu quelque part. Ils sont sensibles à la ressemblance. Le personnage sur papier devait ressembler à la version télé. J'ai eu plus de difficultés sur *True Blood* sur la ressemblance. En général, ce n'est pas la faute de l'éditeur, mais plutôt du studio. Ils détiennent ces propriétés et essaient de trouver l'interprétation la plus juste.

La promotion de la série de Netflix vous permet de faire des expositions comme celle accueillie chez Arludik, à Paris. C'est courant, pour vous, de montrer vos planches au public ?

Eh bien non. Je n'ai jamais vraiment montré mes planches ou mes illustrations. J'ai exposé lors d'un salon, il y a six mois environ. Et c'était la toute première fois où j'exposais ainsi. On me demande souvent : "*Pourquoi ?*" et je n'ai pas d'explication. Je n'ai jamais tenté la chose. Et oui je fais aussi des peintures, et peut-être que je me suis convaincu que c'est cet autre type de peintures qui devrait être exposé. Mais maintenant, avec le succès des films, l'univers des comics est redevenu populaire. Et surtout avec les séries de Netflix, j'assume plus d'être un dessinateur de comics. Est-ce que je pensais être un jour exposer dans une galerie ? Non ! Et encore moins à Paris ! (rires). Mais maintenant je suis plus à l'aise avec ça. C'est une bonne manière de faire de la promo. C'est aussi l'occasion pour le public de découvrir que ce n'est pas si facile d'être un dessinateur ! (rires)

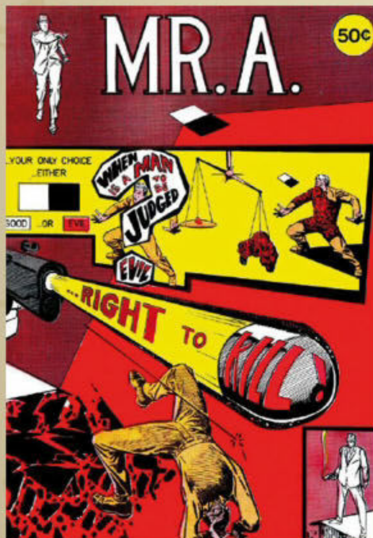
Propos recueillis par Pierre Bisson et Xavier Fournier



LES AUTRES ENFANTS DE Steve Ditko

SPIDER-MAN OU DOCTEUR STRANGE, VOUS CONNAISSEZ. LE CONTOUR, LA CAPE, LE VIDE, L'HOMME MANQUANT, STATIC OU LE MOQUEUR, C'EST DÉJÀ MOINS SÛR. DEPUIS CINQ DÉCENNIES, EN MARGE DE SES CRÉATIONS LES PLUS CONNUES, STEVE DITKO A CRÉÉ, SOUVENT PAR L'INTERMÉDIAIRE DE FANZINES, UNE VÉRITABLE LÉGION DE PERSONNAGES. PETIT TOUR D'HORIZON (NON EXHAUSTIF).

Steve Ditko est bien connu pour être, chez Marvel, le co-créateur de Spider-Man et de Docteur Strange. On se souvient moins qu'il est aussi l'un des papas du bondissant Speedball (l'un des New Warriors) et de Squirrel Girl. Chez Charlton, il a par ailleurs produit Captain Atom, Blue Beetle (dans sa version Ted Kord), Nightshade et The Question, qui ont non seulement été rachetés par DC Comics mais qui ont fourni la base des Watchmen (et les gens ignorent bien souvent à quel point cette série d'Alan Moore et Dave Gibbons repose sur une philosophie déjà présente chez Ditko). Chez DC proprement dit, l'auteur a participé à la création du ricanant Creeper, d'Hawk & Dove, de Shade The Changing Man, d'une version cosmique de Starman, du barbare Stalker et bien d'autres héros qui ont rencontré des succès divers, mais dont la plupart se sont replacés depuis dans des épisodes de la *Justice League*, des *Teen Titans* ou de quelques crossovers de la firme. C'est un beau CV, déterminant pour l'histoire des comics (imaginez que Ditko soit resté couché avec un rhume le jour de la création de Spider-Man, c'est le sort de la BD américaine qui aurait pris une route différente). Mais cette liste déjà prestigieuse ne représente qu'une partie du tableau. Depuis la fin des années 1960, Ditko a entrepris d'autoproduire ses propres créations, quitte à faire le choix d'une distribution confidentielle. D'où toute une branche de la famille de Spider-Man, The Question et Doctor Strange qui reste méconnue du grand public, alors que bien souvent, elle permet à l'auteur (toujours productif de nos jours, alors qu'il est âgé de 88 ans) de pousser plus loin ses thèmes de prédilection.

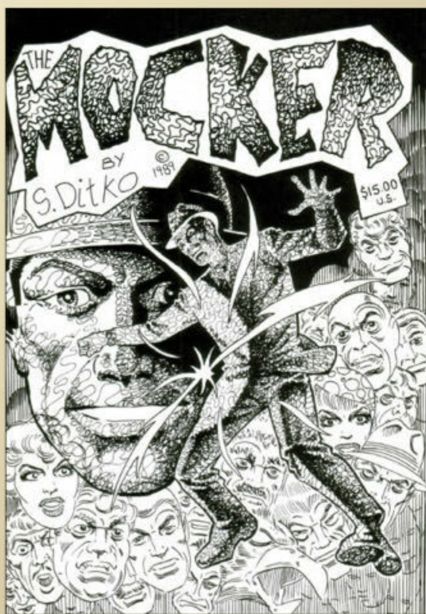


"A" COMME...

Le dessinateur (mais aussi régulièrement scénariste) Steve Ditko, qui conçoit tout compromis, même mineur, comme trahison de l'être, a souffert et trépigné pendant toute sa relation avec Marvel et le responsable éditorial/scénariste Stan Lee, au début des années 1960. Lee, personnage flamboyant, était aux antipodes de la philosophie de Ditko. Et si ce dernier est avare en interviews, les collaborateurs du Marvel de l'époque se sont souvent faits les témoins de scènes où Ditko passait déposer ses planches de *Spider-Man* en refusant même d'adresser la parole à Lee et en supportant assez mal que l'autre retouche ne serait-ce qu'une virgule dans ses pages. Encore que dans un de ses monologues éditoriaux récents (*Four Pages Series #9*, 2015), Ditko explique que le jour de sa démission, il souhaitait rencontrer Stan Lee pour lui expliquer son départ et que c'est l'éditeur qui a refusé de lui parler. Ditko claque la porte en 1965, retourne chez un précédent employeur, Charlton, pour y reprendre les aventures de Captain Atom (personnage qu'il avait créé quelques années plus tôt), reformulé Blue Beetle et injecter dès 1967 un nouveau justicier, plus personnel, sous la forme de The Question, personnage en costume de ville tel qu'on le portait dans les années 1930 à 1950. The Question se distingue par l'absence totale de visage (en fait une substance chimique gomme ses traits distinctifs quand il entre en action). À la même époque, le dessinateur Wally Wood (*Daredevil*, *Thunder Agents*...) vient de se lancer dans l'auto-édition en publiant l'anthologie *Witzend*. Clairement, le but de Wood est l'indépendance par rapport à des Marvel, des DC ou même des Charltons. Les tirages sont confidentiels mais l'argent tombe directement dans la poche des auteurs qui, de plus, font un peu ce qu'ils veulent. Ditko ne peut que se reconnaître dans cette volonté d'autonomie. On le retrouve donc parmi les collaborateurs de *Witzend*, où l'auteur lance un cousin plus radical, moins "compromis", de The Question, l'énigmatique Mr. A (de son vrai nom Rex Graine). A pour "Answer" (la "Réponse", le complément de The Question) ou encore "Anonyme" mais aussi parce que, dans la logique que Ditko développera dans les années suivantes, A = A, B = B et tout système qui prétendrait le contraire est invalide. Sous cette déclaration abstraite se cache l'idée qu'il n'y a pas de demi-teinte (qui ne mène qu'au compromis et à la décadence). Il y a le bien ou le mal, mais pas d'étape intermédiaire. D'où les cartes de visite blanches et noires que distribue Mr. A, comme une forme de jugement. Dans les planches justement en noir et blanc, il n'est pas toujours évident de réaliser que Mr. A est un personnage monochrome, portant un costume et un masque blanc impassible, qui ne laisse passer aucune émotion. On pourrait presque le comparer à une sorte de précurseur de *V for Vendetta* et des Anonymous. Si ce n'est que la sensibilité de Steve Ditko n'est très certainement pas libertaire (le fait que les hippies se soient reconnus dans son *Doctor Strange* est un gigantesque quiproquo). L'auteur se retrouve dans l'objectivisme de la philosophe Ayn Rand, où l'intérêt social existe peu. Le pauvre est pauvre parce qu'il le veut bien. Le beau est beau, le laid est laid... Et l'idée que plusieurs personnes peuvent avoir une approche différente d'une même chose n'existe pratiquement pas. Le héros ne peut pas l'être à moitié (exit, donc, tout modèle d'anti-héros). Ce qui implique que Mr. A, non content de rosser les gangsters, tient parfois un discours assez acerbe aux victimes, qui sont parfois jugées un peu responsables de leur situation. Cette intransigeance à ses limites, néanmoins. Dans un épisode plus tardif, Mr. A croise un gangster qui a décidé de se racheter. Le héros n'a aucun mal à lui offrir une carte blanche, en reconnaissant qu'il est redevenu honnête.

ANTI-ANTI-HEROS

À l'aube des années 1970, la réaction populaire à des événements comme la guerre du Viêt-Nam et la présidence de Nixon fait que films et bandes dessinées lancent un regard critique à la figure du héros. Typiquement, c'est le moment où Green Arrow accuse Green Lantern de ne pas s'intéresser aux problèmes du peuple. L'antithèse même du modèle défendu par Ditko. En 1972, dans le fanzine *Comic Crusader #12*, l'auteur lance sa "H Series", centrée sur l'acteur D. Skys qui, devenant un véritable avatar de Ditko, se lance dans une tirade sur la perte des valeurs : “*Chaque script ne concerne que ce qu'il y a de pire dans l'individu ! Tous les hommes sont corrompus ou névrotiques. La souffrance est montrée comme seul thème dans la vie !* [...] *Pourquoi ne pas promouvoir le succès et le bonheur ?*” Pour faire court, disons que le frère de “D” est menacé par des gangsters. Finalement, l'acteur se décide à intervenir et d'utiliser… les costumes du studio de cinéma pour lequel il travaille. C'est-à-dire qu'ici le héros emprunte une forme différente d'anonymat que celle de The Question ou Mr. A… D. Skys (phonétiquement proche de “disguise”, comprenez “déguisement”) utilise à chaque sortie un costume différent, qui peut aussi bien être inspiré d'un film de cape et d'épée ou de SF selon les cas. Il n'a pas d'alter ego récurrent et représente, pour Ditko, l'archétype fondamental du héros. Fin 1973, Ditko revient en apparence vers le modèle de Spider-Man et du Blue Beetle avec un héros bondissant, Killjoy, apparu dans les pages d'*E-Man #2*, chez Charlton. Il s'agit d'un athlète portant un costume rouge dont les aventures ont un ton beaucoup plus caricatural que le tout-venant des productions précédentes de Ditko. Portant un masque grimaçant, Killjoy ne parle pas. Il est l'antithèse des plaisanteries de Peter Parker, bien qu'il se déplace souvent au bout d'un câble, un peu à la manière de la fameuse toile d'araignée. Mais c'est le contexte qui est différent, avec des adversaires comptant aussi bien un militaire nommé General Disaster (“Désastre général”) ou un lion et un singe masqué. Comme Killjoy met les criminels sur la paille, la société ne tarde pas à s'émouvoir, prenant le parti de ces pauvres gangsters que le héros empêche de travailler. Finalement la pègre lui envoie une adversaire plus traditionnelle, The Flame, une femme fatale avec des pouvoirs incendiaires. Mais mystérieusement Killjoy est insensible à ses pouvoirs, laissant entendre que l'homme en rouge est plus qu'humain. Loin de la formule habituelle de Ditko (parce qu'elle est scénarisée par son collaborateur Joe Gill), Liberty Belle fait son apparition dans *E-Man #5* (Charlton), en 1974. Cette fois, c'est carrément une super-héroïne patriotique qui tire son nom d'un personnage alors oublié de DC Comics mais qui ressemble à un personnage du Golden Age, Miss Victory. Ici, Ditko n'est guère qu'un exécutant (comme il le sera encore par la suite, en dessinant même, chez Marvel, les aventures de… Chuck Norris !). C'est un patriotisme d'un autre genre que Ditko aborde avec Libage (contraction de “Liberty Agent”), une sorte de super-soldat anti-communiste, largement inspiré des *Thunder Agents* de Wally Wood, dans le sens où il s'agit aussi d'un héros sacrifiable : Libage combat la “vermine soviétique” avec un uniforme qui comporte des fonctions de camouflage et un effet “dazzler”, une décharge lumineuse qui aveugle ses adversaires (Blue Beetle en faisait de même avec un pistolet éclairant). Mais quand Libage est tué, le service qui l'emploie se contente de le remplacer par un nouvel agent, tout aussi anonyme. On ne sait donc pas qui est ce “Liberty Agent”.



RETOUR AU NÉANT ?

Les lecteurs VF de longue date se souviendront peut-être d'avoir croisé le héros suivant, lancé en février 1975, chez l'éphémère Atlas Comics. Pour le coup, *Le Destructeur* (*The Destructor*) sera édité en France dans les pages des premiers numéros de *Titans*, chez Lug. Là aussi Ditko partage le pouvoir , cette fois-ci avec Archie Goodwin, mais on retrouve des interrogations propres à l'artiste, sur le bien, le mal et la rédemption. Au lieu de simplement laisser échapper un criminel qui finira par tuer son oncle, Jay Hunter est une crapule, membre d'un gang qui va le blesser sérieusement et tuer son père. Mais ce dernier a le temps de faire boire à son fils un super-sérum. Devenu invincible, Jay a une épiphanie et décide d'user de ses pouvoirs pour défendre la justice et venger papa. Mais Ditko n'a pas renoncé aux créations purement personnelles. Toujours en 1975, dans *Wha!?!*, il lance deux nouvelles créations. D'abord il y a The Void (“le Néant”), personnage qui semble capable de se fondre dans l'ombre ou la vapeur (peut-être les deux, ce n'est pas très clair) et qui terrifie les gangsters à l'instar de Mr. A, en leur laissant sa carte de visite. Même si le personnage passe une partie de l'histoire à expliquer aux autres qu'il n'est absolument pas surnaturel, l'idée semble être qu'il s'agit d'un concept métaphysique : tout gangster, en choisissant la voie du mal, se destine au “Néant”. “Masquerade” est un concept qui nous ramène vers la comédie à la Killjoy : le directeur d'une agence de détectives refuse de confier des enquêtes à son fils et à la fille de son meilleur ami, car il ne veut pas leur faire courir de danger. Les deux jeunes gens, chacun de leur côté, décident de devenir des héros costumés pour enquêter… mais sans comprendre que l'autre le fait aussi. Si bien que lorsque les deux héros se croisent et décident de faire équipe, ils ignorent qu'ils se connaissent. En 1976, le dernier numéro (*#17*) de Comic Crusader voit apparaître un nouveau héros dans le cadre de la “H Series”, le Screamer (“le Hurleur”) personnage forcément mystérieux, portant une armure qui émet une bruyante alarme, désorientant ses adversaires. Pour le coup, ce sont eux les plus étonnants : il s'agit de vrais/faux hommes des cavernes qui s'attaquent au monde de



CI-DESSUS : The Void. Le héros qui n'existe pas. Enfin, peut-être pas.

CI-DESSOUS : Killjoy, l'acrobate muet.

AU CENTRE : The Mocker / ***PAGE PRÉCÉDENTE :*** The Destructor et Mr. A.





EN HAUT : The Hero. Le surhomme générique selon Ditko.

CI-DESSOUS : Static, un air de famille prononcé avec Speedball, du même artiste.

À DROITE : The Madman et The Outline, dans les comics autoproduits de Snyder et Ditko. Un prochain numéro fait d'ailleurs l'objet d'un financement participatif ces temps-ci.



l'industrie, dans lesquels on reconnaîtra une caricature de hippies s'attaquant aux valeurs de la société. Bien évidemment, le Screamer va y "mettre de l'ordre". Ditko n'est pas spécialement un "zadiste", on l'aura compris.

MANQUES ET MOQUERIES

Le préambule du Missing Man ("l'Homme Manquant"), tel que lancé en 1981 (*Captain Victory and the Galactic Rangers #6*, chez Pacific Comics), est plus drôle. Ditko semble vouloir, cette fois, se rapprocher des nouveaux loisirs de l'époque. Syd Mane est un programmeur qui peut se transformer en un curieux personnage, une sorte de toon qui semble sorti d'un jeu vidéo. Le Missing Man n'a pas de tronc. Il n'est qu'une paire de bras et de jambes, surmonté d'une tête caricaturale. Ce qui veut dire qu'il peut donner des coups de poing ou de pied à ses adversaires mais que ces derniers, eux, n'ont rien à taper ! En 1983, Ditko revient vers sa silhouette emblématique de "l'homme à chapeau" avec The Mocker ("Le Moqueur"), qui fait sa première apparition dans *Silver Star #2* (toujours chez Pacific Comics). Comme pour le Missing Man, c'est une sensation d'absence qui fournit la base des pouvoirs de ce nouveau héros. Tyler Rayne est un assistant du procureur qui, en tentant d'épier des gangsters, s'est caché près d'une machine expérimentale. Exposé à ses effets, Rayne développe le pouvoir de devenir à peine perceptible, une sorte de "flou" pratiquement invisible, que Ditko remplit de traits pratiquement psychédéliques. Le héros se "moque" même de la lumière et trouve ainsi son nom de code. Ses adversaires ne distinguent guère qu'un homme en costume, portant le chapeau, qui, de plus, est capable de les "contaminer" : s'il les touche, ils ressentent une sorte de malaise ou de panique, symbolisé par le fait qu'eux aussi commencent à être remplis de traits chaotiques. Ditko consacrera par ailleurs au Mocker un gros album, publié en 1990. Chez Marvel, en 1988, Tom DeFalco et Steve Ditko co-créeront le jeune héros Speedball, sorte de ballon rebondissant humain (et qui pour le coup, ne peut pas passer pour un enfant "méconnu" de l'auteur). Il convient en revanche de noter que le costume et les effets visuels que Ditko donnera à Speedball s'inspirent grandement d'un de ses héros "indés", Static, lancé en 1983 chez Eclipse Comics. Static est dans le civil Stac Rae, l'assistant d'un savant qui met au point une armure crépitante d'énergie. Ici la philosophie de Ditko se fait plus discrète derrière les mécanismes du super-héros. En fait, il s'agit bien sûr de combattre la dictature et le crime par tous les moyens. Mais Stac a promis à sa fiancée d'arrêter de se mettre en danger. Il doit donc en permanence choisir entre faire le bien ou trahir sa promesse. En 1986, Ditko fait quelques pas en arrière en "inventant" The Shag, un personnage qui n'est jamais qu'une réinvention à peine voilée du Creeper qu'il avait lancé chez DC presque 20 ans plus tôt.



CLASSÉ CONFIDENTIEL

Bientôt commence une nouvelle ère pour l'auteur, alors qu'il se reconnaît de moins en moins dans les boulots de commandes et qu'il préfère, finalement, le fanzinat ou tout au moins l'édition à petit tirage, sous la houlette de son partenaire Robin Snyder. À partir de là, les créations se multiplient à nouveau... Mais ne sont connues que d'un petit cercle d'initiés. The Madman est une crapule, Matt Madder, qui, sous l'emprise d'une drogue, devient un personnage hystérique s'attaquant à tous ceux qui l'ont trompé. On retombe vers le "justicier à chapeau" mais avec des effets visuels qui combinent ceux de Static et de The Mocker. The Outline ("le Contour") ressemble à la silhouette de l'enquêteur urbain type de Ditko, le fameux "homme au chapeau" (Mr. A, Question, Mocker...) si ce n'est que ce personnage est invisible et intangible. Seul le lecteur peut le percevoir dans la page, sous la forme d'un contour, comme le nom l'indique. Dans ces conditions, on pourrait croire que les interactions des personnages sont limitées. Pourtant, le Contour intervient sous d'une conscience spectrale, capable d'influencer les gens en leur murmurant des choses à l'oreille. Ainsi, il a tôt fait de monter plusieurs gangsters les uns contre les autres, de manière à ce qu'ils se neutralisent mutuellement. Le thème de l'absence revient aussi avec The Cape qui, comme son nom l'indique, n'est qu'une cape... flottant dans l'air comme si elle était portée par un être invisible. Pourvue de grands pouvoirs (serait-ce la cape de Docteur Strange ?), cette entité fait passer des tests/épreuves/tortures à des personnages pour déterminer s'ils sont moraux ou pas. Miss Eerie ("Miss Étrange", son nom formant un jeu de mots avec misery, "souffrance", "malheur") est une femme qui, dans les années 1930, se déguise en vieille clocharde furieuse pour faire régner la justice. On passe à nouveau par les codes du costume urbain. The "!?" , pour le coup, n'est pas l'homme au chapeau typique de Ditko, même si son nom est bien sûr une allusion à The Question. Au contraire, bien qu'il évolue dans les années 1930 comme Miss Eerie, sa tenue de super-héros est plus moderne. Enfin, on n'oubliera pas The Hero, tout simplement, un personnage qui porte une combinaison faite de lanières (lui donnant l'allure d'un Bibendum maigre) avec pour seul signe distinctif la lettre "H" sur le torse. Le tout étant nappé de mises en scène allégoriques où Ditko donne son avis sur la société, sur l'industrie des comics et parfois même sur les fans qui le poursuivent pour qu'il se montre ou qu'il dédicace des comics. À 88 ans, Steve Ditko n'a plus la main aussi ferme que dans sa jeunesse. Son style se fait plus conceptuel, parfois épuré ou bien fouillis. Mais l'homme a encore des choses à dire et ses créations tardives permettent de mieux comprendre, de mieux cerner, ses contributions les plus connues...

X.F.

MAGNÉTO

© DC COMICS / VERTIGO

MARGUERITE SAUVAGE
GIRL POWER

RIEN OU PRESQUE NE PRÉDESTINAIT MARGUERITE SAUVAGE À DEVENIR DESSINATRICE DE COMICS, ET POURTANT ! TOMBÉE DANS LE CHAUDRON DE L'ILLUSTRATION QUAND ELLE ÉTAIT PETITE, ELLE CONVAINC D'ABORD LA PRESSE FÉMININE, LOUIS VUITTON, YSL AVEC SES SILHOUETTES LÉCHÉES AU GOÛT VINTAGE. PUIS, ELLE SE RETROUVE SUR *WONDER WOMAN*, CHEZ VERTIGO ET CHEZ *DC BOMBSHELLS*. COCORICO ! UNE FRANÇAISE DE PLUS DANS LES COMICS ET BOURRÉE DE TALENT, ÇA SE FÊTE !

Vous êtes désormais une talentueuse bande de filles travaillant dans les comics, souvent ensemble d'ailleurs, Marguerite Bennett, Kelly Sue DeConnick, Stéphanie Hans, Gail Simone, pensez-vous que c'est la mode en ce moment aux USA ?
J'espère justement que ce n'est pas une mode et que ça va devenir un mouvement qui dure et qu'on ne remarque même plus ! On ne devrait pas parler d'artistes féminines, mais d'artistes tout court ! On ne fait pas de la BD de filles parce qu'on est des filles, on fait de la BD tout court ! Mais c'est fun de travailler ensemble, c'est vrai. Sur *Sensation Comics featuring Wonder Woman*, on avait aussi une éditrice super de chez DC : Kristy Quinn. Cette fille est une crème ! Et c'est elle aussi qui a montré mes pages à Jim Chadwick, un autre éditeur qui m'a proposé *DC Bombshells* ensuite.

Le Wonder Woman abordait le harcèlement de rue, ça vous tenait à cœur, non ?
En venant de Paris, oui ! Mais c'est marrant, là, quand je suis revenue, je ne me suis pas fait embêter, ou alors il y a du progrès ou bien je vieillis ! (rires) Et puis il y avait le côté rock aussi qui me plaisait, c'était vraiment le scénario idéal pour moi ! C'était la première fois que je faisais du séquentiel quand même, il fallait que je prenne confiance en moi ! En plus les délais sont tellement serrés, qu'à un moment, il faut lâcher, même si ce n'est pas parfait !

Qu'est ce qui est le plus facile, ou au contraire, le plus difficile pour vous ?
La couleur, c'est extrêmement reposant pour moi, c'est les vacances après avoir transpiré ! L'encrage, en revanche, c'est fastidieux, mais ce n'est pas très compliqué. Le lay-out, ça va assez vite, mais c'est là que tout se joue.

D'où vous est venue cette passion des comics ?
J'avais un groupe de copains qui en lisait, j'ai démarré avec les séries phares d'Image, *Spawn*, *Witchblade*. Et j'ai adoré ! Et puis quand ont démarré les *Danger Girl*, *Battlechasers* et compagnie, encore plus, c'était dingue ! Et mes grands frères lisaient *Strange* aussi, donc je n'étais pas dépaysée !

Vous avez rapidement voulu travailler dans ce milieu ?
Oui, même si je ne savais pas trop bien comment faire… Je n'avais pas fait d'école d'art. Je me suis d'abord renseignée. Puis j'ai commencé à suivre des gens sur les réseaux sociaux, à communiquer sur mon travail et puis ça s'est fait tout seul. On m'a proposé un boulot pour une compagnie de télécommunications qui payait mon loyer pendant six mois, je me suis lancée et depuis je continue. On me demande souvent quels conseils je donnerais aux débutants, je réponds : être professionnel, honnête et humble.



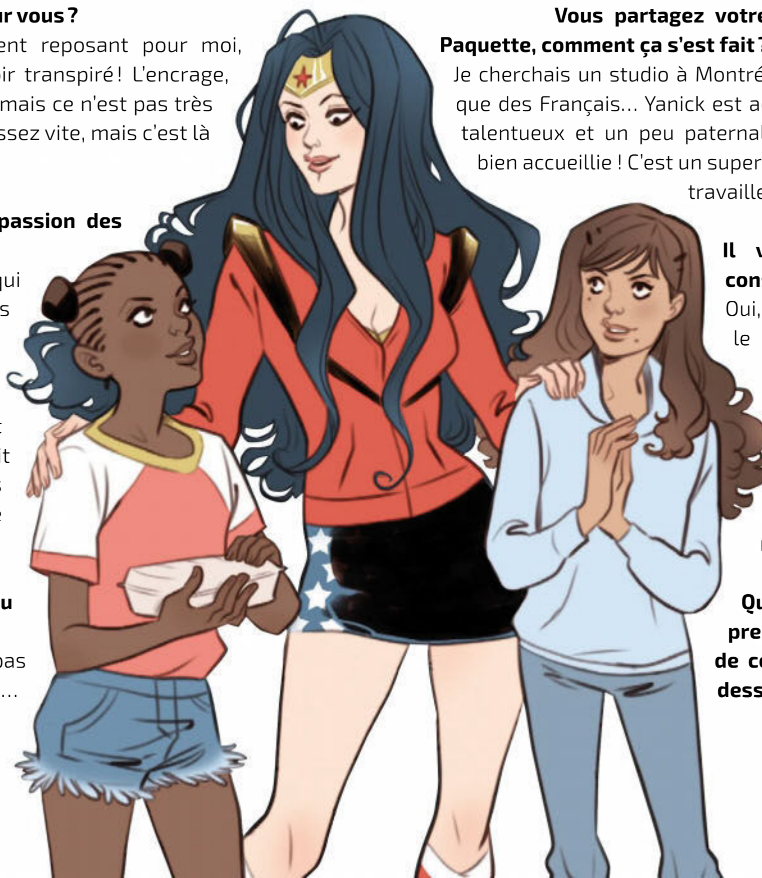
- 2013 : *Hinterkind* (DC/Vertigo)
- 2014 : *Sensation comics featuring Wonder Woman* (DC)
- 2015 : *DC Comics Bombshells* (DC)
- 2016 : *Faith* (Valiant)

Vous avez démarré par l'illustration, donc et vous faites d'ailleurs pas mal de covers, c'est gratifiant pour vous ?
Au début honnêtement avec ma mentalité française je trouvais ça bizarre… Je me demandais toujours pourquoi l'artiste qui avait fait les pages intérieures ne faisait pas aussi les couvertures, je trouvais qu'il le méritait ! Mais en fait les Américains ne pensent pas comme ça et leur système a des avantages. Il y a effectivement des gens qui sont plus doués pour l'intérieur, d'autres pour faire des images, d'autres pour la couleur, c'est bien de donner l'occasion à chacun de s'exprimer.

Vous vivez au Canada aujourd'hui, c'était pour le boulot aussi ?
Pas vraiment… J'ai d'abord suivi mon conjoint qui travaille dans les effets spéciaux, en Australie, sur *La Grande Aventure Lego*, et là il bosse sur d'autres projets à Montréal. Et comme moi je suis free-lance, c'est merveilleux, je peux partir où je veux, en fait !

Vous partagez votre studio avec Yanick Paquette, comment ça s'est fait ?
Je cherchais un studio à Montréal, où il n'y aurait pas que des Français… Yanick est adorable, extrêmement talentueux et un peu paternaliste, donc il m'a très bien accueillie ! C'est un super studio, je suis ravie de travailler là-bas.

Il vous a donné des conseils ?
Oui, il aime beaucoup le transfert de connaissances. Mais moi parfois j'ai un peu honte de lui montrer mes trucs, parce que c'est un artiste de très haut niveau, quand même…



Quelles sont les premières couvertures de comics que vous avez dessinées ?

Hinterkind pour Vertigo. J'étais tellement fan des titres Vertigo que je ne pouvais pas rêver mieux ! J'ai remplacé Greg Tocchini qui n'avait plus le temps de faire les couvertures, donc ça mettait la barre très haut. Mais bon, ce n'était pas possible de refuser un truc pareil !

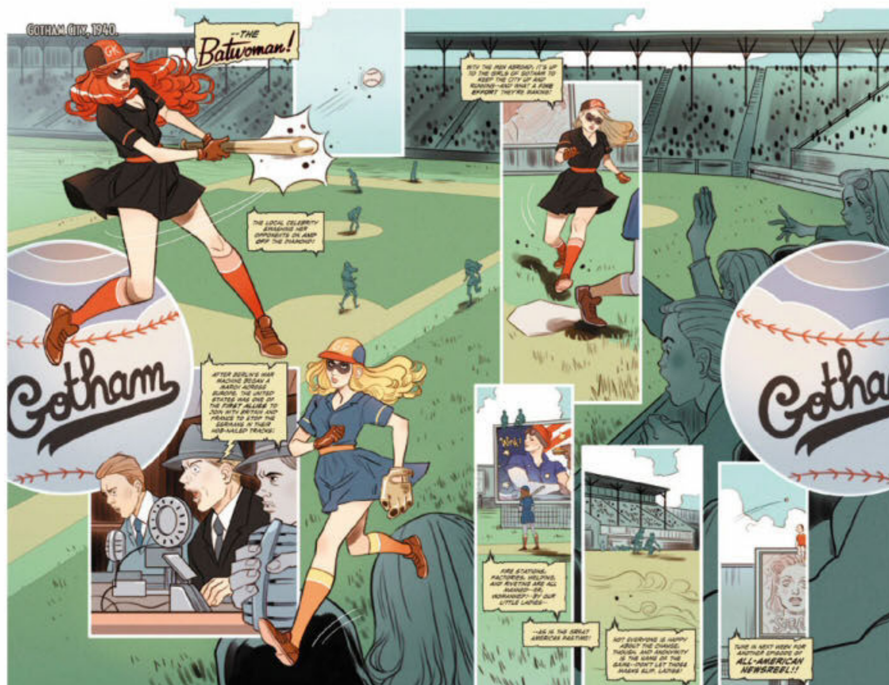
Vos illustrations ont souvent un goût "vintage", vous assumez ?
Complètement, oui, ça fait partie de mon style. J'adore *Barbarella*, et Jean-Claude Forest, ça se sent, je crois. Donc, même quand je fais des sujets contemporains ou historiques, je garde cette touche, je pense que ça fait aussi partie du charme de mes dessins.

***DC Bombshells*, c'était donc parfait pour vous !**
C'est limite un peu trop tôt, comme période, moi je suis plus fan des années 1950-1960, mais bien sûr, c'est un plaisir, ce côté glamour. Et je fais attention aussi à bien garder la dimension héroïque de ces personnages et pas juste le côté sexy, pour refléter la bataille qu'elles menaient chaque jour pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce ne sont pas juste des pin-up, ce sont des combattantes, des héroïnes avec leurs soucis quotidiens.

Comment a démarré ce projet ?
C'est Jim Chadwick qui avait bien aimé mes pages sur *Sensation Comics Featuring Wonder Woman* qui m'a contactée fin 2014 pour me proposer *DC Bombshells*. Ensuite, on a attendu un bon moment que ce soit confirmé, alors que moi j'étais super excitée par le potentiel de la série ! Et puis il m'a donné le feu vert et il m'a dit que je travaillerais avec Marguerite Bennett, j'étais ravie, une team de filles et en plus deux Marguerite, génial, non ? On s'est envoyé des blagues sur Twitter toutes les deux et c'est comme ça que tout a commencé.

Quel est votre but en termes de dessins sur cette série ?
Je voulais un look très spécifique entre l'illustration et la peinture Art déco. J'avais commencé un peu dans ce style avec Wonder Woman, mais là je suis allée plus loin en termes d'encrage, de textures et de couleurs. J'ai fait pas mal de recherches historiques aussi, par exemple sur l'apparition des équipes féminines de base-ball pendant la Seconde Guerre mondiale, sur le régiment d'aviatrices soviétiques du 588e NBAP, sur les batailles en Méditerranée, bref tout ça m'a donné beaucoup d'inspiration ! Mais à un moment, il a fallu que je m'arrête, car ça prenait sur mon temps de dessins et du temps, j'en manquais sérieusement ! Heureusement, comme *Bombshells* est aussi une uchronie, une réalité alternative, ça me laissait également assez de liberté pour inventer et tordre un peu l'exigence de réalité historique.





Parlez-nous un peu de votre technique de dessins, de la construction des pages.
Tout d'abord, il y a sur *Bombshells*, comme auparavant dans *Sensation Comics Featuring Wonder Woman* une grosse contrainte : le format numérique. Ces séries paraissent d'abord en numérique et contrairement à ce qu'on pourrait penser, DC fait de très bonnes ventes sur ce format. Le détail frustrant pour le dessinateur, même si maintenant je m'y suis habituée, c'est qu'il faut couper sa page en deux, au milieu, parce que c'est comme ça qu'elle sera lue sur les tablettes ! Donc vous oubliez les personnages en hauteur, les splash pages etc. Vous ne voulez pas que votre héroïne soit coupée en deux ! Je me souviens que j'étais frustrée, pour la première apparition de Kate Kane, je voulais la dessiner sur toute la page en train d'écraser un méchant. Eh ben non, j'ai dû me résoudre à une demi-page ! Il faut faire avec !

Votre traitement des couleurs aussi est assez spécifique. Comment faites-vous ?
Je fais toutes la colorisation en numérique, mais à l'encrage par exemple, j'utilisais un mélange de pinceaux aquarelle pour les gris notamment, et pour donner un look "peint" à l'ensemble. Ensuite, aux couleurs, je prenais soin de garder des effets de matière, de textures, un côté "vieux papier" qui allait bien avec la série. Je ne sais pas si je sais très bien expliquer tout ça, je suis autodidacte, j'ai beaucoup appris en copiant sur les autres ! (rires)

CI-DESSUS : vintage, glamour et WWII, le trio gagnant de *DC Bomshells*.

CI-DESSOUS : *Book of Death* : Mystères et magie en technicolor

AU CENTRE : Wonder Woman : rock et harcèlement de rue, une aventure moderne pour l'Amazone !







CI-DESSUS : Marguerite croque les héroïnes Marvel, le temps d'une couv' ou d'un annual.

CI-DESSOUS : *Faith* : grande taille, grand coeur pour une héroïne qui parle de diversité.

À DROITE : *Hinterkind*, la série qui l'a révélée. Merci Vertigo !



Tout en numérique, le traditionnel ne vous manque pas ?

Franchement si, mais j'ai pris l'habitude en bossant dans la pub, on vous fait faire tellement d'allers-retours, de corrections, et où les délais sont tels que le numérique, c'est plus confortable. J'aimerais revenir aux dessins traditionnels, mais il faudra que je trouve du temps…

Vous êtes fan de mangas aussi, j'ai cru comprendre, quelles influences en tirez-vous pour vos séries ?

L'imaginaire, la narration, leur façon de prendre le temps pour délayer l'action, j'aime bien ça. Le tout, c'est de ne pas faire une image qui soit juste belle, techniquement, il faut qu'elle soit intéressante en termes de contenus.

"Je ne sais pas si je sais très bien expliquer tout ça, je suis autodidacte !"

Vous avez fait aussi de l'animation…

Oui, en 2008 j'ai travaillé sur *Monsieur Loutre* avec une super équipe, puis j'ai fait un épisode *Les Autres Gens* avec Thomas Cadène.

Quels personnages rêveriez-vous de dessiner aujourd'hui ?

Poison Ivy et Black Canary, sans hésiter ! Et pourquoi pas Batwoman et Catwoman. Mais j'ai encore besoin de pratique, de travailler l'épure, l'image, la composition, de faire des conventions, de rencontrer des gens, de m'habituer à l'industrie et puis petit à petit, un jour, je me lancerai dans le creator-owned !

Vous avez accepté d'être la marraine du festival We do BD 2015. Pourquoi ? Pour le plaisir de revenir à Paris, d'être là avec Balak, qui est votre ami ?

Les deux ! J'ai trouvé ça très chouette qu'ils me le demandent. Ça me faisait plaisir d'être là et avec Yves, oui. Il fait partie des gens qui ont compté pour moi, comme Claire Wendling, Rumiko Takahashi, Moebius, Sheilah Beckett et Tomer Hanuka. Je trouve qu'on apprend beaucoup en regardant les dessins des autres.

Avec Balak vous vous écriviez des lettres quand vous étiez adolescents, c'est ça ?

Oui exactement ! Avec des références de dessins ! Des photocopies de bouquins d'art et d'animation.

En 2016 vous allez travailler sur Faith, une héroïne féministe et "grande taille", pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

C'est une nouvelle mini-série que je fais pour Valiant. J'adore travailler avec eux, ils sont adorables, positifs, proactifs, c'est un bonheur ! Le scénario est écrit par Jody Houser. Je ne fais qu'une partie des dessins, le côté fantastique, le reste est fait par Francis Portela, donc pour moi c'est juste trois pages par numéro, qui racontent ce que Faith imagine. Et elle a une GRANDE imagination ! C'est super sympa pour moi, ça me donne l'occasion de dessiner des scènes délirantes avec plein de robots. Et je suis super contente qu'ils aient fait appel à moi, car ce personnage est vraiment génial, original, positif, complètement en dehors des clichés ! Il y a encore beaucoup trop de clichés dans les comics américains. Ça va être bien. Cinq ou six numéros vont sortir à partir de janvier, je crois, et si ça marche, ils continueront.

Vous voyez qu'on en revient au statut des femmes dans les comics, ce n'est pas tout à fait une coïncidence qu'on vous demande de dessiner cette héroïne…

Je suis contente de travailler sur ce projet, car je sais qu'on a beaucoup de progrès à faire sur le sujet, PARTOUT, pas seulement dans les comics ! Et peut-être que l'éditeur a senti effectivement à travers mes dessins qui sont glamours et sexy, mais qui ne correspondent pas non plus au cliché masculin, que ça pourrait bien coller avec l'histoire, ou avec Jody, et Marguerite Bennett. On l'a dit, on dirait qu'il y a un mouvement en ce moment pour rassembler des femmes créatives et les faire travailler ensemble, j'ai eu de la chance, je fais donc *Bombshells* et *Faith* et *Angela* !



L'industrie des comics devient enfin un peu moins un "club de garçons", alors ?

Oui et on doit continuer dans ce sens. En France aussi d'ailleurs !

Propos recueillis par Lise Benkemoun

PROVIDENCE

LOVECRAFT SUR LE DIVAN DE MOORE

POUR ALAN MOORE, JACEN BURROWS ET H. P. LOVECRAFT, LA NOUVELLE *THE COURTYARD* EN 1994 CONSTITUE UNE PREMIÈRE "RENCONTRE". PASSÉ LES TIMIDES ALLUSIONS DANS LES PAGES DE *PROMETHEA* OU *LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES*, MOORE VA PLONGER DANS L'ŒUVRE DU MAÎTRE DE L'HORREUR ET RÉACTUALISER SON UNIVERS AVEC *THE COURTYARD* ET *NEONOMICON*. *PROVIDENCE*, SA NOUVELLE COLLABORATION AVEC BURROWS (EN VF CHEZ PANINI COMICS) NOUS EMMÈNE DANS LE MASSACHUSETTS DE 1919. ET POURTANT, C'EST SANS AUCUN DOUTE LA PLUS MODERNE DE LEURS ŒUVRES LOVECRAFTIENNES.

L'accroche de départ de *Providence* est on ne peut plus conventionnelle : nous sommes à New York en 1919. Robert Black et ses collègues cherchent comment remplir une demi-page de leur quotidien, *The New York Herald*, un jour que l'actualité est particulièrement calme. Robert décide d'enquêter sur une vague de suicides causée par le livre *Le Roi en jaune*, de Robert Chambers, lequel contient lui-même des références à une affaire similaire, liée à un livre français, *Sous le monde*. Le journaliste décide donc de rendre une petite visite au docteur Alvarez, un des rares connaisseurs de l'œuvre originale. Il y apprend que le Sous le monde comporte lui-même de nombreuses mentions d'un ouvrage du Moyen Âge arabe, *Le Livre de la sagesse des étoiles*. Ce dernier était une sorte de manuel ésotérique dédié au prolongement de la vie par des moyens occultes. Et Alvarez lui parle de la véritable Amérique, constituée des vies secrètes de ses habitants, qui vit sous le vernis de la réalité. Entendant cela, Robert pense tenir le sujet du grand roman qu'il s'est toujours promis d'écrire. Ni une ni deux, notre héros quitte son job et part remonter la piste du *Livre de la sagesse des étoiles* à travers le Massachusetts. Il va évidemment trouver bien plus que de l'inspiration… mais pas nécessairement ce à quoi le lecteur peut s'attendre !



À mesure que l'histoire progresse, on comprend mieux pourquoi cette idée d'une vérité cachée sous les secrets a tant parlé au héros : officiellement, Robert Black porte le deuil de sa petite amie, Lilian. En réalité, Robert Schwarz est juif, homosexuel, et son petit ami s'appelait Jonathan. L'essentiel du voyage sera une descente intérieure dans les recoins les plus cachés de sa psyché. Contrairement à ce que la promesse initiale, point ici de Grands Anciens tentaculaires ou d'âpres luttes contre des forces occultes. Non, le fantastique est présent, bien sûr, mais par petites touches. Ainsi, si l'amateur de Lovecraft reconnaîtra la forme hybride de Ceux des profondeurs (tirés du roman *Le Cauchemar d'Innsmouth*) à travers la morphologie de batraciens des autochtones des épisodes 3 et 4, le profane pourra y voir la simple conséquence de mœurs consanguines, une hypo-



CI-DESSUS : le Dr. Alvarez, qui ouvre à Robert les portes du monde de Lovecraft, n'est pas sorti de son appartement refroidi à l'ammoniaque depuis des années. Une allusion explicite à la nouvelle *Air froid*, publiée en 1928.

CI-DESSOUS : le choix du *New York Herald* n'a rien d'un hasard. Ses journalistes étaient connus pour leur goût de l'aventure, à commencer par Henry Morton Stanley, qui retrouva le Dr. Livingstone au cœur de l'Afrique équatoriale, en 1871.



thèse par ailleurs étayée dans le récit. D'autant que Moore prend un malin plaisir à jouer sur les frontières entre réalité et fiction. Par exemple, si *Sous le monde* et *Le Livre de la sagesse des étoiles* sont de pures inventions, *Le Roi en jaune* est bel et bien un classique de la littérature américaine, signé Robert Chambers. À ce compte-là, comment juger de la véracité des visions du héros, pour lesquelles une explication rationnelle ou onirique nous est toujours donnée ? … Intrigant à plus d'un titre, puisque la promesse lovecraftienne implicite aurait tendance à hisser haut et fort le drapeau du fantastique, sans faux-semblants !



UNE RELECTURE PROVIDENTIELLE

Et pourtant, "*Providence est du pur Lovecraft*", selon Alan Moore [1] : "*À sa façon, il est probablement bien plus extrême que* Neonomicon*, qui ne se voulait pas extrême. Avec* Providence*, je veux simplement suivre les idées de Lovecraft selon ce que je crois" être leur conclusion logique et dramatique*". Il est important de se rappeler combien la perception publique de Lovecraft a changé ces dernières années. De grand précurseur de l'horreur moderne ayant eu la générosité de léguer son œuvre au domaine public pour qu'elle vive à travers d'autres plumes sans attendre 90 ans, il est aujourd'hui considéré comme un parangon de racisme, d'antisémitisme et d'homophobie. Nous n'aurons pas ici la place de rentrer dans le débat (pourtant salutaire) mais il est vrai que son œuvre comporte quelques passages totalement inavouables, à la lumière du XXIe siècle. Et récemment, à l'occasion de la préface d'une nouvelle édition annotée de Lovecraft, Moore relevait le paradoxe suivant : si la figure tutélaire de Lovecraft est celle de l'*Outsider* (*Je suis d'ailleurs*, en français) et qu'il s'est pensé ainsi par rapport à la société, il n'en est pas moins un homme blanc, hétérosexuel et issu de la classe moyenne protestante. Pour Moore, "*il est possible de percevoir Howard Lovecraft comme un baromètre insupportablement sensible des peurs américaines*".

Aux yeux du Britannique, C'thulu et consorts représentent cette fameuse réalité cachée, celle des monstrueux secrets. Et c'est à travers ce prisme que *Providence* prend tout son sens et revêt sa dimension subtilement subversive.

Tout commence par ce pied de nez magistral qu'est Robert Black, véritable compilation des haines de Lovecraft, et paradoxalement l'outsider par définition, donc son héros le plus emblématique. Il n'est pas certain que Lovecraft aurait apprécié. Pas plus qu'il n'aurait aimé les représentations sexuelles très crues de Jacen Burrows. Lovecraft avait un vrai problème avec la sexualité : tous ses monstres sont empreints de formes phalliques ou vaginales, et il ne manquait jamais de jeter un pudique voile rhétorique sur toute évocation sexuelle. Et Moore prend un malin plaisir à faire l'inverse, à confronter le lecteur avec la réalité implicite du monde de Lovecraft. De même qu'avec un tel héros, il remet au premier plan le procès moral actuellement intenté à Lovecraft. Mais rien de tout cela n'est gratuit. En effet, *Providence* pose la question de la monstruosité bien autrement : racisme ambiant, inceste, spectre du nazisme… la série de Moore et Burrows ne manque jamais d'horreurs, bien réelles, celles-là. En un sens, Moore fait ici un travail de psychanalyste, en nous renvoyant à la source (Providence est la ville natale de Lovecraft), en révélant les sens cachés de l'œuvre du créateur de C'thulu, mais aussi ses contradictions, et en confrontant auteur et lecteurs à une certaine réalité sexuelle.



CI-DESSUS ET CI-DESSOUS : ceux des profondeurs sont-ils le fruit de pratiques tristement humaines ou l'avant-garde d'un mystère plus grand ?

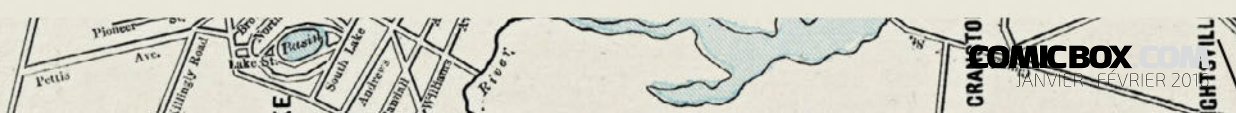
À GAUCHE : dans la cave d'un immeuble de Flatbush, Robert est pris de terribles visions. Mais sont-ce les effets d'une fuite de gaz ou la première manifestation de ce monde caché ?



Plus lent et finalement plus dérangeant que *Neonomicon*, *Providence* semble plus que jamais l'aboutissement du travail de Moore et Burrows autour de l'œuvre de Lovecraft : un véritable commentaire littéraire qui sait susciter le même malaise que les nouvelles les plus glauques de l'auteur, mais en utilisant des ressorts bien plus modernes et conscients du petit siècle qui sépare les deux œuvres. Une véritable réussite, maintenant disponible en VF.

Antoine Maurel

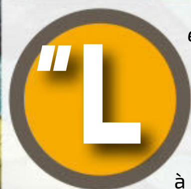
[1] Interview accordée à *Bleeding Cool*, le 23/04/15.



ANDY KUBERT

ESPRIT DE FAMILLE

FILS DU LÉGENDAIRE JOE KUBERT, ÉLÈVE D'ABORD ET ENSEIGNANT ENSUITE (TOUT COMME SON FRÈRE ADAM KUBERT) DANS L'ÉCOLE FONDÉE PAR SON PÈRE, RÉCEMMENT RECRUTÉ POUR UN CHANTIER ATTENDU AU TOURNANT DE LA PAGE (*DARK KNIGHT III*), DESSINER, NARRER, IL SAIT TOUT FAIRE. MAIS LE CAS ANDY KUBERT NOUS INTERPELLE : PEUT-ON CONSTRUIRE, EN SUIVANT UN CURSUS À CE POINT BALISÉ - VOIRE CLASSIQUE -, UN STYLE VÉRITABLEMENT PERSONNEL ET RÉELLEMENT PERCUTANT ?



"L*e style, c'est juste la façon dont on résout les problèmes*", dira le dessinateur suisse Cosey (dans un entretien accordé à Antoine Maurel et publié dans *Jonathan, intégrale tomes 1, 2, 3*). On pourrait penser qu'un dessinateur qui, comme Andy Kubert, a suivi des études pour le coup très "scolaires" (suivies par une profession qui l'est tout autant), n'a qu'à puiser dans une boîte à outils toute faite (et quasi exhaustive) chaque fois qu'il s'agit de répondre à un problème donné – par la composition, l'anatomie, la perspective, la lumière, le cadrage, le découpage, la mise en page, etc.). Sa virtuosité n'est pas à prouver (un seul coup d'œil sur une seule de ses planches suffit à nous en convaincre); mais, de fait, lorsqu'il est encré par des artistes plutôt fidèles à son trait de crayon, tels que Scott Williams (*Batman : Qu'est-il arrivé au chevalier costumé ?*), ou Jesse Delperdang (*Batman : L'Héritage Maudit*), ou encore par lui-même, son style nous paraît proche d'un Jim Lee par exemple (le réalisme sans erreur, le poids des personnages les plus lourds, le modelé des musculatures conséquentes, la profondeur de champ des espaces urbains aux perspectives linéaires infaillibles). Avec peut-être des visages plus jeunes, une épure plus graphique, une souplesse des protagonistes plus poussée dans l'action – et un plan récurrent d'un visage en contre-plongée cadré serré en haut du cadre, sur lequel nous reviendront plus tard. Ces



LA PREUVE PAR L'EXEMPLE

WOLVERINE, LES ORIGINES

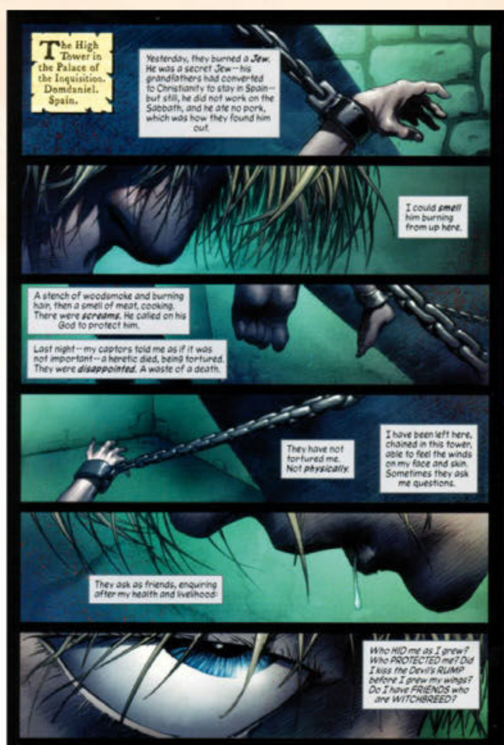
On voit clairement, dans le premier strip de la planche, une diagonale ascendante qui traverse les cases 1 et 2 et dont le sommet – la main droite du colosse que Logan affronte – initie une diagonale descendante qui parcourt les cases 3 et 4 (celle-ci dynamise particulièrement les deux coups de poing de Wolverine). Les diagonales, du reste, sont nombreuses, et l'une des plus subtiles est peut-être celle qui prolonge la cuisse gauche du Logan de la case 3 (de dos) par la jambe gauche du Logan de la case 2 (de face), et qui donne l'impression de voir les deux appuis au sol du personnage. Mais au-delà de cette suite de moments d'une même action décomposée (qu'Andy Kubert affectionne), et où le mouvement est quasi cinématographique, on perçoit, à travers l'écran géant des quatre vignettes, une masse informe et abstraite faite d'un étrange mélange des parties cadrées serrées du colosse. Les deux dernières cases du second strip, elles, constituent à n'en pas douter un seul et même écran qui suggère le visage entier du colosse au sol.

caractéristiques mises à part, le style semble donc très classique même s'il est d'une efficacité visuelle et narrative implacable. Pour autant, la perception diffuse d'une singularité plus marquée se dégage de son travail. Le système traditionnel des comics super-héroïques, dans lequel s'inscrit la plupart du temps Andy (et qui confie à trois artistes différents les tâches du dessin, de l'encrage et de la mise en couleur), pourrait paradoxalement nous aider à dégager ce style dont l'orthodoxie manifeste pourrait bien dissimuler une signature plus forte qu'il n'y paraît.

CATHÉDRALES

Afin de mieux saisir l'enjeu de ce paradoxe, nous prendrons l'exemple de la *Série des Cathédrales de Rouen* par Claude Monet. C'est, bien sûr, la marque impressionniste très forte et personnelle du peintre que nous percevons au premier abord. Mais imaginons – hypothèse d'école – que la cathédrale soit détruite ainsi que toutes les photographies du monument, et qu'il ne subsiste que le travail de Monet. L'œil averti y traquerait (et y trouverait) la substance idéale conçue par les architectes, il y verrait à travers le traitement de Monet l'essence de leur travail. Imaginons encore qu'un spectateur lambda soit en présence de la cathédrale ; à ses pieds, même. Son émotion face à son histoire ou à son imposante présence, ou ici le défaut d'une pierre, ou là un effet trompeur de la perspective, pourraient bien l'éloigner ou le détourner de la pure idéalité de l'œuvre. Une photo pourrait palier ces inconvénients mais, au final, une peinture aussi signée que celle de Monet, ne laissant passer que la quintessence de l'architecture, est peut-être le moyen le plus sûr d'y parvenir. Cette architecture de la cathédrale de Rouen, à travers l'esthétique du peintre, se manifeste à nous de manière indirecte, et ce peut être le chemin le plus juste, au final, pour accéder à son idéalité la plus dépouillée. Revenons à Andy Kubert. Son art crayonné nous parvient, une fois le comic-book imprimé et distribué, de manière indirecte également. Parfois, Andy collabore avec des encreurs eux-mêmes dessinateurs, et parmi ces derniers certains possèdent une manière très personnelle (voir ses travaux encrés par son père Joe Kubert ou Bill Sienkiewicz sur *Before Watchmen : Le Hibou*). Mais s'il en est un dont le travail est particulièrement prégnant – voire recouvrant – – c'est bien celui avec lequel il collabora sur *Wolverine, les origines* ainsi que sur *Marvel 1602*. Et c'est pour cette raison que nous choisirons, pour notre étude (et nos "preuves par l'exemple"), afin d'extraire la "substantifique cathédrale" du dessinateur, des planches encrées et colorées par le Claude Monet d'Andy Kubert : Richard Isanove.





LA PREUVE PAR L'EXEMPLE

MARVEL 1602

Les cadrages en débordement sont si serrés qu'on peut finalement parler ici de « décadrages » (et certains plans ne demeurent lisibles que pris dans le contexte des cases qui précèdent ou qui suivent – ou encore du texte qui les accompagne). Quant aux diagonales qui parcourent la page, elles sont cette fois brisées pour la plupart et ne sont même plus au service d'une lecture plus fluide. Le grand écran de la planche (fondamental dans la poétique de Kubert) propose ainsi une sorte de tableau abstrait, perceptible dans sa totalité dès le premier regard, et dont l'unité de base esthétique est la diagonale dans tous ses états.

GRAND ÉCRAN

Sur les planches où la peinture numérique très picturale d'Isanove interprète le crayonné de notre artiste (tons nuancés, textures variées et tangibles, coup de pinceau virtuel visible), le travail personnel de Kubert et son idéalité dessinée se dégagent en effet aussitôt. Libéré des encrages conventionnels qui, sur un dessin réaliste, insèrent Andy dans un courant initié par Neal Adams et emboîté entre autres par Jim Lee, notre regard capte enfin la quintessence du style Kubertien. Nous remarquerons assez vite son goût pour les suites de cases de format identique qui décomposent un mouvement en enchaînant les divers moments d'une même action saisie d'un unique point de vue. Mais le dessinateur ne se contente pas de l'illusion de cet effet cinétique ; très souvent, plusieurs de ces cases, prises comme un seul écran, exposent des formes cohérentes (plus ou moins réalistes, plus ou moins liées au récit). Assez vite encore, nous noterons la profusion de cadrages en débordement – les protagonistes ou les objets du plan sont renvoyés aux extrémités de la vignette et sont coupés par les bords du cadre. Mais ce procédé interprété le plus souvent dans les ouvrages théoriques de bandes dessinées comme un moyen d'exprimer l'éloignement, la séparation ou l'abandon, semble être avant tout, pour Andy, un moyen purement formel de concevoir la planche entière comme un écran géant sur lequel il va exposer des figures abstraites qui transcendent l'histoire narrée. Un style fort, donc ?

TOBOGGANS

Oui, et c'est bien grâce au travail imposant de Richard Isanove que nous avons pu voir se dégager les caractéristiques singulières du style non moins considérable d'Andy Kubert qui, sous l'application d'un trait figuratif et d'une narration efficace, dissimule un amour de la forme pour la forme. Cette abondance de cadrages en débordement qui expulsent (en partie) les personnages hors de la vignette, laissent vacant tout l'intérieur de la case. Quant au plan récurrent que nous avons pointé déjà – un des plus caractéristiques d'Andy – qui montre un visage vu d'en dessous, cadré serré en haut de la case et qui regarde vers le bas, c'est un peu le plein qui regarde le vide, le figuratif qui contemple l'abstrait. Car si l'artiste s'applique à représenter de la manière la plus fidèle qui soit, son art propose également l'exploration, dans l'image, d'espaces disponibles dans lesquels vont s'installer des figures plus vagues. De la même manière, si chacune des vignettes prises à part expose des formes on ne peut plus réalistes, le grand écran de la page (ou d'un ensemble de cases), est primordial pour Andy, et il met en évidence des formes géométriques pures ; il donne à voir l'idéalité la plus essentielle de Kubert : les diagonales. Mais des diagonales dont la fonction n'est pas, comme la visée oblique chez Humberto Ramos par



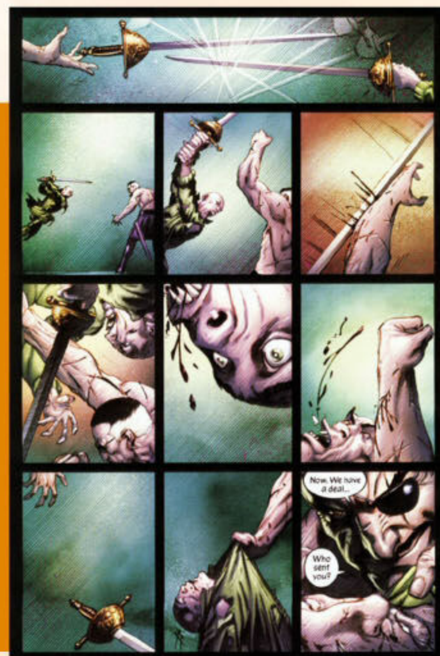
exemple, d'installer un climat constant de tension, non. Des diagonales pour elles-mêmes. Des diagonales pour que glissent les yeux. Des diagonales comme des toboggans pour le regard ludique du lecteur.

Bernard Dato

LA PREUVE PAR L'EXEMPLE

MARVEL, 1602

Aux nombreuses diagonales qui traversent l'écran géant de la planche et qui dynamisent l'action ainsi que la lecture, et qui, comme souvent, sont évidentes, viennent s'ajouter dans cette planche les cadrages en débordement qui chassent une grande partie des éléments essentiels de la composition dans le hors-champ du cadre. Appliqué dans huit des dix vignettes de la page, le procédé est poussé à l'extrême dans la case 8. Au passage, le plan très Andy-Kubertien d'un visage en contre-plongée et en débordement en haut du cadre, se retrouve à la case 6.





Dans la jungle des sorties comics, il faut s'y retrouver. Périodiques dans les kiosques, albums en librairies mais aussi, éventuellement, les sorties DVD/Blu-ray, livres, ou sorties, les voici réunis sous des pôles thématiques ou mouvances. Un outil indispensable pour bien choisir avant d'acheter.

SUPER-HÉROS

100% MARVEL : SPIDER-GWEN #1



L'Araignée, ça se conjugue au féminin ! Voici les aventures solo de Spider-Gwen, issue d'un monde où Peter Parker n'a pas fait carrière, remplacé au pied levé par une Gwen Stacy bien vivante et moderne. Et ce n'est pas la seule différence. Dans le monde de Spider-Gwen, tel qu'imaginé par Jason Latour et Robbi Rodriguez, attendez-vous à croiser quelques visages familiers dans des rôles différents (attendez un peu de voir quel policier est aux basques de la femme-araignée!) Au-delà du destin de l'héroïne, c'est un monde aux codes plus contemporains.

PAN | 13 € | JAN

ANT-MAN



Après *Les Gardiens de la Galaxie*, *Ant-Man* est l'autre ovni de l'univers Marvel au cinéma. Emmené par Paul Rudd, qui a co-écrit le scénario, le film est une comédie super-héroïque, ancrée dans le monde des Avengers. Le mini-héros et ses amis sont attachants. Michael Douglas, dans le rôle du mentor, est à la hauteur de son talent. Bref, on en redemande... Et pour ça, il y a les bonus : making-of, scènes coupées et les commentaires audio.

DIV | 25 € | DISPO

BATMAN - LITTLE GOTHAM



Derek Fridolfs et Dustin Nguyen ont réinventé le petit monde de Gotham City dans un style plus caricatural mais excellent. Le pitch ? Dans *Little Gotham*, tout est plus petit mais aussi terriblement mignon. Batman et Robin sont un peu en mode "X-Babies" mais transformés par le travail à l'aquarelle de Nguyen. Le résultat n'est donc pas si gamin qu'on pourrait le croire. Avant tout, c'est beau et décalé, prouvant que le monde de Gotham a encore bien des choses à dire, de façon diverses. 312 pages délirantes !

URB | 28 € | DEC

BATMAN SAGA #45



Le magazine de Batman passe à l'heure de *Convergence*. C'est-à-dire que des fragments des continuités précédentes ont mystérieusement été emprisonnés sous des dômes. Et Stephen King n'y est pour rien ! Découvrez la vie des héros passés, comme l'ancienne version des Outsiders, la Huntress de Terre 2 et le retour du tandem Batman/Robin... quand le Batman en question était Dick Grayson. Quelle est la vie de ces héros en captivité ? Pour le coup, ces pastilles de réalités fonctionnent plus ou moins selon qu'on ait connu les incarnations en question. Sinon l'exercice tourne assez vite en rond.

URB | 5,60 € | JAN

JUSTICE LEAGUE SAGA #26



Dans l'univers DC post-2011, Green Arrow et Green Lantern n'ont guère eu l'occasion de se croiser ou de vraiment faire connaissance, à part quelques scènes de castagne dans la Justice League. Est-ce que dans cette incarnation les règles du jeu seront les mêmes ? Réponse dans ce numéro. La Justice League, elle, en termine avec le virus Amazo (et ce n'est pas trop tôt), le Flash du futur continue de faire des siennes et la Wonder Woman de Meredith et David Finch se pose des questions sur sa place dans ce monde. La revue reste un carrefour de l'univers DC mais plusieurs séries traînent la patte.

URB | 5,60 € | DEC

LEGO® AVENGERS

Après *LEGO® Marvel Superheroes*, voici un nouvel opus vidéoludique centré sur les Avengers. Le jeu reprend l'intrigue des deux films et nous replonge dans le MCU. Mais bien sûr, c'est un jeu LEGO®, et donc il y a plein de surprises et des personnages à foison. Des heures de jeux en mode histoire multipliées par des explorations libres des divers mondes des Avengers (Asgard, New York...). Du délire en briques !



DIV | 60 € | DISPO

MARVEL SAGA #10



C'est la fin des Quatre Fantastiques, lancés dans un combat final contre le machiavélique John Eden. Cinq épisodes d'un coup pour en finir avec la série... avec cette impression, quand même, que Robinson et Kirk, malgré des efforts louables, n'ont

DR. WHO LES NOUVELLES AVENTURES DU DIXIÈME DOCTEUR



C'est Akileos qui récupère la licence des nouvelles BD de *Dr. Who* produites par Titan Comics. Soit trois séries consacrées aux trois dernières grandes périodes de la série TV, à savoir le dixième (David Tennant), le onzième(Matt Smith) et le douzième Docteur (Pete Capaldi). Les séries démarrent début 2016 au format numérique et sous un format comic-book qui sera tout spécialement disponible sur le stand Akileos au FIBD d'Angoulême. De véritables albums arriveront plus tard dans l'année. Titan Comics donne un coup d'accélérateur à l'univers du Docteur et les fans ne vont pas vouloir manquer ces premiers fascicules.

DIV | NC | JAN

pas pu aller au bout de leurs idées et de leurs ambitions. Est-ce qu'à la fin le quatuor tient toujours debout ou bien est-ce aussi la fin de leur amitié ? C'est la dernière occasion avant longtemps que vous aurez de profiter des FF en tant que tels, alors profitez-en.

PAN | 5,90€ | DEC

LES 4 FANTASTIQUES



Échec de l'été, le reboot des Fantastiques par Josh Trank aura-t-il le droit à une nouvelle vie en vidéo ? Tout n'est pas à jeter dans cette version de la première famille de l'univers Marvel. À commencer par le casting, Miles Teller en tête. Basé sur la version Ultimate des comics, on revient sur l'enfance de Red Richards, son amitié avec Ben Grimm, les amours naissants avec Sue... Seul problème du film : son vilain. Un Fatalis ridicule qu'on veut vite oublier... Dommage car il y avait un potentiel dans le projet. Quand on connaît la galerie d'ennemis des Fantastiques...

DIV | 25 € | DISPO

SECRET WARS #1



Vous n'y échapperez pas ! Panini/ Marvel passe aux couleurs de *Secret Wars*. Un vrai parfum de fin de tout... Il ne reste qu'un univers, qu'un monde... composé des restes de ce qui existait avant. Est-ce le nouvel univers Marvel ? Et si oui, les habitants de Battleworld sont-ils destinés à vivre dans le chaos ? Quid des héros d'Ultimate ou de la continuité ancienne ? Une saga servie par Jonathan Hickman mais aussi Paul Renaud (pour le prologue) et Esad Ribic (pour la série en elle-même). *Secret Wars* s'installe comme un crossover massif mais bien à part.

PAN | 4,90 € | JAN

SECRET WARS : AVENGERS #1

Dans un secteur peuplé de femmes, découvrez A-Force, la nouvelle équipe dirigée par Miss Hulk (et écrite par l'auteur de *Miss Marvel*). Jason Aaron et Chris Sprouse transforment les aventures de Thor en enquête policière. On est moins convaincu par des segments comme *Armor Wars* (ou tout le monde porte une armure) ou *Future Imperfect* (le futur de Hulk façon Peter David), qui font un peu plus "forcés", malgré des auteurs reconnus. Peut-être aussi qu'il y a simplement une saturation de dystopies. En tout cas *A-Force* et *Thors* valent le détour.

PAN | 4,90€ | OCT

SECRET WARS : LES GARDIENS DE LA GALAXIE #1

Un seul monde dans *Secret Wars*, cela veut dire plus de galaxies. Voici les Gardiens de Nulle Part, dont nous vous avons passé un preview dans notre récent Hors-Série Science-Fiction. Gamora et les autres tentent d'expliquer dans le nouveau système hiérarchique du crossover... et se découvrent un nouvel ennemi au passage. À noter aussi et surtout l'excellent *Infinity Gauntlet*, dans lequel une famille liée au Nova Corps tente de survivre... tout en échappant à Thanos. Si *1602 Witch Hunter Angela* a l'avantage de comprimer deux concepts de Gaiman, par contre *Korvac Saga* est brouillon.

PAN | 4,90€ | JAN

SHIELD #4



Mark Waid continue d'intégrer les personnages de la série *Agents of S.H.I.E.L.D.* dans l'univers Marvel. Cette fois on aborde la question de front, en s'intéressant plus particulièrement à la généalogie de Daisy Johnson/ Quake. Le scénariste continue d'aller bien plus loin qu'un boulot de commande en donnant du caractère à tout ça, pouvant s'appuyer, par exemple, sur des personnages forts mais jusqu'ici sous-exploités, comme Mockingbird. À noter aussi la poursuite d'*Operation: S.I.N.*, qui raconte les aventures de Sharon Carter dans l'après-guerre.

PAN | 4,60 € | DEC

SECRET WARS : BATTLEWORLD #1

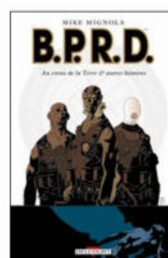


Dans l'ombre du titre principal *Secret Wars*, vous pourriez passer à côté de cette anthologie. Et ce serait bien dommage. Car on y trouve de tout... des barbares, des dinos, des avions biplans et du kung-fu. Surtout, Jason Aaron et Mike Del Mundo promènent Arkon dans Weirdworld, monde étrange peuplé de nombreux héros oubliés. Garth Ennis et Russ Braun ramènent l'aviateur Phantom Eagle mais pour le plonger dans une sorte de comédie de mœurs préhistorique. Les nouveaux Runaways sont de la partie et le Maître du Kung-Fu aussi. Pour le coup, c'est diversifié !

PAN | 4,90 € | JAN

Fantastique/Horreur

BEST OF FUSION COMICS : PROVIDENCE - TOME 1



Quand Alan Moore s'intéresse à Guy Fawkes, ça donne *V For Vendetta*. Quand il lorgne sur des héros en collant, ça devient *Watchmen*. Aussi, quand il plonge dans l'univers démoniaque et crépusculaire d'H. P. Lovecraft, vous pouvez vous attendre à du corsé. *Providence*, mis en image par Jacen Burrows et paru à l'origine chez Avatar, raconte l'émergence des Grand Anciens et de leurs créatures dans l'Amérique de l'entre-deux-guerres. Burrows n'est pas Gibbons ou Lloyd mais compense par une certaine capacité à retranscrire la déviance des situations.

PAN | 18 € | JAN

B.P.R.D. - TOME 1

Le bureau de l'étrange auquel Hellboy était associé vous perd un peu avec toutes ses miniséries ? Pas de problème. Pour commencer, rien ne vaut le début. "Au creux de la Terre et autres histoires" contient en effet les premiers épisodes de ce service secret sorti de l'imagination de Mike Mignola. Au programme, on retrouve les dessins de Ryan Sook, Matthew Dow Smith et Mignola lui-même. Parmi les "autres histoires" l'album contient également, entre autres choses, la première aventure de Lobster Johnson ou un récit solo d'Abe Sapiens volant au secours d'un homoncule.

DEL | 15,95 € | DEC

L'ÉTRANGE VIE DE NOBODY OWENS - TOME 2

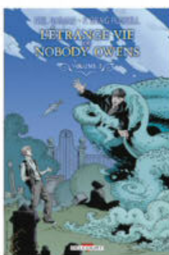
La vie de Nobody se distinguait déjà assez par la simple identité de ceux qui l'ont élevé : des fantômes et un vampire. Cette création de Neil Gaiman, mise en images par P. Craig Russell, pourrait aussi bien être un film de Tim Burton ou un épisode de *La Famille Addams* mis au goût du jour. Mais quand l'être

SUPERMAN SAGA #24



Si l'ancien Superman vous manque… c'est-à-dire pas seulement le coup du slip porté par-dessus les vêtements mais un personnage sans limite, qui met sa puissance au service de son optimisme, tournez-vous vers ce titre puisqu'y sont traduits les *Adventures of Superman*, à la base des comics numériques qui permettent à de talents comme Jeff Lemire, Chris Samnee, Jeff Parker, Abnett et Lanning, Matt Kindt. Ce sont vraiment des retrouvailles avec le Superman iconique, mais dans un style fun qui ne se complaît pas dans la nostalgie.

URB | 5,60 € | DEC



qui veut du mal à Nobody, Jack, retrouve sa piste, est-ce que la famille adoptive du héros suffira à le protéger ? Élégant et envoûtant.

DEL | 19,99€ | DEC

OUTCAST - TOME 2



Kyle Barnes est vu par tout le monde (lui y compris) comme un loser. Il a fallu qu'un prêtre vienne le trouver pour lui prouver qu'il n'était pas fou, que d'horribles puissances rodaient dans les ténèbres pour s'emparer des âmes. Et en quelques épisodes, Kyle s'est fait à ce revirement, qui finalement explique bien des choses dans son existence : il n'est pas seul à avoir été confronté à ça. Et il peut aider les autres. Mais quand c'est son ami le révérend, qui commence à perdre pied, est-ce que Kyle va porter les choses sur ses épaules ou tout envoyer bouler ? Kirkman et Azaceta restent envoûtants !

DEL | 16,95 € | JAN

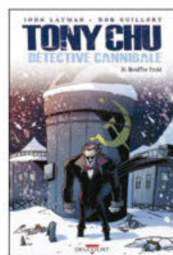
SWORD - TOME 4



Dara Brighton, l'héroïne des frères Luna, continue de venger sa famille en écrasant ceux qui les ont assassinés. Il n'en reste qu'une. Mais cette fois, même avec son glaive mystique, Dara est loin d'avoir gagné, son adversaire étant ni plus ni moins que la déesse de l'air (qui donne d'ailleurs son titre à ce quatrième tome). Le contraste entre le style très propre des Luna et les actions souvent gores continue de donner un cocktail assez particulier.

DEL | 16,90 € | DEC

TONY CHU - TOME 10



"Bouffer Froid", tel est le dixième tome des repas du détective Tony Chu… qui se caractérise par le fait qu'il hérite cette fois d'un nouveau supérieur et d'un nouveau partenaire. Ce qui veut dire autant de nouvelles personnes qui ne sont pas forcément d'accord avec ses méthodes. Et pendant ce temps-là, l'au-delà est en ébullition. Arrivé à ce stade, si vous avez apprécié les neuf premiers tomes, celui-là - aussi déjanté que les autres - ne risque pas de vous déplaire. Et si vous n'êtes pas déjà des mordus de Tony Chu… qu'attendez-vous ?

DEL | 15,50 € | DEC

SCIENCE-FICTION

100% STAR WARS : LANDO - T1



L'ancien propriétaire du Faucon Millénaire est aussi un embrouilleur de première. Lando Calrissian est de retour dans des aventures solo (non, pas "Han Solo") qui explorent son passé avant qu'il devienne le patron d'une ville perdue dans les nuages. Si Lando n'était pas le plus charismatique des personnages secondaires de *Star Wars*, il est servi ici par une équipe créative inspirée, à savoir Charles Soule (*Wolverines*) et Alex Maleev (*Daredevil*). Les auteurs sont un peu plus libres puisque Lando n'est pas aussi primordial qu'une Leia.

PAN | 13 € | JAN

100% STAR WARS : VOYAGE VERS STAR WARS : LE RÉVEIL DE LA FORCE



Vous avez vu *Star Wars VII*. Si si, vous l'avez vu ou êtes en passe de le faire. Mais il vous manque un jalon qui comble une partie du vide chronologique entre Le Retour du Jedi et le nouveau film. Servi par Greg Rucka et Marco Checchetto (ancienne équipe créative du *Punisher*), "le réveil de la Force - les ruines de l'Empire" nous éclaire sur ce qui s'est passé après la disparition de Palpatine et de Vador. Mais les rebelles auraient bien tort de mettre une fleur à leur fusil, les machinations continuant. Rucka et Checchetto prennent un plaisir visible.

PAN | 13 € | DEC

BLACK SCIENCE - TOME 3



Rick Remender et Matteo Scalera continuent les aventures de leurs explorateurs en fuite à travers les dimensions. Et lors des deux premiers volumes, le petit groupe avait été mis à mal. Les voici qui tentent de reprendre les commandes de leur destin. Au lieu de zapper entre les mondes et d'attendre le prochain transfert, ils vont essayer d'améliorer les choses. Mais est-ce que les êtres qu'ils rencontrent sont vraiment d'accord pour laisser faire ? Vous aurez compris que non. Les deux auteurs ne lâchent rien et *Black Science* continue de charmer.

DEL | 45 € | DEC

STAR WARS: BATTLEFRONT



Vous n'en avez pas encore marre de *Star Wars* ? Alors jetez-vous sur *Battlefront*. Le principe de la baston en solo ou en multijoueur. Il est possible d'incarner les personnages les plus connus de la saga comme Luke Skywalker, Dark Vador, Han Solo. Piloter les plus grands vaisseaux de la galaxie dans un environnement graphiquement bluffant. Le mode multijoueur permet de se connecter avec les fans du monde entier. En espérant que les DLC enrichiront cet opus.

DIV | 60 € | DISPO

STAR WARS ÉPISODES I À VI



Star Wars VII créant l'événement en ce mois de décembre, Delcourt ressort les classiques et joue la carte du tout en un. Ni plus ni moins qu'un omnibus regroupant les adaptations en comics des six premiers films de la saga (de précédentes éditions

fonctionnaient par trilogie). Soit plus de 625 pages consacrées aux péripéties de la famille Skywalker sur trois générations. Pas de discussion sur la qualité du bluray ou du format de l'écran, ici les cinéastes laissent la place à la crème des illustrateurs de comics.

DEL | 45 € | DEC

Patrimoine

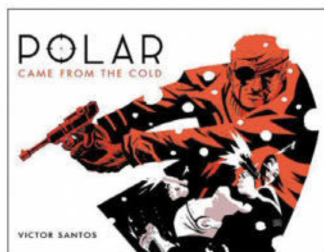
FLASH : LA LÉGENDE - TOME 1



Voici les débuts de Barry Allen en tant que Flash, à la fin des années 1950. Parus à l'origine en VF chez Artima dans une version plus que retouchée, voir déformée, seuls quelques épisodes avaient été réédités depuis. C'est l'occasion de profiter du Flash de Gardner Fox et de Carmine Infantino dans sa forme première. Amateurs de situations loufoques, de super-vilains à gadgets ou d'extraterrestres délirants, ce Flash-là est fait pour vous, bien qu'il soit très différent du Flash que vous pouvez voir à la TV. Cela vaut le coup de prendre le temps de le lire !

PAN | 35 € | JAN

MARVEL CLASSIC : IRON MAN L'INTÉGRALE 1973



Incroyable. À cause des aléas de la traduction dans les 70's, il reste encore des inédits d'*Iron Man* ou des épisodes parus à l'origine de manière retouchée/censurée. Cette Intégrale de 1973 correspond à une époque où les auteurs de Tête de Fer se cherchaient, c'est clair. Le fil est hésitant, le ton change vite. Mais on y trouve aussi les premières apparitions de Moondragon, Starfox, Drax le Destructeur et Thanos alors que Jim Starlin réinventait le cosmique. La plupart des autres épisodes sont mis en images par George Tuska dans une ambiance bien vintage.

PAN | 29 € | JAN

LE QUATRIÈME MONDE - T2



Urban continue la réédition du Fourth World de Jack Kirby avec ce deuxième omnibus. Les séries sont maintenant lancées et suivent un fil inégal, Orion et Lightray partant à la chasse aux démons aquatiques et les Forever People tombant sur un démoniaque parc d'attractions. Il y a aussi certaines choses qui demandent de connaître le contexte, comme l'intervention du comique Don Rickles. Mais c'est Mister Miracle qui prend la pole position, avec non seulement l'introduction de Big Barda, sa future dulcinée, mais aussi un fameux épisode où une caricature de Stan Lee en prend plein la figure !

URB | 35 € | DEC

Autres horizons



POLAR - TOME 1

Il ne faut jamais sortir de la retraite de vieux espions. C'est comme réveiller un ours. Ça finit mal, en général. Black Kaiser, le personnage de Victor Santos, ne fait pas exception à la règle. Le voici qui se retourne contre l'agence qui l'utilisait. Et il va laminer les gens qui l'ont remplacé. Si Santos vise à l'évidence l'ambiance des maîtres du noir (Glénat cite Miller et Mignola), c'est aussi un peu construit comme du Ed Brubaker. Le récit gagne sans doute à être mené par un seul auteur, au double poste de scénariste et de dessinateur, donnant une collaboration parfaite entre image et texte.

GLEN | 15,95 € | JAN

Expos / Festivals

EXPO KENT WILLIAMS



Kenth Williams, peintre qui a fait les beaux jours d'Epic Comics (*Blood, Havok* & *Wolverine*...) il y a déjà bien longtemps. On l'a retrouvé plus récemment sur la graphic novel *The Fountain*, de Darren Aronofsky. L'artiste expose ces jours-ci et pour quelques semaines encore, à la galerie A2Z (Paris). Pour l'occasion, on y croise trois tableaux absolument inédits. Les amateurs d'onirisme et de belles choses devraient particulièrement s'y retrouver...

Galerie A2Z, 24, Rue de l'Échaudé, 75006, Paris, jusqu'au 16 janvier 2016.

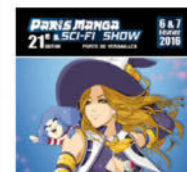
EXPO LES SUP'HEROS DE REED MAN



Reed Man, boss d'Organic Comix, de Futura, d'Étranges Aventures et d'une incarnation de *Strange*, collaborateur régulier de Jean-Yves Mitton, expose ses œuvres à Lyon. La FanTask Force est au menu, mais il semble quelques super-héros américains plus classiques sont aussi de la fête.

Le Jardin Des Pentes, 20, montée des Carmélites, 69001, Lyon, jusqu'au 11 février 2016.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BD D'ANGOULÊME



Comme chaque année le monde de la BD a rendez-vous à Angoulême fin janvier. À l'heure où nous bouclons ce numéro, tous les auteurs de comics ne sont pas encore annoncés mais rien que les premiers, Jeff Lemire et Dustin NGuyen sur le stand Urban, Derf Backderf, Peter Kuper, Dash Shaw (chez Ça et Là) mettent déjà l'eau à la bouche. Des dédicaces, des expos, des conférences (y compris de Xavier Fournier, qui interviendra au sujet de Joe Kubert mais aussi des super-héros lyonnais). Le coin comics d'Angoulême devrait être massif encore une fois...

Du 28 au 31 janvier 2016, à Angoulême.

PARIS MANGA & SCI-FI SHOW

Le 21[e] Paris Manga aura, comme d'habitude, une artist alley lorgnant sur les comics. Si beaucoup d'invités ne sont pas encore annoncés, Julien Hugonnard-Bert (*Injustice*), Fabrice Sapolsky (*Spider-Man Noir*) ou Fabio Mantovani (*Star Trek, Superman/Batman*) seront de la partie, tout comme quelques acteurs de *Doctor Who* ou de *Stargate*.

Les 6 et 7 février 2016, Parc des expositions de la Porte de Versailles, Paris.

LES CHRONIQUES DE DC COMICS

Vous pensez tout connaître sur l'univers DC ? Voici un ouvrage qui vous en apprendra malgré tout. Plus de 350 pages retraçant l'historique de Superman, Batman, Wonder Woman, Flash et les autres années par années. Huginn & Muninn signe un ouvrage de qualité, avec un fourreau pour présenter et protéger l'ensemble. Quel plaisir de feuilleter l'histoire de DC à travers les plus grandes sagas. À noter que deux ex-libris exclusifs sont inclus dans chaque pièce.

DIV | 49,95 € | DISPO

WHO'S WHO ?

Peu connus du grand public, ils sont néanmoins des incontournables de la BD américaine…

BOB

"JE CROIS QUE J'AI FAIT UNE ÉNORME BÊTISE" MURMURA LE PASSAGER, QUI, VISIBLEMENT INQUIET, SE TRAÎNAIT UNE GIGANTESQUE GUEULE DE BOIS. LE CHAUFFEUR, QUI AVAIT L'ÂGE D'ÊTRE LE FILS DU CLIENT, SE RETOURNA VERS L'HOMME AVEC UN SOURIRE : "BAH, QUOI QUE CE SOIT, CE N'EST PAS COMME SI VOUS AVIEZ TUÉ QUELQU'UN, PAS VRAI ?" À L'ARRIÈRE, BOB WOOD, DESSINATEUR ET RÉDACTEUR DE COMICS, S'EFFONDRA. JUSTEMENT…

Bob Wood fait partie de la toute première génération des créateurs de comics. Il publiait déjà des scénarios et des dessins en 1937 dans des magazines comme *Funny Picture Stories* ou *Funny Pages*, alors que Superman n'existait pas encore. D'abord, Wood se spécialise aussi sur ces rubriques en une page façon "Incroyable mais vrai": "*Strange but true*", "*It's really a fact*!"… Homme à tout faire ou "bouche-trou"selon les cas, il finit pas dessiner des histoires plus longues et même à aborder le genre naissant des super-héros en reprenant en 1940 les dessins de personnages aujourd'hui méconnus comme The Comet. Il en vient même à co-créer ses propres super-héros comme The Firefly ou The Target (que les lecteurs modernes peuvent avoir croisé dans la série *Project Superpowers*). Car chez les Wood, toute la fratrie (qui n'a aucun lien de parenté avec Wally Wood) a basculé dans les comics. Si Bob est un peu multitâche, écrit et dessine, ses frères Dick et Dave se spécialiseront dans le scénario. Bob est aussi encreur à l'occasion, si bien qu'en 1941, il rejoint son ami Charles Biro chez l'éditeur Lev Gleason. Le partenariat entre Wood et Biro est tel qu'ils signent collectivement Chuck Woodro. Gleason, un anti-nazi convaincu, décide de publier un pamphlet contre Hitler, ce sera *Daredevil Battles Hitler*, dont "Woodro" signe la couverture. Si Charles Biro créé seul ce Daredevil du Golden Age (rien à voir avec celui de Marvel), Bob Wood est rapidement mis à contribution sur la série pour créer d'autres super-héros comme le Pionnier ou Pat Patriot (sorte de Wonder Woman AVANT Wonder Woman). Le partenariat entre Charles Biro et Bob Wood est si fusionnel qu'on peut le comparer à celui qui a uni Joe Simon et Jack Kirby à la même époque où, plus récemment, Joe Quesada et Jimmy Palmiotti. Pas parce que ces derniers œuvreront eux aussi sur un autre Daredevil (la version moderne) mais bien parce qu'il y a un peu de l'esprit Marvel Knights dans la manière dont Wood et Biro gèrent les choses. Ils sont comme une entité éditoriale à l'intérieur de la société de Lev Gleason, une bande de potes bons vivants qui se refilent du boulot entre eux. Encore plus quand Gleason, anti-fasciste convaincu, décide de s'engager dans l'armée, après l'attaque de Pearl Harbor. À partir de ce moment-là, Biro et Wood ont, en gros, les clés pour faire ce qu'ils veulent tant que les ventes continuent. Pour se faire une idée de l'ambiance, il faut imaginer un vieux disque de jazz et cette bande de célibataires qui s'arrêtent au bar pour boire un petit coup en sortant du boulot. Wood, Biro et leurs proches collaborateurs sont des fêtards et des dragueurs incontrôlables. Ça sent le whisky et les vêtements portés depuis la vieille, le lendemain de cuite vécu au bureau. Les affaires de Gleason sont florissantes. Mais Wood et Biro sont des paniers percés. Leur salaire passe dans des tournées générales et des cadeaux à quelques maîtresses. Gleason leur a demandé de trouver de nouveaux titres, y compris policiers. Un soir, dans un de ces bars dont ils ont l'habitude, Biro croise un proxénète. La rencontre lui inspire une anthologie sur les crapules, qui empruntera son titre à une émission de radio populaire à l'époque : *Crime Does Not Pay* ("Le Crime ne paye pas"). Biro et Wood se partageront la supervision éditoriale et une partie des scénarios. Lancé en 1942, *Crime Does Not Pay* connaît un succès croissant, à plus forte raison à partir de l'après-guerre, quand les super-héros sont moins à la mode et que la demande vise plus les récits policiers. La série connaît plusieurs phases, selon que les auteurs préfèrent s'inspirer de la biographie d'authentiques gangsters ou inventer des crimes spectaculaires. Dès le troisième numéro, Biro se fend d'une couverture où un homme écrase la tête d'une femme contre une cuisinière… On n'est qu'en 1942, imaginez l'effet… Il n'est pas irréaliste de voir en *CDNP* l'un des ancêtres des fameux EC Comics des années 1950, puisqu'à terme on introduira un narrateur, Mister Crime. La réussite est telle que d'autres titres, comme *Crime And Punishment*, viennent renforcer


Gramercy Park Gets the Horrors

Editor of mag called 'Crime Does Not Pay' murders ad woman in a hotel tryst

By KERMIT JAEDIKER

WOOD
La case prison



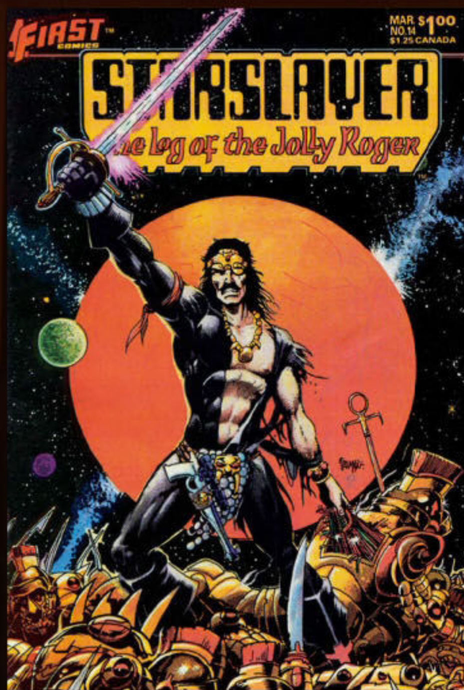
la gamme. À l'instar de Simon et Kirby (ou, plus tard, de Lee et Kirby), Biro et Wood sont assez connus de leurs lecteurs pour être mis en scène dans certaines histoires (par exemple dans *Crime Does Not Pay #30*, en 1943, où on les voit dans leur bureau). Au point qu'on en vient à mettre le nom des deux compères sur les couvertures. Le succès de *CDNP* va se poursuivre jusque dans le milieu des années 1950, au moment où Lev Gleason va fermer sa société. Il est facile d'expliquer la fin de l'éditeur par la censure morale de l'époque, qui associait toute mention d'un crime (quand bien même de façon moralisatrice) comme l'apologie du vice. La vérité est un peu plus complexe. Lev Gleason, l'anti-fasciste, s'était investi dans des associations qui dénonçaient Franco, au moment de la guerre d'Espagne. Lors de la répression anti-communiste des années 1950, il fut considéré comme un gauchiste et sommé de dénoncer ses "camarades", ce qu'il ne fit pas, étant dès lors blacklisté a bien des niveaux. L'autre donnée à prendre en compte, c'est une crise de la distribution qui fit que les comics de Gleason, faute de mieux, fûrent acheminés (comme Marvel à l'époque) par une filiale de DC dont on comprendra bien qu'elle n'avait pas intérêt à mettre en avant la concurrence. En 1955, pour la somme de ces raisons, Gleason mit la clé sous la porte. La fête était finie. La plupart des collègues de Bob Wood s'étaient rangés, mariés, ils avaient arrêté les beuveries... au contraire de Wood, devenu free-lance, mais qui n'avait pas levé le pied. Les cuites, les dettes…

Un soir d'août 1958, donc, un taxi new-yorkais charge un Bob Wood au bord de la crise de nerfs. Finalement l'auteur de comics craque, avoue au chauffeur qu'il vient de tuer sa maîtresse. Une fois la police prévenue, on remonte la piste et on tombe sur une scène d'horreur. Depuis onze jours Wood et sa maîtresse étaient enfermés dans la même chambre d'hôtel, occupés à boire et à faire l'amour. Elle voulait qu'ils se marient. Wood, déjà divorcé deux fois, ne l'entendait pas de cette oreille. Ils étaient saouls tous les deux, la discussion a dégénéré. Il lui a défoncé la tête avec un fer à repasser… C'est un carnage, typiquement le genre de scène que lui et Biro représentaient dans *Crime Does Not Pay*. Pourtant, le juge partira du principe que Wood n'était pas maître de lui-même au moment des faits et qu'il n'est pas susceptible de recommencer. Bob Wood ne sera condamné qu'à trois ans de prison, purgés à la célèbre prison de Sing Sing. À sa sortie, Wood est grillé dans beaucoup d'endroits, dessine par-ci par-là, fait la plonge dans des restaurants, demande des jobs a d'anciens collègues puis disparaît. Un jour, on retrouve son corps près d'un parking. Pour les uns, il aurait été renversé par une voiture. D'autres rapportent que Wood devait de l'argent à d'anciens co-détenus de Sing Sing et qu'on lui aurait ainsi fait "payer". La trajectoire terrible, auto-destructrice, de Bob Wood ne pouvait pas avoir de happy end. Il était devenu comme ses personnages. Le crime, pour lui non plus, n'avait pas payé. Au-delà de sa fin tragique, Wood reste pour son œuvre un des génies de la BD policière, que des auteurs modernes comme Brian Azzarello citent en exemple... **X.F.**

STARSLAYER

Imaginez le chaînon manquant entre Corsair (le père de Cyclops et leader des Starjammers, chez Marvel) et Aric (le héros barbare de *X-O Manowar*, publié par Valiant). Vous visualisez la chose ? Ne bougez plus ! Vous êtes sans doute très près de Starslayer, pirate intersidéral de Mike Grell et jalon important des indés des années 1980.

Le dessinateur Mike Grell s'est fait connaître chez DC dans les années 1970 en prenant la suite de Neal Adams sur *Green Lantern* et de Dave Cockrum sur *La Légion des Super-Héros*. Bien plus tard, il deviendrait indissociable de *Green Arrow* en relançant le personnage dans les années 1980. En 1975, sa renommée était déjà assez grande pour que DC lui confie l'écriture de ses propres projets. Grell traînait depuis quelques années un projet de héros contemporain tombant à travers un portail temporel et se retrouvant piégé dans l'antiquité. L'auteur reformula le concept pour en faire *Warlord*, un pilote de l'armée américaine qui découvre que la Terre est creuse et qu'elle contient sur ses parois internes un monde barbare nommé Skartaris, où les dinosaures sont encore de la partie. *Warlord* étant un succès (la série initiale durera 133 épisodes), Grell planche sur une autre idée complémentaire, une sorte de reflet dans le miroir de *Warlord*. Son nouveau concept, *Starslayer* (le "tueur d'étoile") repose sur un guerrier celte qui est projeté dans le futur, se retrouvant à une époque où l'humanité a colonisé le système solaire et s'aventure même au-delà. Bizarrement, au même moment, DC publie une série titrée *Star Hunters* (par David Michelinie et Don Newton) dont le héros est un mercenaire de l'espace ressemblant physiquement à Warlord. Difficile de penser qu'il n'y a pas eu contamination entre les projets. Mais à l'époque, DC connaît une récession importante et tranche dans ses séries. *Star Hunters* est arrêté tandis que *Starslayer* passe à la trappe avant la publication de son premier numéro. *Starslayer* reste donc dans les cartons de Grell, sans aucune obligation envers DC. En 1981, un diffuseur nommé Pacific Comics décide de franchir le pas et de produire ses propres revues. On est à l'aube du "marché direct" (la diffusion de BD ne passant que par les comic-shops, en faisant l'impasse sur le kiosque américain). Pacific ayant besoin de matériel, le nouvel éditeur signe rapidement avec Jack Kirby (qui y produira *Captain Victory* et *Silver Star*) et avec Grell, qui dispose donc déjà des premières planches de *Starslayer*. Le celte du futur se réincarne donc en 1982 dans un titre contrôlé par le seul Grell et publié via Pacific. Le lecteur peut enfin faire la connaissance de Torin Mac Quillon, un guerrier qui lutte contre l'empire romain… quand il est aspiré dans un futur lointain par Tamara, une jolie brune qui est en fait une descendante de l'épouse que Torin a laissée dans le passé. Tamara





a besoin d'aide pour lutter contre le régime autoritaire qui dirige l'humanité et elle assemble une force rebelle à bord du vaisseau Jolly Roger (allusion au drapeau traditionnel des pirates). Torin est sans doute directement pensé comme un "Warlord du futur". D'ailleurs, un épisode plus tardif du *Warlord* (et non produit par Grell) introduira dans la série une Tamara, sous-entendant le fait que les personnages de DC sont littéralement les ancêtres de ceux de *Starslayer*. Torin semble aussi emprunter quelques éléments visuels à Zed (le personnage incarné par Sean Connery dans le film de science-fiction *Zardoz*). Le héros de *Starslayer* porte donc régulièrement le slip en cotte de maille ou des costumes qui lorgnent un peu sur la Renaissance. Ce côté "disco" de l'espace fonctionne… À une époque où les indés se retrouvent souvent dans un bac à part "non-Marvel/non-DC" que peu de lecteurs regardent, *Starslayer* s'installe dans la durée. Mais la série devient historiquement importante quand Grell peine à boucler la pagination. Pacific va donc insérer des récits complémentaires qui permettront de lancer d'autres héros indés comme le *Rocketeer* de Dave Stevens. *Starslayer* marche si bien que, lorsqu'il devient évident que Pacific ne va pas durer, Grell n'a pas de problème pour déménager la série chez un autre petit éditeur, First Comics. Grell, fort du succès de sa série, veut passer à autre chose, il signe un contrat de licence avec First pour que d'autres auteurs continuent les aventures de Torin Mac Quillon. Jim Starlin, qui avait pensé titrer une série "Starslayer" chez Epic, en est quitte pour la rebaptiser *Dreadstar*. Ironiquement, les derniers épisodes de la série de First Comics justifient ce nom tout en lorgnant un peu sur l'influence de Starlin. Lors d'une bataille, Torin est obligé de détruire le Soleil. Surpris par l'ampleur de l'explosion, le celte laisse échapper un juron : "*Morrigan !*" Et comme c'est le dernier adepte vivant des cultes celtes, ce sacrifice cosmique a pour effet de réveiller la déesse de la mort, Morrigan, bien décidée à détruire le reste de l'univers. Morrigan souhaite faire de Torin son amant et son champion mais, quand il apparaît évident que cela ne sera pas le cas, les derniers épisodes racontent la lutte farouche entre le pirate et la déesse… En tout, ce sont 34 numéros qui seront produits dans les années 1980. Plus huit autres produits pour Acclaim dans les années 1990 et qui sont une sorte de remastérisation des épisodes initiaux de Grell.

Xavier Fournier

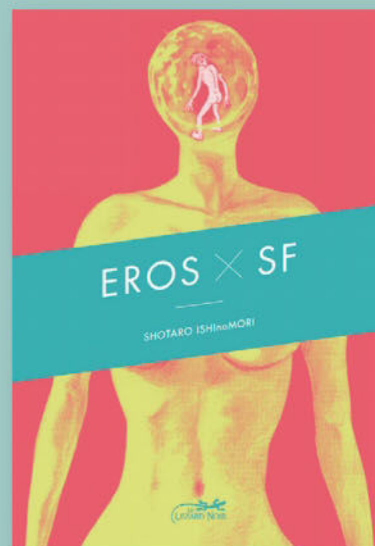
Les nouveautés du Lézard Noir



La maison aux insectes
Kazuo Umezu
Chroniques dans *Libération, Télérama, Les Inrockuptibles, Zoom Japon* etc.)
Le vœu maudit à paraître en 2016

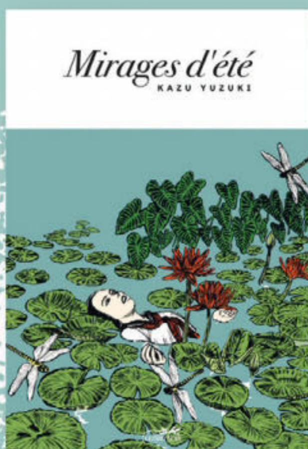


Les Femmes du Zodiaque Vol.2
Miyako Maki



Eros X SF
Shôtarô Ishinomori

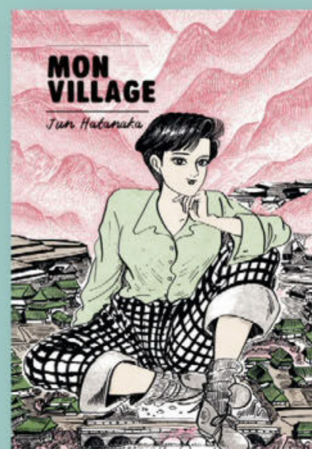
À paraître



Mirages d'été
Kazu Yuzuki
Août 2015



Chiisakobe Vol.1
Minetaro Mochizuki
Octobre 2015
Auteur de *Dragon Head, Maiwai*
Prix d'Excellence au Japan Arts Media Festival



Mon village
Jun Hatanaka
Novembre 2015

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue en ligne
www.lezardnoir.com



DC FIRST CLASS ?
DC Comics vient de créer une formation à la gestion scénaristique de ses personnages, destinée aux nouveaux auteurs qui arrivent chez l'éditeur. Les mauvaises langues diront qu'il était temps. Mais plaisanterie mise à part, il est intéressant de voir l'un des principaux éditeurs du marché penser à la formation des nouvelles têtes. Scott Snyder, qui a déjà donné des cours d'écriture de fiction (Marguerite Bennett est l'une de ses anciennes élèves) chapeaute ce programme.



DEADPOOL SANS LIMITE
Le phénomène Deadpool ne fait pas mine de faiblir. En plus de sa présence dans différents titres, de sa série perso et de ses aventures avec Spider-Man (cf interview de Joe Kelly dans le présent numéro), ce cher Wade a recruté une équipe de mercenaires aussi dingues que lui (déjà aperçus dans quelques numéros VO). C'est le point de départ de *Deadpool & The Mercs for Money*, une minisérie par Cullen Bunn et Salvador Espin.



LE RETOUR DE LA REVANCHE DE *CIVIL WAR*

Marvel Comics vient d'annoncer le titre de son prochain crossover pour 2016 et… c'est un nom connu ! *Civil War* ! Il verra Brian Michael Bendis et David Marquez lancer les super-héros de la firme à nouveau les uns contre les autres. Au moment où Marvel Studios est sur le point de sortir *Captain America : Civil War*, ça n'a rien d'un hasard. Là où ça se complique, c'est que si le nouveau projet s'appuie sur la renommée du crossover le plus salué de la décennie (le premier *Civil War*, par Millar et McNiven), Marvel vient déjà d'y re-goûter ! Dans le cadre de l'actuel *Secret Wars*, il y a déjà une minisérie *Civil War* (pas estampillée II), par Charles Soule et Leinil Yu et qui décrit un futur alternatif ! De quoi s'y perdre. D'ailleurs l'éditeur avait d'abord demandé à Mark Millar s'il n'était pas intéressé par un come-back… *Civil War II* aura cependant quelques points particuliers par rapport à ses prédécesseurs. D'abord un certain nombre de masques n'ont plus les mêmes propriétaires, en particulier Captain America (désormais Sam Wilson). De plus *CWII* est produit par l'actuelle équipe créative d'*Invincible Iron Man* aux USA. On peut donc penser que Bendis et Marquez seront un peu moins enclins à charger la barque du vengeur en armure. À côté de ça, Standoff, un autre crossover limité au groupe éditorial des *Avengers*, animera aussi les choses pour l'équipe…





APOCALYPSE AU MENU...

Les tenants de la théorie d'un complot de Marvel Comics envers les héros exploités par la Fox vont avoir le plus grand mal à expliquer le prochain crossover mutant. En effet, l'éditeur profite du prochain film *X-Men : Apocalypse* pour remettre le grand méchant bleu au goût du jour. Il fera l'objet de "Apocalypse Wars", permettant aux séries *All-New X-Men*, *Uncanny X-Men* et *Extraordinary X-Men* de converger. Mais la question est de savoir qui sera Apocalypse une fois que la poussière sera retombée ? Le jeune clone ? Le personnage classique ou un de ses agents récupérant le nom ?





ROM, CHEVALIER DU CINÉMA



Ça bouge beaucoup du côté de *Rom le Chevalier de l'espace*, dont nous vous parlions en détail dans *Comic Box Hors-Série Science-Fiction* (actuellement encore en vente). Non seulement Chris Ryall vient de révéler que *Rom* sera l'objet d'un numéro zéro gratuit pour le prochain Free Comic Book Day, montrant déjà un premier visuel rassurant sur l'apparence du personnage... Mais Hasbro et Paramount avancent à grand pas sur un deal d'univers partagé au cinéma qui engloberait *G.I. Joe*, *M.A.S.K.*, *Visionnaries*, *Rom* et les *Micronauts*. Autant de films individuels qui partageraient une même continuité (histoire de jouet à Marvel Studios). Des films sur Rom et les Micronauts ? Super. Par contre si cela ne vole pas plus haut que les derniers *G.I. Joe* ou *Transformers*...



BELLES, BELLES, BELLES...

Pour surfer sur le succès de la série TV *Supergirl*, DC Comics lance un titre supplémentaire (au format numérique) consacré à la belle kryptonnienne. *Adventures of Supergirl* aura pour auteurs le scénariste Sterling Gates et le dessinateur français Bengal. On y croisera aussi les dessins de Jonboy Meyers, Emanuela Lupacchino, et Emma Vieceli. L'action se déroulera dans la continuité du show. Et puisqu'on parle des frenchies à l'assaut des belles de DC, notons également que la dessinatrice Elsa Charretier vient de signer pour quatre épisodes de *Starfire*.



UN COMIC POUR UN PENNY...

Franchement ? Dès la vision du premier épisode, on se disait que ça sentait le comic-book en puissance, tant *Penny Dreadful* est un concept voisin de la *Ligue des gentlemen extraordinaires*. Et voilà, c'est fait ! La série TV où se croisent différents personnages secondaires de romans fantastiques (joués par Timothy Dalton ou Eva Green) devient une BD, chez Titan Comics. Les scénaristes seront des auteurs du show et les dessins de Louie De Martinis.

À QUI DE DROIT ?

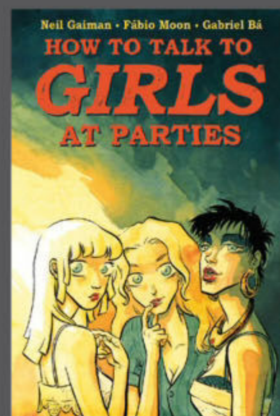
Marvel avait ses *What If*, DC ses *Elseworld* et même Dark Horse s'est essayé aux réalités alternatives sur *Star Wars*. C'est le tour d'IDW de se mettre à ce genre de récit, en les décrivant sur le terme global de Deviations. Ces numéros spéciaux décriront ce qui se serait passé dans certaines licences connues (*Ghostbusters*, *GI Joe*, *Tortues Ninja*...) si un événement avait tout changé. Par exemple que ce serait-il passé si les Ghostbusters n'avaient pas croisé les flux ?

MILLER DANS LE MILLE

Dark Knight III #1 s'est vendu à plus de 440 000 exemplaires aux USA, dépassant de loin les ventes de *DK II* (mais il faut dire aussi qu'il y a plus de 80 couvertures variantes, ça aide aussi). Avec 385 000 ventes pour le crossover *Star Wars* ("Vader Down"), le mois de novembre aura été exceptionnel pour les ventes US. DC peut-être content : Miller a annoncé déjà réfléchir à un *DK IV* !

DEADPOOL SANS LIMITE

Neil Gaiman en BD, c'est toujours un événement, même lorsqu'il ne s'agit que d'adapter certains de ses romans. Et là, en plus, le projet va être servi par deux artistes reconnus, les frères Fábio Moon et Gabriel Bá qui vont travailler, chez Dark Horse, sur *How to Talk to Girls at Parties*, un récit tiré du recueil de nouvelles *Fragile Things : Short Fiction and Wonders* (publié en France en 2006, au Diable Vauvert, sous le titre Des Choses Fragiles). Ça sort en juin aux USA. Et sans doute rapidement après en France.



BIÈRE ET FIÈRE DE L'ÊTRE

Arcade Brewery est un producteur de bières qui aime conjuguer son activité avec la BD. D'où l'idée de Six-Pack Stories, un pack de bières dans lequel chaque bouteille contient une case d'une courte BD. Il faut avoir le pack en entier pour pouvoir lire l'histoire courte. Là où ça devient particulièrement intéressant c'est que cette année ils se sont assuré les services de Darwyn Cooke et Jimmy Palmiotti. Et dans ce cas particulier, c'est à lire avec modération !



EN QUATRIÈME VITESSE

Petit à petit, Titan Comics continue de combler la chronologie de *Doctor Who.* L'éditeur anglais annonce la sortie d'une minisérie consacrée au Quatrième Docteur (qui était interprété à l'écran par Tom Baker). L'action se passe bien entendu dans le passé (encore qu'avec un Tardis dans les parages...) et permettra de retrouver la jeune Sarah Jane Smith, au côté du héros.



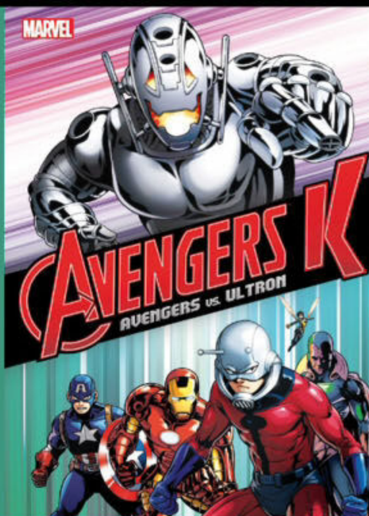
REVENANT

Les Américains sont prompts à se faire des procès... et à se réconcilier une fois que c'est fait. La preuve avec le (petit) retour de Tony Moore sur *Walking Dead*, le temps d'une couverture variant pour l'épisode *#150.* Moore, qui avait co-créé *Walking Dead* avec Robert Kirkman, s'en était éloigné après le premier arc mais il s'était manifesté après que le comic-book soit devenu un show à succès, réclamant son dû. La chose avait été réglée par le biais d'avocats et on ne pensait pas revoir de sitôt les noms de Kirkman et Moore sur une couverture. Manqueraient plus qu'ils lancent un nouveau creator-owned...



AVENGERS CLASSES K

On connaissait les versions manga de Spider-Man et de Batman. Mais il faut désormais aussi compter avec un manhwa, une BD qui adapte les personnages de Marvel, en l'occurrence des Avengers, aux codes sud-coréens. L'éditeur américain n'étant pas du genre à laisser les choses se perdre, cette variation arrive en Occident, d'abord en version anglaise, sous le titre *Avengers K.* L'album de 168 pages se centre sur Ant-Man et Ultron.



VALIANT DE RETOUR



Les fans français de Valiant ne seront pas restés longtemps dans le flou. Après le non-renouvellement de la licence chez Panini, l'éditeur de *X-O Manowar*, *Bloodshot*, *Harbinger*, *Rai*, *Archer & Armstrong* reviendra dans l'hexagone début 2016 à travers une nouvelle structure créée tout spécialement pour l'occasion, Bliss, née de la réunion de quelques lecteurs passionnés, qui n'arrivaient pas à se faire à l'idée de l'arrêt de la VF. Bliss commencera par publier au format numérique, avant le retour d'albums "physiques" d'ici au printemps 2016.

LES LÉGENDES DE DEMAIN

Pour profiter de la marque "Legends of Tomorrow", DC lande un comic-book du même nom, une anthologie qui contiendra les aventures distinctes comme le Firestorm de Gerry Conway, les Metal Men de Len Wein ou le Metamorpho d'Aaron Lopresti. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est une marche arrière puisque ces contenus avaient été annoncés comme des miniséries autonomes dans le courant de l'été. DC a visiblement décidé de limiter la casse.





DINI + BATMAN

C'EST UNE HISTOIRE UN PEU PARTICULIÈRE QUE PAUL DINI COMPTE RACONTER DANS *DARK NIGHT* (PAS DARK "KNIGHT") *A TRUE BATMAN STORY*, QUI SORTIRA EN JUIN PROCHAIN (AUX USA) CHEZ VERTIGO. LE SCÉNARISTE, INDISSOCIABLE DU BATMAN ANIMÉ DES ANNÉES 1990, S'EST FAIT BRUTALEMENT ATTAQUER IL Y A UNE VINGTAINE D'ANNÉES. DANS CET ALBUM DE PLUS DE 120 PAGES, L'AUTEUR EXPLIQUE COMMENT SA RELATION AVEC BATMAN A FAIT PARTIE DU PROCESSUS DE GUÉRISON. UN TON ATYPIQUE, QUI SERA MIS EN IMAGES PAR EDUARDO RISSO (*100 BULLETS*).

JORDAN PART AU NORD



L'acteur Michael B. Jordan n'a pas eu de chance en incarnant Johnny Storm dans le fantastique bide de l'été dernier. Qu'à cela ne tienne. Non seulement il s'est refait avec *Creed* mais il a une autre occasion de prouver son amour réel des comics en co-écrivant avec Nathan Edmonson une BD d'espionnage nommée *North.* Les deux auteurs se sont rencontrés en fréquentant le même comic-shop. Au dessin, on retrouvera Denys Cowan et Bill Sienkiewicz. La série devrait sortir en 2016 chez Dark Horse Comics.

media buzz

GO, GO, POWER RANGERS !



Dans notre dernier numéro, nous vous annoncions le casting de Naomi Scott en Ranger Rose. Le reste des Rangers a été révélé. De jeunes acteurs ont été choisis pour incarner une nouvelle génération de héros... enfin, une version "rebootée" de la série d'origine. Ainsi, Dacre Montgomery sera Jason (le Ranger Rouge), Ludi Lin sera Zack (le Ranger Noir), RJ Cyler sera Billy (le Ranger Bleu) et Becky Gomez sera Tina (le Ranger Jaune). Il se murmure que Jason David Frank, le Ranger Vert d'origine, reviendrait en mentor des petites jeunes...

RETOUR À L'ÉCOLE



Alors qu'en janvier sortira *LEGO® Avengers* sur consoles, TinyCo prépare un jeu mobile *Avengers Academy*. Dans cet opus, les Avengers sont des adolescents évoluant dans un "super campus". Vore rôle sera de développer cette institution, tout en gérant des jeunes super-héros. On y croisera Tony Stark, Steve Rogers, Thor, Hawkeye, Kamala Khan (Miss Marvel), Hulk ou encore Loki. Bref, voici de quoi passer le temps dans les transports en communs. Délires et aventures garantis !

PETIT SCARABÉE



Après *Daredevil* et *Jessica Jones*, ça sera au tour de *Luke Cage* de débarquer sur Netflix en 2016 (en cours de tournage à New York). Mais les fans se demandaient pourquoi rien n'avait encore été annoncé pour *Iron Fist*, la quatrième série prévue. On peut se rassurer car Marvel a enfin choisi le showrunner en la personne de Scott Buck, responsable sur *Dexter* et *Six Feet Under*. Le casting de Danny Rand, alias Iron Fist, est encore en cours. La production ne s'interdit pas de choisir un acteur sino-américain. Dans le comic d'origine, Danny est un blondinet qui revient à New York doté du pouvoir du poing d'acier, après avoir été élevé dans une cité mystique au Tibet.

LEMIRE SUR TOUS LES ÉCRANS



Deux créations de Jeff Lemire vont connaître une nouvelle vie à la télévision et au cinéma. Tout d'abord, *Essex County* a été optionné par la chaîne canadienne CBC. Le Graphic Novel du scénariste de *Green Arrow* ou *Extraordinary X-Men* est développé par Aaron Martin et Julie Cresce. Pour l'instant, seul le pilote a été commandé. Quant à son dernier projet, *Descender* (sorti chez Image), il est en cours de production chez Sony.

ALLIÉ, VILAIN OU LES DEUX ?



De nouveaux visages vont faire leur apparition dans la deuxième moitié de la saison 2 de *The Flash*. Tout d'abord, après être apparu quelques minutes dans l'épisode 9 en décembre, Keiynan Lonsdale espère que son personnage de Wally West enfilera son costume de Kid Flash : "*Je vais me faire un costume et le porter sur le plateau de tournage, comme ça, ils m'en donneront un plus vite peut-être.*" Côté ennemi, Adam Stafford (vu dans le dernier *Peter Pan*) sera Geomancer durant les épisodes 13 et 14. Capable de créer des tremblements de terre, il cherchera à éliminer le bolide écarlate. La version Terre-2 de Caitlin Snow (interprétée par Danielle Panabaker) nous montrera son côté maléfique. La chaîne a dévoilé une photo officielle de Killer Frost (comme on a pu l'apercevoir dans le finale de la saison 1). Enfin, un autre "speedster" débarquera dans l'épisode 16... même si on ne sait pas si le personnage de Eliza Harmon aura ses pouvoirs (donnés par Lex Luthor durant *Infinite Crisis*).



QUI ALLEZ-VOUS APPELER ?



En juillet prochain, S.O.S Fantômes reprend du service... mais avec un casting féminin. Voici la première photo officielle de Melissa McCarthy, Kate McKinnon, Kristen Wiig et Leslie Jones (de gauche à droite). Leur secrétaire sera... Chris Hemsworth (oui, Thor). À l'exception de feu Harold Ramis, les autres membres des films originaux seront de la partie pour des caméos. Même Bill Muray, qui freinait pour relancer la franchise, se prêtera au jeu.

PREVIEW

OUTCAST - TOME 2 : SOUFFRANCE

Auteurs : Robert Kirkman, Paul Azaceta & Elizabeth Breitweiser
Éditeur : Delcourt - Disponible le 6 janvier 2016







OUTCAST - TOME 2
Auteurs :
Robert Kirkman
& Paul Azaceta
Éditeur : Delcourt

Au rayon BD le 6 janvier 2016





PREVIEW





OUTCAST - TOME 2
Auteurs :
Robert Kirkman
& Paul Azaceta
Éditeur : Delcourt

Au rayon BD
le 6 janvier 2016

PREVIEW

POUR-
QUOI, MON
DIEU ?

POURQUOI
M'AS-TU
ABANDONNÉ ?





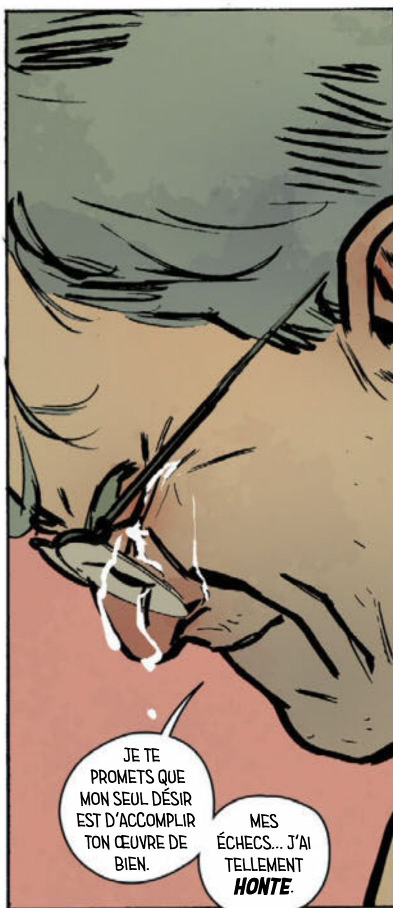
OUTCAST - TOME 2
Auteurs :
Robert Kirkman
& Paul Azaceta
Éditeur : Delcourt

Au rayon BD
le 6 janvier 2016

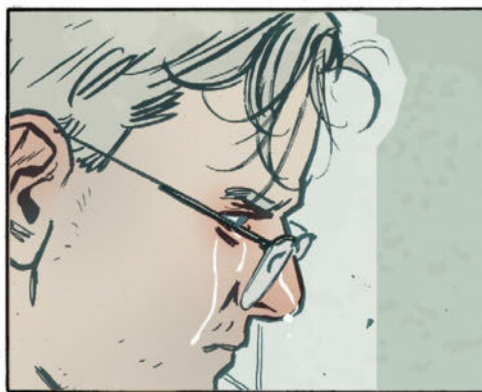
PREVIEW

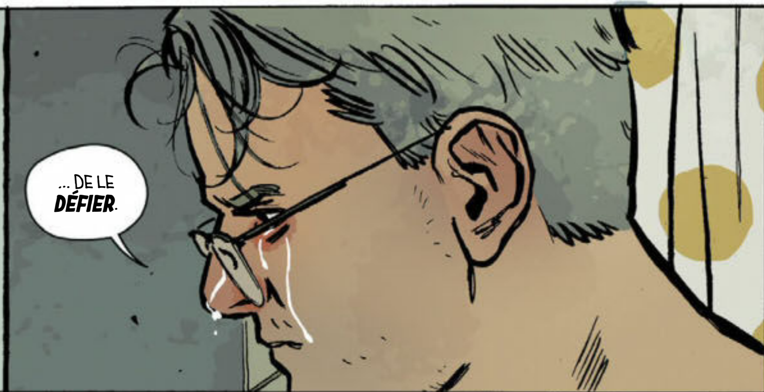
















OUTCAST - TOME 2
Auteurs :
Robert Kirkman
& Paul Azaceta
Éditeur : Delcourt

Au rayon BD
le 6 janvier 2016

PREVIEW















OUTCAST - TOME 2
Auteurs : Robert Kirkman & Paul Azaceta
Éditeur : Delcourt

Au rayon BD le 6 janvier 2016

PREVIEW

















OUTCAST - TOME 2
Auteurs :
Robert Kirkman
& Paul Azaceta
Éditeur : Delcourt

Au rayon BD le 6 janvier 2016

PREVIEW















Aux frontières du réel

Une pratique émergente est de retoucher des dessins ou de prendre en photo des femmes pour prouver qu'elles ne peuvent adopter les poses des super-héroïnes, tendant à démontrer ainsi que les comics sont hyper-sexués et donc hyper-sexistes. Qu'il y ait du sexisme dans certains comics, comme dans le reste de la société, c'est un fait. Mais la démonstration a ses limites.

Début décembre, le site Buzzfeed a été le dernier en date à reproduire une expérience (d'autres s'étaient contentés de redessiner les silhouettes) : traiter du manque de réalisme des poses des super-héroïnes en demandant à des femmes de les reproduire. Dans la vidéo, sans surprise, elles s'avèrent incapables de le faire, avouant qu'elles se sont senties très bizarres en essayant d'adopter ces poses absurdes. Bien sûr, on n'aura pas oublié d'ajouter à la liste la pose de la fameuse Spider-Woman de Manara mais aussi des images peut-être moins clivantes comme une case de Tornade des années 1990 ou une illustration de Red Sonja. Le "test" est tout d'abord plombé, parce que la plupart de ces héroïnes sont des athlètes et peuvent, au bas mot, se comparer à des culturistes. Or le panel de participantes est sélectionné sur d'autres critères : petites, grandes, grosses, maigres... Surprise, la dame qui fait 95 kg n'arrive pas à adopter la pose de Red Sonja. On aura compris que finalement la donne du problème est changée, qu'au lieu de se demander si les poses sont possibles (ce qu'elles ne sont pas) on en vient à se demander si ces héroïnes ressemblent à toutes les femmes (ce qu'elles ne font pas plus) avec en bout de ligne, ce raisonnement : si les héroïnes des comics sont improbables, elles sont renvoyées au rang de femmes-objets et donc deviennent l'expression d'un sexisme. Chassez le sexisme, c'est louable, mais la démonstration laisse à désirer. D'abord parce que si on avait fait faire le même test à des hommes, on se serait rendu compte, sans surprise, qu'aucun mâle n'arrive à imiter les poses du Spider-Man de Todd McFarlane, que personne n'a autant de muscle que le Green Lantern d'Ivan Reis. Pas plus que cela marcherait avec les Schtroumpfs, qui n'ont pas les mêmes articulations que nous. Dans la bande dessinée, il y a une objectification généralisée, née de la stylisation. C'est pour cela, d'ailleurs, que ce n'est pas du roman-photo. On exprime plus que l'on représente. Et là-dessus, hommes, femmes, chiens et chevaux sont logés à la même enseigne. Et dans le cas des super-héros, c'est même souhaitable. Ce n'est pas la vraie vie. Vous n'êtes pas supposé imiter Superman se jetant du haut d'un toit et cette stylisation (comme un rappel qu'on n'est pas dans la réalité) est une barrière souhaitable. Regarder des super-héros en s'étonnant qu'ils ne sont pas "normaux" ou plus exactement "normés", c'est donc se tromper d'exercice. Retournons la chose pour atteindre la limite du test : quand bien même une femme – sans vertèbres – arriverait à prendre la même pose que la Spider-Woman de Manara, est-ce que l'argument, du coup, reviendrait à dire : *"C'est réel, donc vous n'avez pas le droit de trouver que c'est de plus ou moins mauvais goût"* ? Non. De même que l'on peut être choqué – ou pas – par une photographie ou une publicité au détour d'un magazine. Ce n'est pas parce que vous pouvez adopter les mêmes poses qu'une actrice porno que cela vous empêche d'avoir un avis, un débat, qu'un avis l'emporte sur l'autre. De toute manière, il y a un procédé puritain assez courant dans la culture anglo-saxonne et ses mécanismes protestants, qui revient à dire : sexualisation donc sexisme, sans contexte et sans discernement. Or les deux termes ne sont pas des synonymes et ne se complètent pas forcément. Prenez l'usage du niqab, par exemple, qui implique 0 % de sexualisation mais ne manquera pas de provoquer des réactions chez les féministes. À l'opposé, *La Naissance de Vénus* de Botticelli, malgré la nudité, est rarement vue comme une œuvre foncièrement sexiste. Les choses ne peuvent donc pas être considérées en dehors de leur contexte. Dans le cas présent, l'expérience se garde bien d'appliquer le texte à une couverture d'*Angela : Asgard's Assassin* par Stéphanie Hans qui n'est pas plus "réaliste" mais dont on aura quand même beaucoup de mal à nous faire croire que l'auteur cherche à déshumaniser la femme. Et que penser, dans l'absolu, des *Lost Girls* d'Alan Moore, projet dans lequel les héroïnes ont une activité sexuelle, mais passent à travers le filtre de la stylisation de Melinda Gebbie ? Réponse : il n'y a pas de réponse absolue. Le lectorat peut en penser ce qu'il veut. C'est l'erreur principale du test de la normalité. Au final, le dessin est jugé coupable de pas refléter la norme. L'erreur est là, un peu comme si quelqu'un regardait Guernica en se disant que Picasso a totalement loupé les animaux.





Xavier Fournier

L'ATTAQUE DES TITANS

ÉDITION COLOSSALE





ÉGALEMENT DISPONIBLE EN VERSION NUMÉRIQUE !

580 PAGES DE PUR PLAISIR TITANESQUE,
2 KILOS DE COMBATS AÉRIENS
ET 20 PAGES COULEURS INÉDITES !

2 VOLUMES DISPONIBLES EN LIBRAIRIE !

PIKA EDITION
pika.fr